

C

« Je crois aux entrées flamboyantes. »
Jayne Mansfield

« C'était mieux avant ! »

« Je ne connais qu'une façon de déplaire universelle :
ne pas idéaliser le passé. »

Gérard Guégan

« De toute façon, c'est toujours pire avant. »

Arthur Bernard

Évidemment, en boxe comme dans la vie, « C'était mieux avant ». Et les boxeurs d'autrefois n'auraient fait qu'une bouchée de ceux de maintenant. Si l'on écoute les témoins, cela ne fait strictement aucun doute, lorsque l'on regarde les archives, lorsqu'elles sont regardables, on peut avoir quelques doutes. Les boxeurs du début du siècle dernier ne sont pas vraiment des athlètes, ils sont lents, empruntés, ils traînent les pieds, ils n'enchaînent pas leurs coups, au mieux, ils sont ridicules, au pire, ils sont grotesques. Au milieu du siècle, ça s'améliore, mais rien de convaincant non plus, pas plus que vers la fin. On entre ensuite dans le monde des querelles byzantines : Sugar Robinson était-il un meilleur technicien que Sugar Leonard ? Jack Dempsey frappait-il davantage que Mike Tyson ? et des questions qui resteront à tout jamais sans réponse.

Une seule chose peut pencher en faveur des nostalgiques, l'impressionnante résistance des boxeurs d'antan et leur santé de fer, la même qui fera tenir les poilus quatre ans les pieds dans la gadoue sans se choper un rhume.

Cadillac



« J'ai jamais vu de Cadillac couleur café,
mais je sais exactement à quoi ça ressemble. »

Chuck Berry

Signe de distinction absolu chez les boxeurs, plus particulièrement afro-américains, passant avant tous les autres signes de distinction : le *cash*, les costumes sur mesure, les pompes en croco, les bijoux, la maison individuelle dans un quartier blanc. Pour les trafiquants, du temps de la

prohibition, les Cadillac étaient réputées être les plus rapides, plus rapides que les Hudson ; dans les années 50 et 60, au sein de la communauté noire, conduire une Cadillac, la marque de prestige de General Motors, la plus chère, la plus luxueuse, la plus tape-à-l'œil, était la preuve que l'on avait réussi, en offrir une à sa femme, que l'on avait réussi au-delà de l'imaginable (en 1957, pour la modeste somme de 13 074 dollars, la firme livrait l'Eldorado Brougham avec un poudrier, un tube de rouge à lèvres et un flacon d'Arpège dans la boîte à gants). Être propriétaire d'une Cadillac plutôt que d'une Buick, d'une Ford ou d'une Chrysler était le moyen de s'intégrer par le haut tout en adhérant aux codes esthétiques de l'Amérique dans ce qu'ils ont de plus excessif (cinq mètres de long sur deux de large, deux tonnes et des poussières, six litres et quelques de cylindrée, des pare-chocs monstrueux munis d'obus hypertrophiés de la taille approximative des seins de Jayne Mansfield), de plus ostentatoire et de plus anti-fonctionnel. Certes inusables (sauf la carrosserie en tôle d'arrosoir) et hyper-confortables comme les Packard couvertes de poussière où s'entassaient, pour sillonner la Castille, *picadors* et *banderilleros*, les Cadillac de cette époque ne freinaient pas, ne tenaient pas la route et consumaient l'équivalent d'un baril de pétrole aux cent kilomètres.

Joe Louis avait dû passer par l'intermédiaire d'un ami blanc pour acheter la sienne, celles de Ray Sugar Robinson (une par an), souvent décapotables, sont restées célèbres pour leur couleur « flamant rose », celle de Johnny Bratton était blanche avec « Honey Boy » peint sur la portière, celle de Lloyd Price était rouge, celle de Sonny Liston verte avec le toit noir, « Little Red », celle de Cassius Clay, était écarlate, celle de Jimmy Young, bleu pâle ; dans les rues de Houston, celle de Cleveland Williams faisait l'admiration du jeune George Foreman, Lew Jenkins en a eu neuf, le chauffage de celle de Cassius Clay Sr était en panne et son klaxon se déclenchait dans les virages, au volant de la sienne (verte), Tommy Jackson écrabouillera avec un piéton sur le Far Rockaway, Gerald McClellan en avait acheté une à son pitbull préféré, Jackie Conn avait embouti celle de son frère Billy, Tommy Harrison dormait sur la banquette arrière de la sienne qui était bleu marine, Ferdie Pacheco paradait à Miami dans sa décapotable de 1947 jusqu'à ce qu'il ne puisse plus conduire, Joe Frazier avait un Coupé de Ville, celle de Matthew Saad Muhammad avait les pneus lisses, Sammy Davis Jr s'est crevé l'œil gauche sur le volant de sa décapotable, Howie Steindler sera retrouvé mort dans le coffre de la sienne. Archie Moore, toujours excentrique, préférera acheter en 1950 une Nash-Healey dont il fera supprimer tous les chromes ! et en 1956 une Jaguar carrossée par Raymond Lœwy plutôt que l'un des vaisseaux interplanétaires de la firme de Detroit, mais le dandy *flashy* est bien l'un des seuls à avoir tenté de se distinguer en dehors des codes d'une distinction convenue. Lorsque la firme a commencé à battre de l'aile, les boxeurs se sont rabattus sur les limousines (avec bar et jacuzzi illuminés par des rangées de diodes bleus alignés comme les rails de coke) ou alors sur les Rolls Royce (de préférence) ou bien (plus rarement) les Bentley, mais en les customisant comme les maharajas et les princes saoudiens savent le faire, tout en faisant quelques incursions du côté des Hummer. Aujourd'hui où Cadillac ne signifie plus grand-chose, surtout pas le prestige ni la réussite, ils préfèrent collectionner les bolides rococo (Lamborghini Aventador, Bugatti Veyron, Mercedes SLS, Ferrari Fiorano, Koenigsegg Trevita CCXRT, McLaren 650 S, Tesla Roadster) dont il est impossible de se servir aux États-Unis où la vitesse est rigoureusement limitée, mais dont l'alignement d'une demi-douzaine d'exemplaires, les portes papillons déployées, peut faire bonne figure face aux trésors exhibés des rappeurs à succès.

Cage

Pour les opposants au MMA, la cage symbolise la sauvagerie de ce sport, les pratiquants la voient comme un moyen de placer une attaque, les autorités insistent sur le fait qu'elle protège plus que ne le ferait un ring par exemple. Le problème, ce n'est pas la cage, c'est le mot.

Callahan (Mushy)

À dix ans, Morris Scheer s'est inscrit au Los Angeles Newsboy's Boxing Club, quelques mois plus tard, premier combat amateur, il lui faut un nom de guerre, il choisit « Callahan » comme le prévôt de la salle, et comme Morris Callahan, ça sonne pas très bien, il laisse tomber « Morris » pour « Mushy » (Moïse). Dix ans plus tard, Mushy Callahan est devenu un bon professionnel, il détiendra même le titre mondial d'une catégorie récemment créée, les super-légers, avant de le perdre au bénéfice de Jackie « Kid » Berg.

Célibataire tout au long de sa carrière qui durera neuf ans (soixante-sept combats), Mushy épousera en 1934 Lillian Hill, une danseuse des Ziegfield Follies, avant de se convertir au catholicisme. Son fils rentrera dans les ordres tandis que Mushy servira de moniteur sportif pour le personnel de la Warner et de consultant technique pour les films de boxe tournés dans leurs studios. C'est donc lui qui coachera les acteurs et réglera les combats de *Kid Galahad (Le Dernier combat)*, la version originale de Michael Curtiz et le *remake* avec Elvis Presley ; *Gentleman Jim* avec Errol Flynn ; *Champion* avec Kirk Douglas ; *Tant qu'il y aura des hommes* avec Montgomery Clift et *L'Insurgé* avec James Earl Jones. Il apparaît en arbitre dans de nombreux films, ce qui n'est pas vraiment un rôle de composition puisque, entre 1932 et 1960, il sera plus de quatre cents fois le troisième homme sur le ring.

Mort en 1986 à Los Angeles.

Calvin (Chris)

Né à Nashville (Tennessee), blanc, brun, moustachu, des yeux bleu laser, pompier dans le civil (un sauveteur, le type dont le souffle fait repartir le cœur arrêté des victimes), Chris Calvin montait sur le ring dans les plis du drapeau confédéré. Il ne boxait ni très bien ni vraiment mal, disons que le rebelle sudiste n'était pas un féroce technicien (20 combats amateur seulement... pas le temps de faire des études, pas le temps d'apprendre, tout de suite dans la vie active, il faut payer l'essence et le loyer), mais il était vaillant et il frappait comme une mule. Quelquefois, ça suffit pour grimper dans la hiérarchie, presque jusqu'au sommet, quelquefois, ça suffit à tuer son adversaire (Shawn Thomas, 26 ans) et puis, plus rien ne suffit, vous avez perdu le *killer's instinct* comme ils disent... vous savez pourquoi et vous (en) êtes désolé. Désolé d'avoir fait ce que vous avez fait, désolé de la manière dont ça s'est passé, désolé de ne pas vous être excusé comme vous auriez voulu le faire. Alors, vous vous excusez tout le temps et vous vous sentez coupable, une fois votre carrière foirée, on vous invite pour ça, pour dire l'indicible et, bien sûr, vous ne pouvez que répéter ce qui s'est passé ce soir-là sans rien y comprendre, assis sur une chaise en plastique, vos jambes tremblent, un pasteur parle le bras passé sur les épaules de quelqu'un qui a tué un homme parce qu'il était autorisé à le faire, qu'il était même payé pour ça, parle de Dieu comme si Dieu avait quelque chose à faire là... sur un plateau télé !

Calvin (Leon)

Fils de Leon Spinks, frère de Cory Spinks, père de Leon Spinks III. Faisait partie des Crips. Les Bloods l'auront. Il avait dix-neuf ans et venait de disputer son deuxième combat professionnel.

Calzaghe (Joe)

« J'ai fait à Roy Jones
ce que Roy Jones faisait à tout le monde. »

Joe Calzaghe

Le « Dragon italien », gaucher, champion du monde des super-moyens, s'est retiré invaincu après quarante-six combats, pas très loin du record de Rocky Marciano. Le problème étant que « Le Prince de Galles » n'a pas rencontré grand monde, si ce n'est Bernard Hopkins et Roy Jones Jr alors qu'ils étaient l'ombre de ce qu'ils avaient été. Lorsque James Lawton lui a demandé la raison de ce choix, Calzaghe lui a rétorqué : « Depuis le temps, vous avez pas compris que la boxe, c'est du business ? »

Camacho (Hector « Machito »)

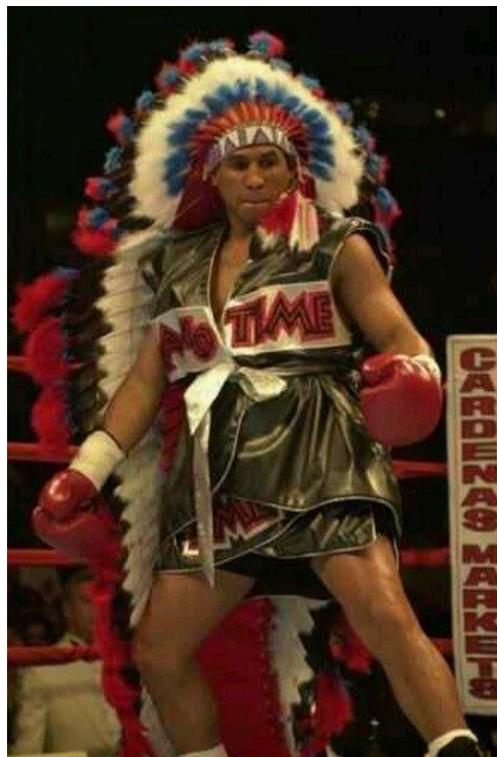
Fils d'Hector « Macho » Camacho, boxeur, il est Hector « Machito » Camacho, boxeur.

L'avantage d'avoir eu un père jeune (seize ans) qui a boxé longtemps (jusqu'à quarante-huit ans), c'est que l'on peut boxer dans la même réunion que lui, ce qui arrivera le 9 juillet 2005 à Tucson (Arizona) où « Machito » battra Francisco Barra (K.-O. au deuxième round) tandis que « Macho » sera déclaré vainqueur aux points de Raoul Munoz... la réunion se terminant en émeute ! On peut aussi venger son papa qui avait seulement fait match nul avec Luis « Yory Boy » Campas le 9 mai à Orlando (Floride) en le battant le 30 octobre 2009 à El Paso (Texas).

L'inconvénient d'avoir un père dingue, c'est de le perdre alors qu'il n'a que cinquante ans et d'être sans cesse comparé à lui. Le palmarès de « Machito » s'établit à 67 combats, 58 victoires, 7 défaites, 1 nul, 1 sans-décision, en revanche il ne compte aucun titre majeur à son actif.

Pour ne pas finir comme son père, le fils ne boit pas, ne fume pas, ne se drogue pas et s'est converti à l'Islam en 2011.

Camacho (Hector « [Macho](#) »)



Couvert d'or, il attirait le plomb. Il en est mort et enterré... pas très loin de Benny Paret. Extravagant sur le ring où ses tenues (centurion romain, super héros, divinité aztèque... peplum tagada !) apportaient une note de *fantasia latina* de bon aloi sinon de très bon goût, il était moins excentrique lorsqu'il en descendait. À vrai dire, il était même soumis à tous les stéréotypes *salseros*

à l'usage des jeunes Portoricains grandis à Spanish Harlem : élevé par sa mère, délinquant juvénile (drogue, cambriolage, vol de voiture et plus si affinité), père de substitution remettant un peu d'ordre au foyer, Golden Gloves à trois reprises, il se résout ensuite à être payé pour ce qu'il aurait fait gratos au coin de la 115^e Rue... se battre !

Champion du monde dans trois catégories différentes dans les années 80, il ne sera jamais aussi bon que lors de ses débuts en poids plume, super-plume et léger... aux environs de la quarantaine, on le retrouvera en poids moyens face à un Ray Leonard cacochyme et même en super-moyens face à un Roberto Duran proche de l'Ehpad ! Né en 62, « Macho » Camacho, entre deux apparitions dans des émissions de télé-réalité, boxera jusqu'en 2010 ! À part ses entrées tonitruantes, ses tenues phosphorescentes et son accroche-cœur collé sur le front à la Seccotine, Camacho était remarquable pour son jeu de jambes de danseur de mambo, rapide avec une bonne défense, ses 6 défaites ont été concédées aux points face à des types (Julio Cesar Chavez, Oscar De La Hoya, Felix Trinidad) qui en avaient beaucoup plus dans les mains qu'il n'en avait lui-même (38 victoires avant la limite sur 79).

En 2005, il est arrêté dans le Mississippi en train de cambrioler une boutique de matériel informatique sous ectasy ; en 2011, on essaie de lui voler sa BMW en lui tirant dessus... raté ! Le 20 novembre 2012, à San Juan de Porto Rico, il prend une balle alors qu'il est assis dans la Mustang noire de son ami d'enfance, Adrian Mojica Moreno, des sachets de cocaïne plein les poches. Moreno est tué sur le coup, Camacho en état de mort cérébrale sera débranché quelques jours plus tard.

Alors que la population de San Juan lui rend un dernier hommage, Cynthia Castillo (vingt-huit ans), Gloria Fernandez (cinquante) et deux des sœurs Camacho, Esther et Estrella, ne trouveront rien de mieux que de se crêper le chignon pour mettre un peu d'ambiance.

Le 1^{er} décembre 2012, traîné par deux chevaux blancs, suivi par une foule nombreuse, le cercueil d'Hector « Macho » Camacho, drapé dans le drapeau de Porto Rico, remontera la 1^{re} Avenue avant d'être enterré au cimetière Saint Raymond dans le Bronx.

Canal +

Les quatre piliers de la première chaîne française à péage ouverte le 4 novembre 1984 par André Rousselet, proche du président de la République de l'époque, ont été le foot, le porno, les Guignols et puis la boxe. Largement inspiré par HBO, Canal + se distinguera des autres chaînes par son impertinence et son goût pour le décalé dont Alain de Greef sera l'éminence grise post-moderne capable de programmer une soirée Guy Debord entre deux blagues pipi-caca des Nuls.

Pour ce qui est du sport et de la boxe, les choses seront plus simples à installer, Canal + met l'argent sur la table (comme Bernard Tapie* lorsqu'il s'est préoccupé de cyclisme et de foot) et fournit plus de moyens techniques ; dans ces conditions, les résultats ne se font pas attendre, Canal devient rapidement incontournable en faisant la jonction entre production, promotion et diffusion.

Le pognon, c'est les tuyaux, mais si l'on peut produire et contrôler ce qui coule dans les tuyaux, c'est encore mieux. En septembre 1992, création du PSG Boxe, Hacine Chérifi, Djamel Lifa, Julien Lorcy ou Khalid Rahilou boxeront sous les couleurs du PSG Boxe sponsorisé par Canal +, présidé par Jean-Claude Bouttier, commentateur sur Canal + sous le contrôle de Charles Biétry, directeur du service des sports de Canal + et leurs combats seront diffusés par... Canal +

ET LE CHAMPION DU MONDE EST... CANAL +

**En direct entre deux boxeurs de l'écurie CANAL +
CANAL + la chaîne des plus beaux championnats du monde**

L'aventure durera cinq ans, jusqu'à ce que la chaîne, capable de se désengager aussi vite qu'elle s'est engagée, préfère travailler au coup par coup, diffusant de préférence les combats faisant de l'audience, donc de l'argent, comme par hasard les combats opposant des vedettes mondiales du genre Tyson ou Hagler gérées par les instances d'outre-Atlantique plutôt que les rencontres semi-foireuses où les bras cassés des banlieues proches se foutent des peignées tout en étant capables, le lendemain et en bégayant s'il vous plaît, de venir faire du scandale sur le plateau de Nulle part ailleurs ... « Moi aussi, j'aurais pu être Champion du monde... si... si et puis si ! »

En 2000, Canal + se laisse séduire par Brahim Asloum revenu des Jeux olympiques de 2000 avec une médaille d'or, l'affaire se terminera au Tribunal de commerce de Paris. Canal estimera avoir dépensé plus de deux millions d'euros pour des combats sans grand intérêt (un poids mouche pas très spectaculaire, même peroxydé, n'attire pas les foules), Asloum qui avait récupéré, *in extremis*, un titre mondial mi-mouche grâce à l'entregent des Acariès s'estimera lésé par son diffuseur. Il réclamera 15 802 500 euros à la chaîne pour rupture abusive de contrat, en appel il en a obtenu 647 000.

Dans l'espoir qu'un type, médaillé aux Jeux olympiques de 2016, pesant plus du double et tatoué de surcroît, allait leur permettre de rembourser les frais, Canal + se serait engagé à la hauteur de huit millions d'euros sur quatre ans auprès de Tony Yoka. Souhaitons que, après la suspension d'un an de la « machine à cash » managée par Jérôme Abiteboul (actionnaire d'Ünkutt, la marque de prêt à porter de Booba) et sa défaite imprévue devant un congolais replet, l'affaire ne se termine pas plus tôt que prévu au Tribunal de commerce de Paris.

* Le premier dans le milieu à comprendre que le public préférerait le mauvais foie gras à l'excellent pâté de campagne, même quand il ne pouvait se payer ni l'un ni l'autre.

Cannon (Jimmy)

Jimmy Cannon a failli écrire la biographie de Frank Sinatra, mais quand il avertira « The Voice » qu'il écrirait tout ce que lui confierait « Swoonatra », l'affaire a capoté. Il prenait le taxi pour garder la forme, il adorait la boxe, mais surtout les boxeurs (Joe Louis, Ezzard Charles, Tony Zale), il a écrit pis que pendre des managers dont il a tracé un portrait-robot encore d'actualité : « Ils ne se battraient pas pour défendre leur mère/Ils n'ont jamais commis de crime, mais ils se conforment aux codes de la pègre/Ils sont brutaux avec leurs poulains, mais serviles avec les gangsters/Ils ont baisé tout le monde, mais ils se croient honnêtes. »

Hemingway l'admirait, tous ceux qui ont lu ses chroniques dans les années 50/60 (« On m'a rien demandé, mais... ») ont essayé d'écrire comme lui sans réellement y parvenir.

Canto (Miguel)

Un Mexicain comme il n'en existe pas... l'un des meilleurs boxeurs *défensifs* qui soient ! En plus, trop léger pour être poids coq... champion du monde poids mouche de 1975 à 1979.

Canzoneri (Tony)

Il aurait pu être le plus jeune champion du monde si, deux ans après être passé professionnel, il avait battu Bud Taylor pour le titre des poids coq, il ne fera que match nul et il lui faudra attendre un an de plus pour être sacré champion du monde dans la catégorie supérieure. À l'époque où les catégories étaient des catégories, il sera champion dans trois d'entre elles (plume, léger et super-léger) en même temps, un exploit que seuls Henry Armstrong et Barney Ross ont réalisé. Il n'arrêtera pas de perdre ses titres pour le seul plaisir de les récupérer, 21 championnats du monde

Il a été propriétaire de Sonny Liston qui n'était pas contre puisque c'était comme ça et pas autrement.

De temps en temps les juges me convoquaient pour savoir si j'étais un tel ou un tel... Barney Baker, John Vitale, Blinky Palermo, Chris Dundee, Frank Mitchell, Pep Barone, Frankie Carbo, Bernie Glickman, Eddie Yawitz, Tony Accardo ? Bien sûr que j'les connaissais, je travaillais avec ! Le moyen de faire autrement ? J'faisais de la boxe et ils dirigeaient la boxe, c'était mes patrons. Si ça avait été d'autres, j'aurais travaillé avec d'autres, s'ils avaient été curés, j'aurais travaillé avec les curés. Carbo avait cinquante-deux pour cent de mes intérêts, Palermo et Vitale douze pour cent chacun et Pep Barone, j'sais pas combien... C'étaient mes managers... qu'est-ce que ça pouvait bien foutre qu'ils soient officieux ou pas, ça changeait quoi ? C'est toujours comme ça, quand y a du pognon, y a des types qui en gagnent et y en a qui en gagnent plus que d'autres et d'autres qui en perdent et d'autres qui en perdent plus que d'autres... c'est forcé ! La vie est comme ça. Du haut en bas de l'échelle, la vie est comme ça. J'ai jamais été à l'école, j'sais pas lire, j'sais pas écrire, mais j'suis capable de comprendre ça, c'est pas bien sorcier à comprendre. Si c'est pas les uns qui tiennent le manche, c'est d'autres...

Le premier combat de Liston contre Clay marque peut-être la fin de son règne, sans doute au bénéfice d'une autre Mafia ne désirant pas négocier avec des types comme Sonny.

Arrêté puis relâché en 1960 après avoir passé deux ans à Riker's Island, « Le Tsar » sera condamné à purger vingt-cinq ans de prison à Alcatraz, il en sera transféré d'abord à McNeil Island puis au pénitencier de Marion dans l'Illinois, avant d'être libéré pour raisons de santé et de mourir le 22 novembre 1976 à Miami.

En regrettant le bon vieux temps.

* Ce système de défense avait été inauguré par Jake « Greasy Thumb » Guzik, trésorier d'Al Capone dans le civil.

Cardon (Lionel)

Dans les années 80, il a été détenteur du titre peu enviable d'ennemi public numéro 1. Condamné en 1978 pour vol à main armée à dix ans de réclusion criminelle, libéré en mai 1983, il est soupçonné neuf mois plus tard du meurtre d'un couple de médecins de Pessac (33600). Lors de sa cavale, il tue un motard de la police lancé à sa poursuite. En 1986, il est condamné deux fois à la réclusion criminelle à perpétuité (RCP), une fois pour l'assassinat du brigadier Claude Hochard et une autre pour le meurtre des époux Haran qu'il niera toujours avoir commis.

En prison, Cardon tourne comme un lion en cage, il est considéré par l'administration comme un détenu à haut risque (DHR), comme une vedette par les autres taulards, que ce soit ceux de Clairvaux (10310), d'Arles (13004), de Saint-Martin-de-Ré (17410) ou de Bois-d'Arcy (78073). En 89, il tente de s'évader de Fresnes (94260), en 1991, sous la menace d'un couteau, il prend un gardien en otage à Saint-Maur (36250). Il passera quatorze ans au mitard avant que la DAP (Direction de l'administration pénitentiaire) ne passe un deal avec lui : il se tient à carreau, arrête de tenter de s'évader et d'aligner les gardiens et on l'autorise à assouvir sa passion pour la boxe et à réaliser son seul rêve, devenir entraîneur. Transféré à Moulins-Yzeure (03400), il bénéficie d'un régime de semi-liberté.

La boxe est souvent vue comme un véhicule de rédemption, la réalité d'icelle est plus compliquée, pour être entraîneur, il faut un diplôme et pour obtenir ce diplôme, il faut avoir un casier judiciaire vierge ; le diplôme fédéral qui, en gros, autorise son détenteur à porter la cuvette et la trousse de secours coûte deux mille cinq cents euros, Cardon touche onze euros par jour au titre de l'allocation temporaire d'attente (ATA).

En 2013, Lionel Cardon rompt le pacte et ne rentre pas dormir au « Formule 1 » du Muret (31395).

En 2015, il est arrêté à Nice (06000) et avoue deux braquages dans la région.

En 2017, il est incarcéré à l'isolement à la maison d'arrêt de Lannemezan (65300) et entame une grève de la faim.

En 2018, il est condamné à vingt ans de prison (il en a déjà effectué trente-trois) par la Cour d'assises de la Haute-Garonne (le Procureur en avait requis douze).

Des types pour mourir s'entraînent à mourir à l'avance, Lionel Cardon est ce genre de type.

Carnera (Primo)



Ma mère a dansé avec lui au casino d'Arcachon, la seule chose dont elle se souvenait, c'est qu'elle avait eu peur qu'il lui écrase les pieds avec les siens qui avaient la dimension d'étuis à violon.

À part ça, il n'était pas si mauvais que l'on a voulu le laisser croire.

Carpentier (Georges)



« [...] qui niera que le charme propre à Georges Carpentier est de ne pas avoir l'air d'un boxeur ou de n'en avoir l'air (me confiait une dame) que juste assez pour que nous nous enchantions, à son propos, de ce qu'exprime le vers de Baudelaire : "Dans la brute assoupie, un ange se réveille. " »

François Mauriac

Je me souviens d'une émission de télévision (à l'époque où il n'y avait qu'une seule chaîne en noir et blanc, autant dire la préhistoire) présentée par Roger Féral (le frère aîné de Jacques Lazareff) et Jacques Chabannes avec Jacques Angelvin – mais dans quel rôle ? – qui sera condamné à six ans de prison aux États-Unis pour avoir convoyé quelques kilos d'héroïne dans sa Buick d'occasion. *Paris Club* était avant-hier l'équivalent de ce qui fait encore aujourd'hui le contenu des suppléments hebdomadaires de nos magazines polychromes... le « lifestyle », tout ce qui est de la culture sans être réellement la culture... son écume, ce qu'il faut en retenir sans nécessairement la comprendre et surtout pas y participer. Ce que pouvait bien signifier pour moi le contenu de cette émission lorsque j'avais une dizaine d'années, je suis incapable de le déterminer vraiment, sauf que je m'en souviens davantage que d'autres ([36 chandelles](#) avec Jean Nohain, [La Piste aux étoiles](#) de Gilles Margaritis, [Discorama](#) de Denise Glaser, [l'émission sur les timbres](#) de Jacqueline Caurat, la [Séquence du spectateur](#), la poitrine redoutable d'Aimée [Mortimer](#) et les [Interludes](#) avec le stupide petit train qui fumait) et qu'elle me semble avoir correspondu à des désirs que j'ai abandonnés par la suite... entre autres, celui d'être « célèbre ». Bien qu'elle m'ait déjà paru totalement ringarde à l'époque où je la regardais, aux alentours des années 60, elle a influencé mon goût et déterminé mes intérêts pour la « surface » du monde des *variétés*, mince pellicule, expression achevée de l'irréalité du monde *réel*. Souvenons-nous à ce propos de la première phrase de *La Société du spectacle* de Guy-Ernest Debord : « Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. »

Il me semble me rappeler que Georges Carpentier (avec Mathé [Altéry](#) et Colette [Deréal](#)) était le perpétuel invité de ce rendez-vous des arts et de la culture, en tous les cas la personnalité dont je me souviens plus que des autres, à l'exception de Maurice Chevalier qui servait souvent de comparse à l'ancien boxeur.

Georges Carpentier était ce que l'on a coutume d'appeler un « beau vieux » (dont le concept a, toujours, plus ou moins, à voir avec celui de « vieux beau »). Élégant (un peu trop) dans des costumes rayures tennis avec pochette immaculée obligatoire, calamistré, souriant de tout son râtelier, il racontait tout le temps la même histoire, celle de son championnat du monde perdu contre Jack Dempsey. Toute la réussite de sa vie semblait être réduite à cet échec et tout le monde semblait le considérer pour cela.

Et pourtant...

Et pourtant, Georges Carpentier a connu des succès*, et pas des moindres. Né le 12 janvier 1894 dans un estaminet de Liévin (62800), ville minière du Pas-de-Calais, le jeune homme a commencé sa carrière sportive en faisant de la boxe française (titre national junior à treize ans) avant de se convertir à l'anglaise. Georges Carpentier est le seul boxeur à avoir successivement boxé dans toutes les catégories des poids mouches jusqu'aux poids lourds. Champion de France puis d'Europe poids welter à dix-sept ans, champion d'Europe poids moyen à dix-huit, champion d'Europe poids lourd à dix-neuf. Il sera même sacré champion du monde poids lourd « de race blanche » le 16 juillet 1914 (à cette époque, Jack Johnson est le tenant du titre officiel... mais un peu trop voyant au goût de ceux pour qui les Noirs doivent être plus ou moins invisibles).

La carrière de Carpentier sera interrompue par la Première Guerre mondiale, il servira dans l'aviation et sera décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire.

Après une brève apparition sur les terrains à l'aile du SCUF lors de la saison 1918-1919 du championnat de France de rugby, il est de retour sur les rings l'année suivante et remporte le titre mondial des poids mi-lourds après sa victoire sur Battling Levinsky. Il échoue pour le titre des lourds face à Jack Dempsey à la quatrième reprise d'un combat fameux. En 1922, il perd, dans des conditions rocambolesques, tous ses titres au profit de Battling Siki ; en 1924, il est battu à la quinzième reprise par « Gentleman » Tunney qui l'abat d'un superbe crochet du gauche dans les bijoux de famille.

Deux ans plus tard et après une nouvelle défaite contre Tommy Loughran, « L'Homme à l'orchidée » jette l'éponge, il se fait graver une carte de visite : « Georges Carpentier Homme du monde », ouvre une brasserie sur les Grands Boulevards, fréquente la *jet-set*, chante [*Mon p'tit Quinquin*](#) en duo avec Maurice Chevalier, raconte à qui le lui demande (et même à ceux qui ne lui demandent rien) son combat contre Jack Dempsey... « Ah ! si j'avais pesé davantage ! Ah ! si je ne m'étais pas brisé un doigt à la deuxième reprise ! » Héros de tout un peuple qui écoutait religieusement jusque dans la rue la retransmission de son combat de Jersey City, celui qui aurait dû finir à la mine devient un *people* avant l'ère du *people* jusqu'à sa mort, le 27 octobre 1975.

* Ne parlons pas de ses succès féminins, le *French lover* aura (entre autres) une longue liaison (cinq ans) avec une Lita Grey Chaplin fraîchement divorcée.

Carroll (Ted)



Le dessinateur de boxe le plus connu. Il a énormément travaillé pour *Ring Magazine*, mais aussi pour le *Brooklyn Daily Times*, le *Brooklyn Daily Eagle* et le *New York Amsterdam News*, l'un des plus importants hebdomadaires afro-américains. Élevé à Greenwich Village, diplômé d'une école de commerce, engagé volontaire, il sera démobilisé au bout de quatre ans avec le grade de lieutenant, et finira sa vie dans son petit appartement d'Edgecomb Street à Harlem. Toujours impeccablement habillé, nœud papillon oblige. Cultivé, amateur de littérature, il trouvait que Robinson était le meilleur boxeur qui soit, Willie Pep le plus intelligent, aucun combat à ses yeux ne se hissait au niveau de la première rencontre entre Tony Canzoneri et Jimmy McLarnin.

Son travail avec les boxeurs, qui mêle dessin et lettrage, fait un peu penser à celui de Robert Crumb avec les *bluesmen*.

Carter (Rubin « Hurricane »)

« J'ai jamais été un grand chanteur, mais si vous avez une bonne histoire, peu importe ! les gens voudront l'écouter. »

[Bob Dylan](#)

Champion du monde, Rubin Carter aurait pu l'être le 14 décembre 1964 lorsqu'il a rencontré Joey Giardello à Philadelphie mais Giardello, qui avait cent vingt-huit combats alors que Carter n'en avait que vingt-quatre, s'est montré beaucoup trop malin pour le natif de Clifton (New Jersey) et a été déclaré vainqueur aux points à l'unanimité des juges.

Né le 6 mai 1937, Rubin Carter a fait son premier séjour en maison de correction à quatorze ans, lorsqu'il en est sorti il s'est engagé dans l'armée où il a disputé cinquante-six combats (cinquante et une victoires) et a été mis aux arrêts à plusieurs reprises pour vol et violences.

Revenu à la vie civile, il passe professionnel. Ses débuts seront foudroyants ; doté d'une redoutable puissance, « Hurricane » infligera à Emile Griffith sa première défaite avant la limite (au premier round !) après avoir pulvérisé Florentino Fernandez (au premier round !). Physiquement impressionnant, il faisait penser à un Tony Zale noir. Après sa défaite face à Giardello pour les titres WBA et WBC des poids moyens, sa carrière marquera le pas : quinze combats, sept défaites dont deux face à Luis Rodriguez.

Il est tristement célèbre pour avoir été accusé du meurtre de deux hommes et une femme à Paterson. Condamné le 27 mai 1967 à la prison à vie sur les témoignages d'Arthur Bradley et d'Alfred Bello, il perdra son procès en appel le 22 décembre 1976 alors même que les témoignages contre lui et son complice présumé avaient été reconnus inexacts.

Il sera lavé de tout soupçon et libéré le 26 février 1988.

Bilan : vingt ans derrière les barreaux et, à la suite d'une rixe entre prisonniers, la perte définitive de son œil droit abîmé sur le ring.

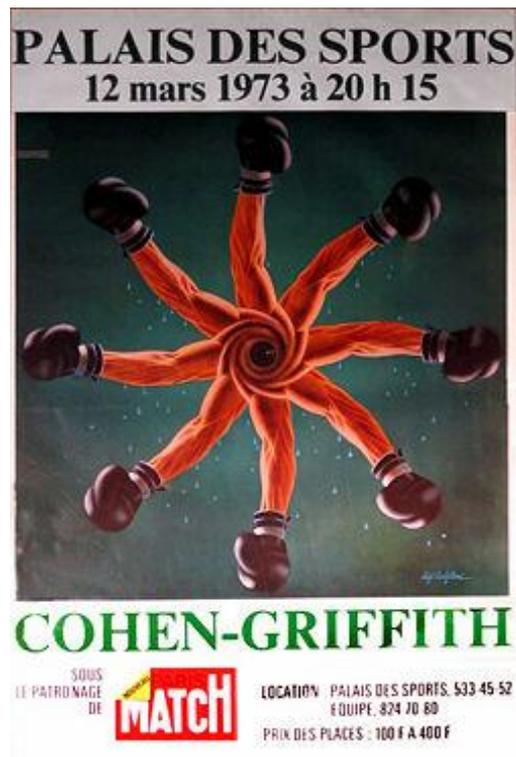
Denzell Washington joue son rôle dans le film qui lui a été consacré.

Il est mort le 20 avril 2014 d'un cancer de la prostate.

Casinos

Les combats de boxe se déroulent souvent dans l'enceinte des casinos à Las Vegas (Caesars Palace, Dunes, Harrah's, MGM Grand, Mirage, Riviera), à Atlantic City (Atlantis, Bally's, Trump), mais aussi à Bay Saint Louis (Hollywood), Mashantucket (Foxwoods), Miami (Miccosukee Gaming Resort), Uncasville (Mohegan Sun Casino), Verona (Turning Stone), etc. À cela une seule et unique raison : l'artiche, l'aspine, l'auber, l'avoine, le beurre, le blé, les boules, la braise, le carbure, le cash, la douille, l'engrais, les fafiots, les fifrelins, le flouze, le foin, le fourrage, la fraîche, le fric, la galette, le grisbi, les kopecks, la maille, la mitraille, la mornifle, l'oseille, l'osier, les patates, les pépettes, les pesetas, le pèze, les piastres, les picailons, le plâtre, le pognon, le poussier, le quibus, les radis, les ronds, les sous, les talbins, la thune, le trèfle, la vaisselle et la machine à laver.

Castiglioni (Luigi)



Né en 1936 à Milan, mort en 2003 à Maisons-Laffitte. Dans les années 70, il donnera un coup de jeune aux affiches de boxe. Son coup d'essai aura lieu en 1972 pour la rencontre Carlos Monzón - Jean-Claude Bouttier ; en 1976, il réalisera celle du combat entre Muhammad Ali et Ken Norton. Avant d'explorer d'autres sports : le tennis, le foot ou le rugby, en illustrateur astucieux il se fera une spécialité de variations agréablement « surréalistes » autour des gants et de la sueur qui gicle.

Exposition personnelle au Capc de Bordeaux en 1984.

Castillejo (Javier)

Sans aucun doute le meilleur boxeur espagnol de l'histoire, Francisco Javier Castillejo (« Le Lynx de Parla ») a été double champion du monde (WBA, WBC) dans deux catégories différentes (super-welters et moyens) et plusieurs fois champion d'Europe. Battu par plus fort que lui : Laurent Boudouani (deux fois pour le titre européen, et devant lequel il subira sa seule défaite avant la limite) et Oscar De La Hoya, aux points, pour le titre mondial ; pas vraiment reconnu dans son pays (« En Espagne, je suis considéré comme un délinquant ») bien qu'il ait été sacré meilleur boxeur espagnol onze fois entre 1991 et 2007 ; plutôt sous-estimé par le milieu, Castillejo était un boxeur vaillant, limité techniquement, mais doté d'un doublé crochet/uppercut au foie de toute beauté.

Castillo/Corrales

« J'suis pas payé un million de dollars
pour que le public me regarde jouer aux échecs. »

« Chico » Corrales

Avant d'être l'enseigne d'une galerie branchée du 20^e arrondissement, Castillo/Corrales se réfère, *sérieusement*, au championnat du monde entre Jose Luis Castillo (champion du monde WBC) et Ricardo Corrales (champion du monde WBO) le 7 mai 2005 à Las Vegas. Ce [combat](#) est l'un des plus « spectaculaires » et des plus effrayants qui aient jamais eu lieu ces dernières années (l'équivalent en poids léger d'Archie Moore/Yvon Durelle en mi-lourd), les deux boxeurs échangeant un nombre invraisemblable de coups sans jamais reculer ni faire semblant d'en esquiver un seul.

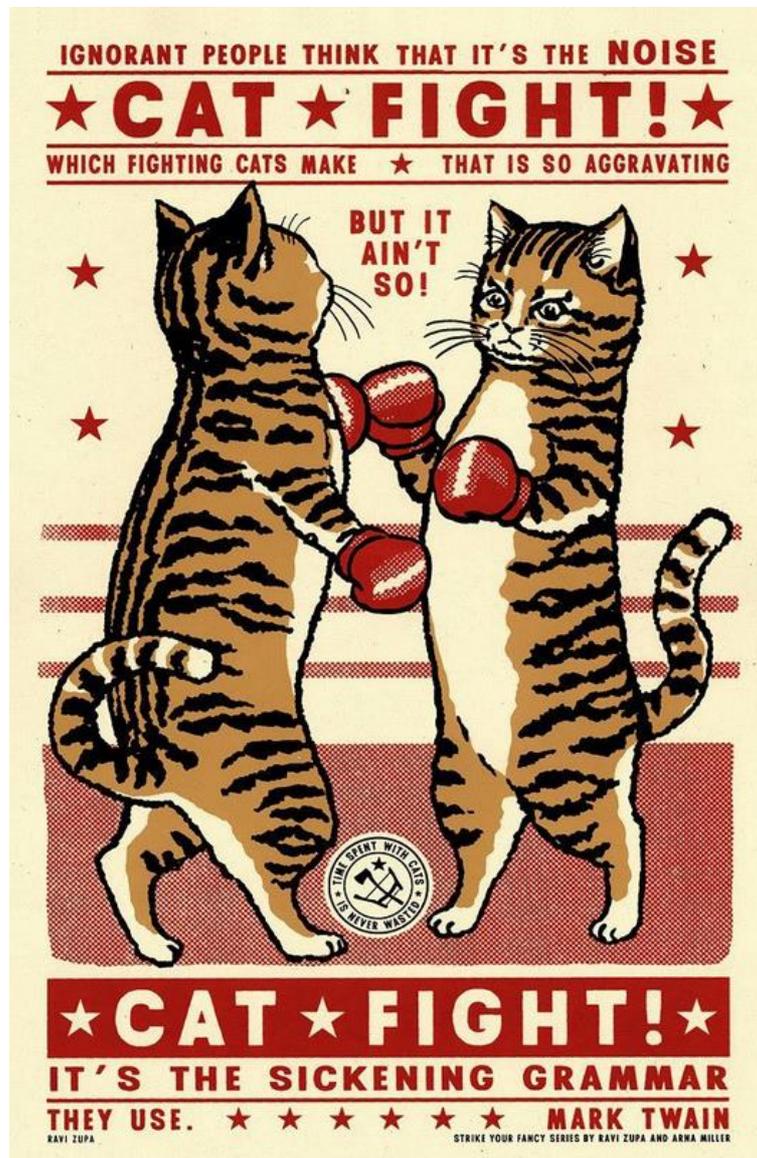
Compté deux fois lors du dixième round, Corrales réussira la « droite parfaite » (Castillo *dixit*) qui mettra fin au combat.

Six mois plus tard, Castillo prendra sa revanche en arrêtant Corrales au quatrième round.

Deux ans plus tard, Diego Corrales, ivre mort (c'est le cas de dire), se tuera dans un accident de moto.

Presque dix ans après, Jose Luis Castillo disputera son dernier combat à Moscou (défaite contre Ruslan Provodnikov).

Cat



Catch



En général, lorsqu'un boxeur se met au catch, ce n'est pas très bon signe, il est fauché. John L. Sullivan, Battling Siki, Tony Galento, Archie Moore, Jersey Joe Walcott, Joe Frazier, Leon Spinks, Chuck Wepner, Scott LeDoux, Matthew Saad Muhammad, Trevor Berbick, Earnie Shavers, Charles Humez, Rocky Marciano, Joe Louis, Primo Carnera, Tyson Fury, etc., se sont prêtés à la mascarade pour un peu d'argent facile.

Ils n'en sont, en général, pas très fiers et ne s'en vantent pas trop. Faire des recherches, quelquefois, c'est fouiner et fouiner, quelquefois, c'est comme ouvrir une lettre qui ne vous est pas adressée, entrebâiller une porte que l'on n'aurait pas dû pousser. C'est un peu le sentiment que j'ai eu lorsque, perdu dans les méandres du Web, j'ai aperçu Muhammad Ali « catcher » avec Kenny Jay et Buddy Wolfe. Ainsi le « Greatest » n'a pas seulement rencontré Inoki lors d'un affrontement grotesque dont le résultat s'est révélé catastrophique pour ses saphènes, il s'est aussi livré à quelques pantalonnades pseudo-sportives*... il faut bien vivre !

* En fait, il s'est livré à toutes les pantalonnades qu'on lui a proposées, sans compter celles qu'il a imaginées tout seul.

Cayton (Bill)

William d'Arcy Cayton est un pur produit de la haute-bourgeoisie Wasp. Né à Brooklyn en 1918, fils d'un riche agent de change, diplômé de l'université du Maryland, ingénieur chimiste de formation. Au milieu des années 40, il a créé une agence de communication, aux débuts de la télévision, il comprend que celle-ci a besoin d'images d'archives et il commence à racheter des films de boxe aux vieux gangsters des années folles, trop heureux de s'en débarrasser pour une poignée de dollars, et s'acheter des cigares avec. Ce n'est pas un passionné comme Jim Jacobs avec lequel il s'associera en 1960, mais un spéculateur avisé conscient qu'il y avait de l'argent à faire en ce domaine et qu'il y en aurait encore davantage à l'avenir. La série télévisée qu'il produit avec le soutien publicitaire de Vaseline Hair Tonic passe tous les vendredis soirs après les rencontres en direct sponsorisées par Gillette et bat régulièrement tous les records d'audience. La boxe plus qu'aucun sport est curieuse de son histoire, et les érudits prêts à tout pour assouvir leur passion sont légion.

Associé avec Jim Jacobs qui lui sert de *scout*, mais qu'il considérera toujours comme un employé, il achète tous les films en vente sur le marché et la collection complète du Madison Square Garden. Les deux comparses finissent par créer une nouvelle société, Big Fights Inc, au début Jacobs en possède un sixième, le double quelques années plus tard, mais c'est Bill Cayton qui garde le contrôle absolu de Big Fights Inc dont le contrat d'exclusivité avec ABC rapporte, dès le début des années 70, deux millions de dollars par an.

Tout naturellement, Bill Cayton, toujours associé avec Jim Jacobs, deviendra manager de Wilfred Benitez et d'Edwin Rosario d'abord et puis, évidemment, de Mike Tyson. Bill Cayton a un défaut dans ce milieu où l'on se touche beaucoup, il ne supporte pas le contact physique. Celui qui n'apprécie pas le genre d'effusions courantes dans les vestiaires et autour des rings est tout de suite catalogué dans les vestiaires et autour des rings comme étant hautain et méprisant, ce qui n'est pas forcément le cas ; à l'inverse, Jim Jacobs était à l'aise *physiquement* avec les boxeurs, raison pour laquelle ils s'étaient réparti les rôles : Jacobs aux relations publiques, Cayton à l'administration, chacun d'entre eux ayant l'impression d'être celui qui fait marcher la machine. Après la mort de Jacobs, lorsque Bill Cayton montera sur le ring après la victoire d'Iron Mike sur Tony Tubbs (il fallait bien qu'il s'y colle), il restera planté comme un crétin aux côtés de Tyson sans rien pouvoir lui dire, pas même le féliciter. Cayton est à l'aise avec les chiffres, les contrats, l'abstraction, le droit, c'est un monde fait sur mesure pour lui : un monde blanc fait par les Blancs pour les Blancs.

Les rapports humains ne sont pas le fort de Cayton, il a trop de retenue pour se sentir à l'aise avec le corps de ses semblables, à plus forte raison s'ils ne lui ressemblent pas. Il est, sans doute là, victime de son éducation puritaine ou, peut-être, tout simplement de sa timidité à moins que son inconscient ne se refuse à faire un câlin au gros poupon noir dont il est en grande partie propriétaire. Cayton n'aimait pas Mike comme Jim Jacobs l'aimait (ou faisait semblant de l'aimer), Tyson était pour lui un investissement, un capital, rien de plus, il ne mélangeait pas les affaires et les sentiments comme il se doit lorsque l'on est un capitaliste conséquent qui a fait des études universitaires. Bill Cayton fait indéniablement partie de ces paternalistes blancs qui penseront toujours que les Noirs sont de grands enfants qu'il faut protéger d'eux-mêmes, serait-ce en les envoyant au massacre et en leur piquant le fric qu'ils ont gagné.

C'est pour cela qu'il perdra Mike, contre Don King jouant à fond la carte de la solidarité raciale : « On est juste des nègres, Mike ! Toi et moi, on est juste des nègres ! N'oublie pas ça ! Et eux, ce sont des Juifs en costume trois-pièces », il ne pouvait que le perdre. D'autant plus que tout le monde, à l'époque, voulait une livre de la chair de Tyson : Lorraine, la veuve de Jim Jacobs, Kevin Rooney, son entraîneur, Donald Trump qui lui servira un temps de *consigliere*, Robin Givens, sa femme, et Ruth Roper, sa belle-mère ; d'autant plus que Cayton qui n'avait pas les clés de ce monde, aucun de ses codes, ne comprendra rien aux allers-retours de Tyson qui, ces années-là, tente de se suicider au volant de sa BMW, donne les clés de sa Bentley aux flics qui lui demandent ses papiers, baise à couilles rabattues, dégingue le décor Made in Versace dans lequel il vit, réussit, d'après ses dires, sur Robin Givens, la plus belle droite qu'il ait jamais envoyée, éclate en sanglots à la télévision, se bourre de Lithium noyé dans le champagne sans cesser de démonter les mandibules de ses *sparring-partners*.

Bill Cayton, froid, distant, en réalité pas vraiment plus honnête que Don King, a une zone d'ombre dans sa vie dont il ne parle jamais. La semaine il rentre par le train de 18 h 40 à Larchmont dans la banlieue résidentielle de New York où il passe tous les week-ends enfermé avec sa femme, Doris. Ils ne reçoivent jamais personne, l'une de leurs trois filles, Merrie, est aveugle et handicapée mentale. Elle refuse de manger et d'aller se coucher avant que son père soit rentré et tous les soirs Bill Cayton fait manger son enfant aveugle et handicapée mentale, tous les soirs, il la couche pour qu'elle n'ait pas peur dans cette autre nuit qui tombe. Celle où, même aveugle, on peut voir des monstres. Au retour de l'enterrement de Jacobs, Tyson était assis seul dans l'avion, perdu dans ses pensées, il aurait suffi que Bill Cayton s'assoie à côté de lui et qu'il lui parle comme il parlait à sa fille tous les soirs pour que Tyson lui reste attaché.

En octobre 1988, Tyson, bourré de Thorazine, et dont la vie est au plus près des ombres et du chaos, reviendra vers lui : « Je m'excuse de tout ce que j'ai dit... j'veux retravailler avec vous. »

– Rien ne me ferait plus plaisir que de retravailler avec toi, lui répond Cayton.

À ce moment-là, King est baisé, Cayton a toutes les cartes dans son jeu... servi ! mais il traite l'affaire comme on traite les affaires avec compétence, ce qui peut se révéler parfaitement inefficace. Quand Mike est entré dans le bureau de Cayton, c'est parce qu'il avait cru que c'était là qu'on le recevrait le mieux, que sa famille était là, prête à lui pardonner, prête à le comprendre, prête à le reprendre. « J'veux retravailler avec vous » ne voulait pas seulement dire qu'il voulait reboxer sous le contrôle de Cayton, cela ne voulait surtout pas dire : « Je veux redevenir votre esclave, je ferai plus d'histoires, allez-y exploitez-moi comme vous l'entendez ! » Cela voulait dire : « J'suis paumé, j'sais plus où aller, dites-moi ce qu'il faut que je fasse, soyez les parents que j'ai pas eus, je suis un être humain, pas une machine à sous », mais Cayton a juste compris ce que disait Mike : « J'veux retravailler avec vous », pas ce que cela signifiait vraiment, il n'a pas compris que c'était la seule façon que Mike avait de crier au secours ! pas compris qu'il ne pouvait pas le dire sans s'humilier au-delà de ce qu'il lui était possible de s'humilier. Cayton ne voyait que le programme qu'il avait préparé pour Mike : Bruno à Londres, 6 millions de dollars ; Adilson Rodrigues à Rio, 9 millions de dollars ; Carl Williams en avril, 5 ou 6 millions ; Francesco Damiani en juin à Milan, 10 millions ; pour couronner cette tournée triomphale : Evander Holyfield, 20 millions de dollars et ensuite, cerise sur le gâteau, George Foreman au Japon à la fin de l'année. Plus de 50 millions de dollars en prévision et à chaque fois 20 % qui tombent sans saigner ni avoir mal à la tête.

Bill Cayton reprendra le train pour Larchmont, laissant Tyson seul avec les bonnes intentions qu'il n'a, comme d'habitude, aucunement l'intention de tenir. Sincère comme l'ivrogne qui promet de ne plus boire, le drogué qui jure que c'est son dernier fix, sincère jusqu'au prochain verre, jusqu'à la prochaine seringue... vides ! Même lorsque l'on a toutes les cartes en main, on ne baise pas King aussi facilement, le promoteur ira récupérer Tyson là où ses informateurs l'ont repéré : un concert de rock. Il ne le quittera plus.

Après avoir définitivement perdu le contrôle de Mike Tyson de toutes les manières incontrôlable, Bill Cayton continuera de s'occuper de quelques cas sociaux d'envergure : Tommy Morrison (mort du Sida à quarante-trois ans), Vinnie Pazienza (coups et blessures, violences domestiques, conduite en état d'ivresse, chèques sans provision) et de quelques boxeurs plus calmes : Jeremy Williams, Michaël Grant et Omar Sheika dont les carrières se révéleront plus ou moins décevantes.

En 1998, Bill Cayton vendra sa collection de films de boxe à la Walt Disney Company qui continue de l'exploiter sur ESPN, il a écrit *Boxing Memorabilia* (Sterling Pub Co Inc, 1992) en collaboration avec Robert Obojski.

Après cinquante-huit ans de mariage, Bill Cayton perdra Doris en 2000, il la suivra dans la tombe le 4 octobre 2003.

À Larchmont.

Ceintures

Auparavant, les ceintures (Lonsdale, *The Ring*) étaient l'équivalent du grand cordon de la Légion d'honneur, des raretés remises par les plus hautes instances récompensant des gladiateurs d'anthologie ; aujourd'hui, mon bon Monsieur, c'est comme la Légion d'honneur, n'importe quoi ! On les distribue à tire-larigot, la multiplication des fédérations et des sous-titres fait qu'il est désormais rare de rencontrer un boxeur ne posant pas écrasé par le poids d'une demi-douzaine de ceintures portées comme les cartouchières de guérilleros dans la cabine d'un photomaton de quartier ; les ceintures sont des monuments kitsch faits pour décorer les livings d'un hectare pavés de travertin. La ceinture du combat Mayweather/O'Connor en cuir d'alligator comportait 3 360 diamants, 600 saphirs, 160 émeraudes incrustés dans la bagatelle d'un kilo et demi d'or

24 carats. Lorsqu'on la découvrira, dans plusieurs siècles, on se demandera quel pharaon pouvait bien la porter autour de ses hanches.

Cerdan (Guy)

Neveu de Marcel Cerdan, cousin de Marcel Cerdan Jr, une petite carrière professionnelle (1963 - 1965) : 20 combats, 11 victoires, 9 défaites.

Cerdan (Marcel)



« Tu es si parfait et je voudrais tellement te ressembler. »
Édith Piaf

*732, Charles Martel arrête les Arabes à Poitiers
13 et 14 septembre 1515, victoire de Marignan
14 juillet 1789, prise de la Bastille
2 décembre 1805, victoire d'Austerlitz
11 novembre 1918, victoire des Alliés, défaite de l'Allemagne
19 au 25 août 1944, Libération de Paris
21 septembre 1948, Marcel Cerdan, champion du monde des poids moyens*

Le général de Gaulle confiait à Jacques Foccart qu'il ne faisait que prolonger l'illusion d'une France capable de se battre et de gagner alors qu'il était bien conscient qu'elle avait perdu et qu'elle était incapable de se battre depuis longtemps. Marcel Cerdan parviendra à prolonger cette illusion puisque Cerdan est le seul boxeur français que les Américains estiment et respectent. Beaucoup d'estime puisque le « Bombardier marocain » figure tout en haut de la hiérarchie des poids moyens où il navigue entre la cinquième et la onzième place... le respect ? ça va avec !

Marcel(lin) Cerdan, c'est le roman national et l'histoire mondiale de la boxe réunis en un peu moins de un mètre soixante-dix et un peu plus de soixante-dix kilos. Le Maroc quand il était sous protectorat français, l'Hexagone et ses durs-à-cuire : Charron, Diouf, Humery, l'Europe : Kouidri, Ferrer, Delannoit et puis le monde : Abrams, Raadik et enfin Zale !

Cerdan est né le 22 juillet 1916 à Sidi-Bel-Abbès, garnison fétiche de la Légion étrangère en Algérie, ses parents sont espagnols, père : charcutier, mère : mère au foyer. Quand Marcel a six ans, la famille Cerdan, quatre garçons, une fille, s'installe à Casablanca où Marcel grandira en jouant au foot* avec ses copains et en boxant à partir de l'âge de huit ans pour une paire d'espadrilles et des clopinettes avant de s'y marier en 1943 avec Marinette Lopez, parents espagnols, père : charcutier, mère : mère au foyer. Entretemps, il arrête l'école à onze ans et livre son premier combat professionnel à seize.

Marcel, c'est un brave type avec tout ce que l'adjectif sous-entend : il est honnête, loyal, capable d'épargner un de ses adversaires qui le lui demande, d'aider un autre à se relever, de passer des heures au chevet d'Humery qu'il a quasiment tué, désarmé face aux intérêts qu'il a fini par représenter, mais assez futé pour se rendre compte qu'il ne comprend pas tout et qu'on lui cache le reste. Sur le ring, il a les qualités qui vont avec son profil, il a un « gros cœur », il est courageux, dur au mal (mais souvent blessé), malgré le handicap de ses mains fragiles** ayant tendance à céder sous la puissance de ses coups, il fait très mal... en haut, en bas, c'est pareil ! ses adversaires grimacent avant de se retrouver à quatre pattes aux pieds de Marcel. Écœurés.

Marcel, c'est le prolo du temps où Jean Gabin était notre Marlon Brando, brun, poilu, balèze avec des dents en or et d'autres qui manquent, des biceps comack et la tête pas loin du casque, il est brave, mais faut pas le faire chier, il n'est pas contre un p'tit ballon au zinc, il n'a pas lu *La Princesse de Clèves*, il préfère *Pim-Pam-Poum*, mais il comprend assez vite que Gide est « un peu pédé » quand Piaf lui fait lire *Si le grain ne meurt*.

L'histoire avec Piaf, c'est l'apothéose, Tarzan et le moineau, la Môme et le mataf ! Le fanion de la Légion ! et l'une des plus belles histoires d'amour de ces années-là conclue, comme il se doit, par la mort de l'un des amants.

*Et si un jour la vie t'arrache à moi
Si tu meurs, que tu sois loin de moi
Peu m'importe
Si tu m'aimes
Car moi je mourrai aussi
Et nous aurons pour nous l'éternité
Dans le bleu de toute l'immensité
Dans le ciel***, plus de problèmes*

Après sa victoire sur Tony Zale, Cerdan est accueilli comme un héros national. Pour la parade, il aura droit à la voiture dans laquelle Hitler avait visité un Paris désert, et à être acclamé par une foule en délire entre la place d'Italie et l'Hôtel de Ville en passant par l'avenue des Gobelins, la rue Gay-Lussac, le jardin du Luxembourg, le boulevard Saint-Michel, les quais rive gauche, la place de la Concorde, la Madeleine, l'Opéra, les Grands-Boulevards, la place de la République, celle de la Bastille et la rue de Rivoli.

CHAMPION DU MONDE !

Il ranime la flamme du soldat inconnu, il est reçu à l'Élysée par le président Vincent Auriol.

CHAMPION DU MONDE !

Marcel Cerdan perdra son titre contre Jake LaMotta sans pouvoir vraiment le défendre, blessé à l'épaule dès le début du combat, il abandonne à l'appel de la onzième reprise.

Tout le monde sait qu'il va récupérer son titre, personne n'en doute. À New York, Édith piaffe d'impatience, Marcel avance son départ. Le 27 octobre 1949 à 21 heures 06, il s'embarque sur le Lockheed Constellation immatriculé F - BAZN.

Quatre moteurs Wright Cyclone de 2 500 chevaux.

Quatre hélices Curtiss.

Quelques heures plus tard, l'appareil, piloté par Jean de La Noüe (6 700 heures de vol), s'écrase entre le pic de Vara et le mont Redondo aux Açores où il devait faire escale.

Trente-sept passagers et onze membres d'équipage à bord.

Aucun survivant.

Décoré de la Légion d'honneur le 18 novembre, Marcel Cerdan est enterré à Perpignan.

* Au poste d'ailier, il fera partie de l'équipe nationale du Maroc aux côtés de Ben Barek.

** Il tournera un film, *L'Homme aux mains d'argile*.

*** « Il est mort dans le ciel, donc il y est », **Édith Piaf**.

Cerdan (Marcel Jr)

« Faut pas dire à qui je ressemble
Faut dire qui je suis. »

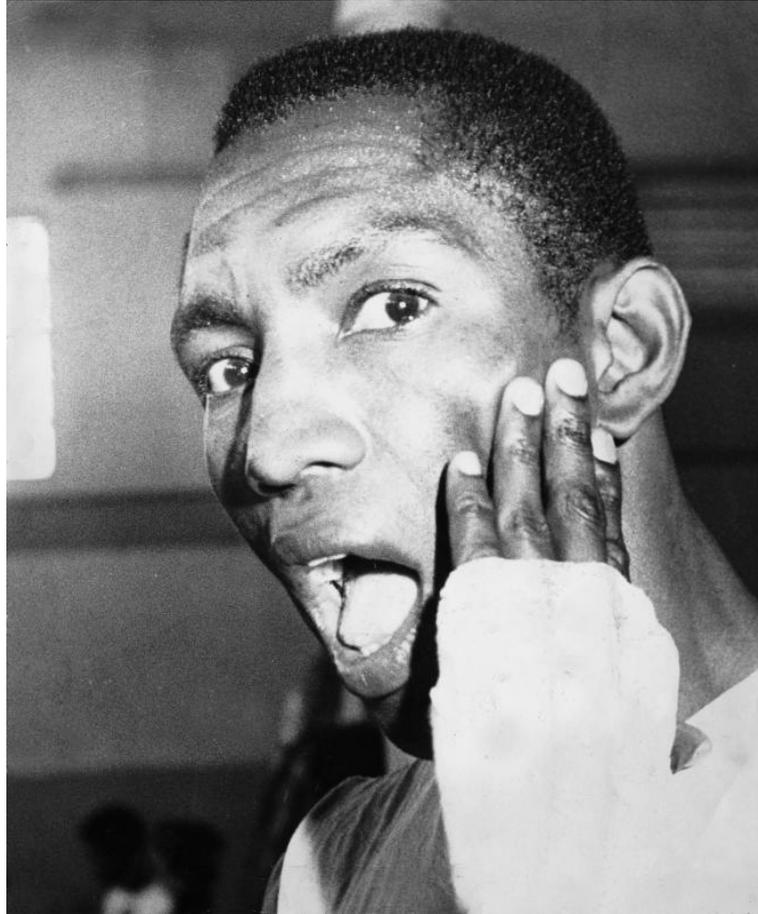
Francis Cabrel

Le pire en ce qui le concerne, c'est qu'il était meilleur technicien que son père alors qu'il lui était cent fois inférieur.

Cerdan (Vincent)

Né dix ans avant Marcel Cerdan, il mourra plus vieux de dix ans que son petit frère. Après avoir perdu le championnat de France poids plume en 1929, il s'exilera en Argentine via Cuba. 95 combats, 51 victoires, 33 défaites, 11 matchs nuls.

Cervantes Reyes (Antonio)



« Mieux vaut être riche qu'être pauvre. »

Kid Pambelé

Il est plus connu sous le nom de Kid Pambelé et il a été l'idole de tout un peuple, reléguant Gabriel « Gabo » Garcia Marquez dans son ombre. Avant qu'il soit sacré champion du monde super-léger le 28 octobre 1972, la Colombie se vantait d'une victoire et c'était un match nul, celui obtenu contre l'URSS lors de la coupe du monde de football en 1962.

Il avait échoué lors de sa première tentative face à Nicolino « El Intocable » Locche (sur lequel il prendra sa revanche), la deuxième fois sera la bonne, vainqueur d'Alfonso « Peppermint » Frazer, il défendra victorieusement son titre quinze fois avant de le perdre face à Wilfred « El Radar » Benitez, de le récupérer l'année suivante et de le défendre six fois supplémentaires.

Il fallait le réveiller dix minutes avant ses combats pour qu'il cesse de ronfler et consente à s'échauffer. Il a sûrement été l'un des meilleurs super-légers du monde, difficile de se rendre compte à quel point il a été adoré par les Colombiens, on l'a décoré, on lui a remis les clés de Bogota, il a été reçu par les Présidents, les vedettes l'invitaient à leurs soirées, on a écrit des chansons retraçant ses exploits. Il a eu mille et une femmes, semé des enfants dans tous les coins, vécu comme un Prince et tout gaspillé.

Alcoolo, grand consommateur de *bazuco*, le crack local, sa vie a inspiré *L'Or et l'obscurité* d'Alberto Salcedo Ramos. Évidemment ruiné (il a vendu jusqu'à la maison dont il avait fait cadeau à sa mère), il fout la merde partout où il passe, sème la panique dans les bars et les bordels. L'état lui a payé ses cures de désintoxication à Cuba et ses séjours en hôpital psychiatrique, mais rien n'y fait, il épuise toutes les bonnes volontés, continue à danser sur les tables, à balancer les verres par-dessus son épaule et les bouteilles à la gueule de ceux qui veulent qu'il sorte, à tenter – titubant – de se battre. Toujours vivant à soixante-dix ans, il n'est plus qu'une épave touchante, un clochard

qui n'a plus rien de céleste, dont se moquent ceux qui en avaient fait un dieu et lui ont trop souvent payé à boire.

Chacon (Bobby)

Hurry home early - hurry on home
Boom Boom Mancini's fighting Bobby Chacon
[Warren Zevon](#)

Il y a des choses qui n'auraient jamais dû se passer sur un ring, mais il est habituel qu'entre douze cordes rien ne soit impossible, il est des mots qui n'auraient jamais dû être prononcés et qui pourtant l'ont été... Roberto Duran a abandonné (« *No más!* ») et Bobby Chacon a remercié (« *Gracias!* ») l'arbitre qui l'a arrêté alors qu'il était encore debout. Le 11 janvier 1984 à Reno (Nevada), Richard Steele a ramené Bobby Chacon dans son coin à la troisième reprise de son combat contre Ray « Boom Boom » Mancini et Bobby Chacon l'a remercié. On ne peut pourtant pas dire que Bobby Chacon était du genre à renoncer, il est monté sur le ring face à Salvador Ugalde le lendemain du suicide de Valorie Ginn, sa première femme. Victoire par K.-O. à la troisième reprise.

Quatorze mois après être passé pro, « L'Étudiant » rencontre Rubén Olivares et perd par K.-O. à la neuvième reprise.

Deux ans plus tard, deuxième défaite, toujours contre Olivares, toujours pour le titre mondial des poids plume, version WBC. Un mois avant le combat, Chacon avait dix kilos à perdre.

Deux ans plus tard, Olivares n'est plus vraiment Olivares, Chacon gagne le dernier combat de cette trilogie restée dans la légende.

En 1974, alors qu'il est champion du monde, il est déjà alcoolique.

Alcoolique et drogué.

En novembre 1979, il perd par K.-O. à la septième reprise devant Alexis « El Radar » Argüello.

Entre 1975 et 1982, il rencontre « Bazooka » Limón quatre fois, deux victoires, une défaite, un combat sans décision. Les deux hommes se haïssaient, leurs combats sont restés dans toutes les mémoires comme parmi les plus sauvages.

Après sa défaite devant Ray Mancini, deux combats difficiles contre Arturo Frias et Freddie Roach, le futur entraîneur.

Arrêt.

Come-back foireux face à Bobby Jones qui avait perdu les six derniers combats qu'il avait disputés (il perdra les six suivants par K.-O.) et Martin Guevara qui débutait et dont le palmarès s'établissait à trois combats, trois défaites, toutes par K.-O. !

En 1984, il sera condamné à cent jours de prison pour avoir frappé sa deuxième femme, Melissa Mendousa.

Et à quelques mois supplémentaires pour ne pas avoir respecté ses engagements.

En 1991, son fils, Bobby Jr, sera tué dans un affrontement entre gangs.

Il a eu quarante chevaux, un ranch dont il n'avait jamais réussi à compter toutes les pièces, une flotille de Rolls Royce.

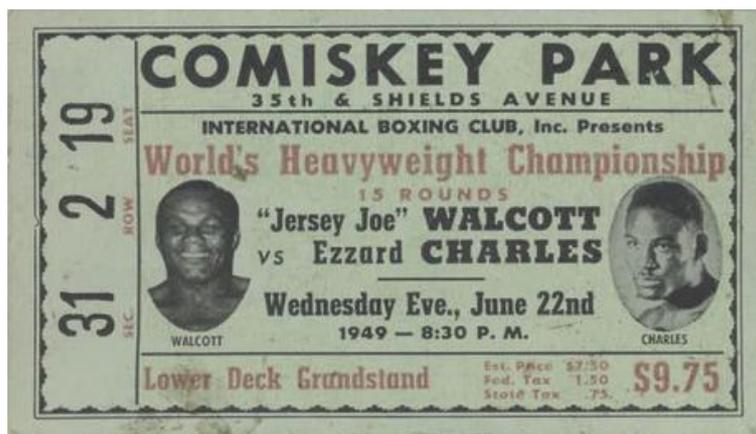
Pour survivre, en 2000, il ramassait les canettes sur les trottoirs.

À quarante ans, il était déjà sonné.

Il est mort, atteint de *dementia pugilistica*, le 7 septembre 2016.

* Mort treize ans jour pour jour avant Bobby Chacon.

[Charles \(Ezzard\)](#)



Il y a des types qui meurent sur le ring... les responsabilités sont toujours partagées... comme dans la chanson... « Qui a tué Davey Moore ?/Qui est responsable et pourquoi est-il mort ? » C'est l'arbitre, c'est le médecin, l'entraîneur, le règlement, les journalistes, la boxe, bien sûr, la nature humaine dont le fond n'est pas joli à regarder et puis aussi, quand même, le type qui a frappé. Il faut imaginer ce que l'on va faire de ça, tout de suite d'abord (on réalise pas) et puis ensuite, tout le long de sa carrière et même toute sa vie : on a tué un homme, on a beau se trouver toutes les excuses du monde, on a tué un homme et sauté de joie lorsqu'il est tombé... Chris Eubank n'a pas été chercher midi à quatorze heures... « Après tout, c'est moi qui l'ai frappé ! »

Certains arrêtent les frais (Bobby McQuillar), d'autres prient avec la famille (Gabriel Ruelas), Max Baer faisait des cauchemars, Wilford Scypion s'est mis à boire ; beaucoup continuent de boxer, souvent parce qu'ils ne savent rien faire d'autre, mais tous changent, en règle générale, ils perdent quelque chose qu'ils avaient lorsqu'ils ne savaient pas (Emile Griffith) ou alors, ils trouvent un biais. Ezzard Charles en a trouvé un après que Sam Baroudi est mort cinq heures après leur combat au Chicago Stadium le 20 février 1948 : il n'a plus jamais rencontré d'adversaires de la même catégorie que la sienne et, comme il était mi-lourd, il n'a plus jamais rencontré que des poids lourds. Évidemment, c'est stupide, on peut même penser qu'il n'y a pas pire hypocrisie, mais ce n'était pas le genre d'Ezzard Charles, il n'était ni stupide ni faux cul, il pensait sincèrement que, en s'imposant un handicap, il faisait courir moins de risques à ses adversaire et que ces derniers lui en faisaient prendre davantage. De 44 % de combats gagnés avant la limite lorsqu'il était le « Cobra de Cincinnati », son pourcentage baissera jusqu'à s'établir à seulement 28 %, sa popularité subira la même baisse que son « killer instinct » évanoui désormais derrière l'ombre de Sam Baroudi.

Ezzard Charles avait été élevé dans la religion par sa grand-mère, Maude Foster, et son arrière grand-mère, Belle Russell, née esclave.

Pas un jour sans lire la Bible, aimer son prochain comme soi-même.

Si l'on est un tant soit peu charitable, on peut imaginer sa culpabilité.

Soigneusement évité, comme Archie Moore (qu'il battra trois fois), par tous les mi-lourds lorsqu'il était au sommet de son art, sa carrière dans cette catégorie s'achèvera donc, non pas par le titre qu'il aurait mérité cent fois, mais par la mort de Sam Baroudi et, pour les connaisseurs, le souvenir de ses deux victoires successives sur Charley Burley, exploit qu'il sera le seul à réaliser. Chez les poids lourds, par manque de charisme, il n'atteindra jamais la popularité qui aurait dû être la sienne, l'histoire retenant surtout sa deuxième défaite devant Rocky Marciano et les clichés de son visage déformé sous tous les angles par « Susie Q », la droite assassine de Rocky, publiés jusqu'à devenir les images mêmes de la brutalité qu'il se refusait d'exercer jusqu'au bout. Oubliant ses victoires sur Jersey Joe Walcott* (deux fois), Jimmy Bivins (quatre fois), Joey Maxim (cinq fois), les neuf défenses victorieuses de son titre, oubliant même qu'il avait peut-être gagné son dernier combat contre Jersey Joe Walcott et failli être ainsi le premier champion du monde poids lourd à

récupérer son titre, et que beaucoup de spectateurs le donnaient gagnant lors de sa première rencontre avec Rocky Marciano au Yankee Stadium du Bronx.

Après sa victoire sur Joe Louis le 27 septembre 1950, on avait pourtant bien été obligé d'admettre qu'il était, sans contestation possible, le seul et unique champion du monde des poids lourds, mais on lui en voudra davantage d'avoir montré le chemin de la sortie à l'idole (la sienne et celle de l'Amérique toute entière).

Au soir de cette victoire, Ezzard téléphonera à sa grand-mère pour lui dire : « Je l'ai fait pour toi et pour le Seigneur ! »

– Dieu a fait de toi un champion, n'oublie pas de le remercier !

Ezzard n'oubliera pas.

Le Seigneur, si.

Cinq ans après, il montrait déjà les signes de la maladie qui l'emportera vingt ans plus tard (le 28 mai 1975) : la sclérose latérale amyotrophique, et lui qui était un maître de l'esquive deviendra une cible de plus en plus facile à atteindre pour ses adversaires. Logiquement, les défaites s'accumuleront (treize sur ses vingt-trois derniers combats) et, cruel comme le public, le public le sifflera jusqu'à ce que ce type, qui ne faisait plus que s'accrocher, raccroche les gants.

En 1959.

En 1961, Ezzard Charles n'avait plus d'argent, plus de travail et sa maison, dont il avait vidé le garage, mise en vente pour régler ses dettes et celles de sa famille.

En 1967, l'homme aussi rapide qu'un serpent ne pouvait plus faire le tour de son pâté de maison en chaise roulante.

En 1968, une soirée sera organisée au Grand Ballroom de l'hôtel Sherman de Chicago pour lever les fonds nécessaires à son traitement. Elle rapportera quinze mille dollars, la somme exacte qu'il avait levée pour la famille de Sam Baroudi. Archie Moore et Rocky Marciano (« Ezzard a été mon adversaire le plus difficile ») lui rendront un dernier hommage.

L'automne avant qu'Ezzard Charles ne meure, Joe Louis lui rendra un plus bel hommage encore, chambre B 804 de l'hôpital où le « Cobra de Cincinnati » gisait immobile.

– Je peux te choper maintenant Champion... je peux te choper.

Et Joe de le prendre dans ses bras.

Aujourd'hui, la valeur d'Ezzard Charles est unanimement reconnue, il est considéré comme le meilleur poids mi-lourd de tous les temps par *Boxing Magazine*, Bert Randolph Sugar va même jusqu'à le classer 7^e meilleur poids lourd de l'histoire. En 2002, il est le 13^e meilleur boxeur des 80 dernières années pour *The Ring* ; le 6^e en 2006 pour l'International Boxing Research Organisation, et ESPN le classait 27^e en 2007 ; quant à Springs Toledo (*The Gods of War*), il le classe 4^e derrière Harry Greb, Sugar Ray Robinson et Henry Armstrong juste devant Roberto Duran, Archie Moore et Mickey Walker.

En dehors du ring, Ezzard Charles (un faux air de Chuck Berry) était un excellent contrebassiste, il a joué au Birdland avec les meilleurs. En 1961, George Russell a composé en son honneur *Ezzard-Thetics* (avec Eric Dolphy au saxophone alto et à la clarinette basse), un album considéré par les spécialistes comme aussi important que *Kind of Blue* de Miles Davis.

* « La gauche de Joe Walcott explose soudain sous la forme d'un crochet du droit qui atteint la mâchoire d'Ezzard Charles et, pendant quelques secondes, tout le monde demeura pétrifié. »

Jean Kroutchtein, *L'Équipe*, 20 juillet 1951

Charlo (Jermall & Jermell)

J'ai deux fils jumeaux, j'ai été champion de France universitaire en battant un dénommé Charlot, il était donc évident que Jermall et Jermell Charlo auraient droit à leur entrée.

Ils sont nés à Richmond (Texas) et vivent à Houston (Texas).

Ils se ressemblent.

Jermall (« Le Tueur à gages »), l'aîné (d'une minute), mesure 1 mètre 83, son palmarès amateur compte 65 victoires et 8 défaites. Entraîné par Ronnie Shields, conseillé par Al Haymon, il est champion du monde IBF des poids super-welters depuis le 12 septembre 2015 et champion du monde WBC poids moyen depuis le 29 juin 2019.

Il est invaincu en 32 combats (22 victoires avant la limite).

Jermell (« L'Homme de fer ») mesure 1 mètre 80, son palmarès amateur comporte 56 victoires et 8 défaites. Entraîné par Willie Savannah et Derrick James, il a empoché sa première médaille en chocolat (champion du monde WBC, super-welter) depuis le 21 mai 2016. Juste avant de réunifier les titres WBC -IBF - WBA - WBO, il s'était vengé (en 2019) de sa seule défaite (très discutable) en battant par K.-O. Tony Harrison qui l'avait battu aux points un an plus tôt.

Charron (Robert)

« Charron a toujours eu le punch, c'est fou ce qu'il peut en boire. »

Alexandre Breffort

Mécano chez Renault dans le civil, il aurait pu être le quatrième mousquetaire (Porthos ?) de cette exceptionnelle génération de poids moyens français de l'immédiate après-guerre : Laurent Dauthuille, Robert Villemain et, bien sûr, Marcel Cerdan. Au lieu de cela, il est le membre fantôme du carré d'as (pour un type surnommé « Le Diable », c'est bien naturel), connu de peu, adoré par tous ceux qui l'ont connu. Bien sûr, Cerdan, Dauthuille et Villemain l'ont tous battu (aux points), mais si Le Diable n'avait pas été si branleur, cela aurait facilement pu être l'inverse (avant la limite). « La Patate » avait les moyens physiques des trois autres réunis, une santé exceptionnelle sans compter une frappe d'anthologie, il était de cette espèce rarissime de frappeurs qui encaissent, seulement... seulement Charron buvait (pas qu'un peu), Charron faisait la fête (jusqu'au bout de la nuit), Charron ne s'entraînait pas (pour quoi faire ?), Charron s'en foutait ! Il aurait échangé un titre contre une fille ou contre une quille... peut-être même, en fin de soirée, contre un dernier verre (« Pour la route... »)

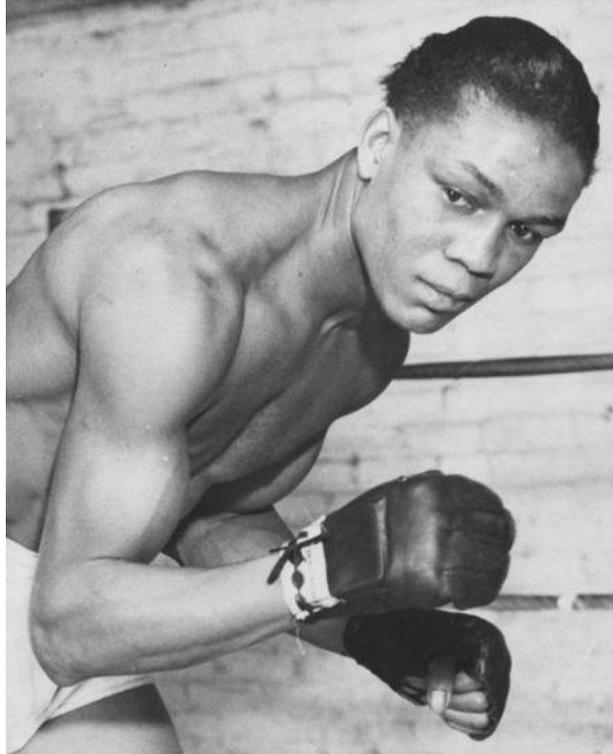
La nuit précédant son [combat contre Cerdan](#) (Championnat de France, titre en jeu, disputé en 1946 au Parc des Princes), Charron l'avait passée au bordel (c'était Roup, le manager de Cerdan, qui régala) et au premier round, Marcel l'envoie sur le cul... Après ? après, c'est une histoire ordinaire, Robert se relève, Marcel est en rogne, Robert s'accroche. Pour son trente-huitième combat, Charron finit la pommette et l'œil droit enflés, certes, mais debout, rigolard et prêt à remettre ça si on fait péter le champagne ; Cerdan, dont c'était le quatre-vingt-seizième combat, aura dû sortir tout ce qu'il savait et tout ce qu'il pouvait pour dominer un type – jambes coupées – avec une gueule de bois carabinée. Cela ne figurera pas dans les anthologies automatiques, mais c'est une défaite qui ressemble à un exploit bien davantage que certaines victoires.

Sur les quelques films où on l'aperçoit, on peut se rendre compte que « Bob la châtaigne » est plutôt élégant pour un gaucher, qu'il ne manque pas de technique, que ses déplacements sont adroits et qu'il esquive pas mal du tout ; qu'en un mot comme en mille, il est drôlement doué, bien loin en tous les cas de l'abruti pittoresque pour qui les demi-savants ont tendance à le faire passer.

Gentil comme tout, mais adorateur de la castagne, de la déconne et du monde de la nuit, il était capable – pour le plaisir – de démonter un bar à mains nues et de venir rembourser le patron le lendemain. Trop naïf pour simplement *survivre* dans un milieu où l'on ne sait pas comment « gérer » un type capable d'envoyer n'importe qui sur le cul sans le faire exprès, il se reconvertira dans le catch du temps des Chéri Bibi (« Le Bagnard du catch »), Jacky Corn (directeur du Balajo) et Adolf Kaiser (« L'Insensible Étrangleur germanique ») ; dans les mêmes années 50, pour continuer à se maintenir en forme en se faisant secouer la carcasse, il fera quelques courses de stock-car en compagnie du chevalier d'Orgeix et de son épouse, Michèle Cancre.

Il est mort à 76 ans (pour mémoire : Cerdan est mort à 33 ans, Dauthuille à 47 et Villemain à 60). Ni riche ni pauvre, mais peinarde.

Chase (Jack)



Il a débuté sa vie comme beaucoup des types avec qui il allait se battre : orphelin de père, mère dans la mouise retournée vivre chez ses parents à Denver. Dix ans plus tard, Nancy, sa mère, et Rachel, sa tante, s'éreintent à Walsenburg, une cité minière du Colorado. À 12 ans Isaiah Jack fait ses premières armes, il vole une voiture... une voiture de police ! Il l'abandonne deux rues plus loin, le lendemain, il est arrêté, en route pour la maison de correction qui, dans son cas, ne corrigera rien du tout. Cambriolage, vagabondage, coups et blessures, il passera en jugement neuf fois entre 12 et 18 ans.

Lorsqu'Isaiah sort de prison, la Grande Dépression bat son plein, il commence sa carrière sportive sous le pseudo de Joe Louis le Jeune jusqu'à ce que l'on s'aperçoive qu'il était plus vieux que Joe Louis ! Sa carrière criminelle, quant à elle, suit tranquillement son petit bonhomme de chemin, en 1938 il est accusé de vol avec violence et condamné à une peine allant de six à huit ans, il est libéré sur parole en 1941 avec un ticket de train et cinq dollars dans les poches. Un mois après, le 30 juin 1941, il est de retour sur le ring face à un débutant, Roy Gillespie qui aurait mieux fait de ne pas débiter puisque le 2 juillet, il est mort.

Deux ans plus tard, celui qui s'appelle désormais Jack Chase ne boxe plus pour des clopinettes, il est classé deuxième meilleur poids moyen du monde, il s'est acheté une maison, une Chevrolet neuve, et s'est laissé pousser une moustache à la Clark Gable. Il fait, désormais, partie de la *Black Murderer's Row* et il a donc l'honneur et l'avantage de boxer Cocoa Kid, Archie Moore, Holman Williams, Charley Burley & Cie.

Son palmarès définitif s'établit à 117 combats, 81 victoires, 24 défaites, 12 nuls, contrairement à ce que l'on aurait pu penser sa fin de vie sera plus calme que son enfance et sa jeunesse, il pourra même lui arriver de travailler pour des programmes de réinsertion.

En revanche, l'alcool aura le dernier mot (diabète, pancréatite), Jack Chase est mort le 22 mars 1972 à seulement 58 ans.

Chávez (Julio César)

« Un boxeur mexicain doit d'abord être un guerrier. »

Marco Antonio Barrera

Chávez a gagné son premier combat et failli ne jamais recommencer... Julio César n'avait pas été payé alors qu'il mourait de faim ! Mort de faim comme ses prédécesseurs, les *chicanos* des années 60 : Miguel Canto, Chucho Castillo, Rubén Olivares, et ceux des années 70 : Pipino Cuevas, Carlos Palomino, Lupe Pintor. Julio César sera *el mejor d'entre todos*... l'Empereur des années 80 !

J.C. Imperator

Avec 115 combats, 107 victoires (dont 86 par K.-O.) et seulement 6 défaites et 2 nuls, Julio César Chávez, né le 12 juillet 1962 à Obregón, au milieu de nulle part et de 4 frères et 5 sœurs, a l'un des plus beaux palmarès de la boxe mexicaine et même de la boxe mondiale tout court. Chávez n'est pas seulement l'idole des *chicanos*, la star des *peones*, la *leyenda* du sud de la *frontera*, il est aussi l'*hombre* de tous les records : plus grand nombre de combats titre en jeu (37), plus grand nombre de victoires en championnat du monde (31) ; plus grand nombre de défenses d'un titre mondial (27) et deuxième plus grand nombre de victoires par K.-O. (21) lors de ces défenses ; plus grand nombre de spectateurs payants (132 274) pour sa rencontre, au Stade aztèque de Mexico, avec Greg Haugen (K.-O. à la 5^e reprise pour lui apprendre que Chávez n'avait pas seulement gagné face à des chauffeurs de taxi de Tijuana, comme le *gringo* l'avait imprudemment avancé lors de la conférence d'avant-match terminée en bagarre générale).

Champion du monde super-plume (WBC) de 1984 à 1987 ; poids léger (WBA, WBC) de 1987 à 1989 ; super-léger (WBC) de 1989 à 1996 et de 1990 à 1991 pour l'IBF ; *Fighter of the Year* 1987 et 1990, classé 8^e meilleur boxeur du XX^e siècle toutes catégories confondues. Invaincu en 87 combats avant son match nul contre Pernell Whitaker (qui, en réalité, avait largement gagné), il sera battu pour la première fois par Frankie « Le Chirurgien » Randall sur lequel il prendra sa revanche cinq mois plus tard. Après ? vous en voulez encore ? après... De La Hoya vint et cela devint plus difficile pour un Chávez finissant qui fut, peut-être, la vaillance et l'honneur de son temps.

Bien sûr, si l'on cherche des poils sur les œufs, il y aurait quelques bémols à mettre à sa carrière : au début de celle-ci, il ne rencontre que des agneaux recrutés au bar en face pour être égorgés ; il perd son douzième combat contre Miguel Ruiz par disqualification avant que, le lendemain, les juges ne changent d'avis et lui accordent la victoire ; évidemment, il avait (largement) perdu contre Whitaker ; la décision de l'arbitre d'arrêter Meldrick Taylor à deux secondes de la fin d'un combat qu'il menait largement est encore sujette à caution, tout comme celle lui permettant, sur blessure, de battre Randall lors de leur deuxième combat. Sans compter que, lors de sa carrière, il a rencontré des types bizarres comme Buck Smith, Marty Jakubowski, Verdell Smith ou Jerry Lewis. Disons, pour être aimable, que la WBC de José Sulaiman lui a montré quelque bienveillance et que ses adversaires ont été, quelquefois, soigneusement choisis.

Après sa deuxième défaite contre De La Hoya, la messe est dite, Chávez est carbonisé ; au Memorial de Phoenix (Arizona), Kostya Tszyu lui montrera la porte de sortie, après avoir remporté la belle contre Frankie Randall (qui n'avait gagné que trois de ses douze derniers combats), Chávez ne la prendra que cinq ans plus tard, toujours à Phoenix face à Grover Wiley, une terrible cloche qui l'enverra sur le cul, lui qui ne mettait un genou à terre que devant les plus grands... un peu comme si El Cordobés avait été bousculé puis piétiné par une vachette à Pissos comme un vulgaire Harté !

Despedida

En dehors de ça, Chávez est l'idole d'un peuple qui idolâtre les idoles, la télé-réalité, la *lucha libre*, les drames effroyables, les squelettes en carton pâte, le rose bonbon, le jaune citron et le vert amande, la Vierge de la Guadalupe, les *piñatas*, la *tequila reposado*, le *mezcal* et les *mariachis*. Chávez ne coupe pas au *romancero*, il veut danser la polka aussi, il entame [une liaison torride](#) avec Salma Hayek. César et Cléopâtre ! la ballerine et le battant ! La presse à scandales se purlèche, *suspiros sobre suspiros...* Ay ! Ay ! Ay ! *amor ciego ! Boleros... corridos*. Julio César envoie la *muchacha* chez les *gringos* se faire greffer les accessoires nécessaires aux succès hollywoodiens, *Que Te vas, Te vas*, l'ingrate oublie de revenir les lui montrer... *Ya no te quiero*. « Le Lion de Culiacán », contrit, rentre à la *casa*, la crinière entre les jambes... *arriba la familia !* l'église applaudit, *Ay que viva el matrimonio !* mais la *mujer* fait ses valises et les *niños* pleurent à chaudes larmes.

FIN

Au suivant !

Chávez (Julio César Jr)

« Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang, le sais-tu ? »

Pierre Corneille

Le suivant, c'est lui. Enfant, son père le trimballait sur les rings avec son frère dans le genre de déguisements en satin vert et rouge dont on a honte plus tard lorsque l'on vous montre les photos... *Ay que bonito el muchacho !* Pour ajouter une couche aux frustrations adolescentes, Julio César Jr a souffert du divorce de ses parents causé par la médiatisation de la liaison de son père avec Salma Hayek, mais après une carrière amateur se limitant à deux exhibitions face à Jorge Páez Jr, il a néanmoins choisi d'entamer une carrière professionnelle.

Comme Papa.

Quand Junior est né le 16 février 1986, Papa était champion du monde super-plume depuis deux ans, quand il a fait ses débuts en septembre 2003, Papa avait disputé cent onze combats. Junior est beaucoup plus grand que son père, il mesure un mètre quatre-vingt-cinq, et beaucoup plus lourd. Il a remporté à peu près tous les titres mineurs attribués par la WBC de José Sulaiman : « Continental America », « Youth World », « Latino », « Silver ». Sa carrière a été émaillée par quelques décisions douteuses, il n'avait pas vraiment gagné contre Matt Vanda ni contre Sébastien Zbik, tout le monde avait vu Brian Vera le battre sauf les juges, il était mené par Andy Lee lorsque l'arbitre a *prudemment* décidé d'arrêter l'Irlandais. Ce combat s'est déroulé sous haute surveillance (hélicoptère et snipers compris), après différents incidents (gants bizarrement *légers*) les cartels de Sinaloa et de Juarez étaient sur le pied de guerre. Junior a été déclaré deux fois positif : une fois au furosémide (un diurétique) en 2009, une autre fois à la marijuana (*A mí no me falta !*) en 2013, il a été suspendu par la commission du Nevada en 2019.

Julio César Chávez Jr présente un palmarès très honorable de cinquante victoires, trois défaites, un nul et un *no-contest*, il a été champion du monde... WBC, certes, mais champion du monde tout de même, sauf que l'on serait sûrement plus indulgent avec lui s'il avait rencontré des adversaires du niveau de ceux que son père a rencontrés, s'il n'était pas le fils de son père et qu'il ne portait pas le même nom que lui.

Nadie perfecto !

Chávez (Omar)

« Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. »

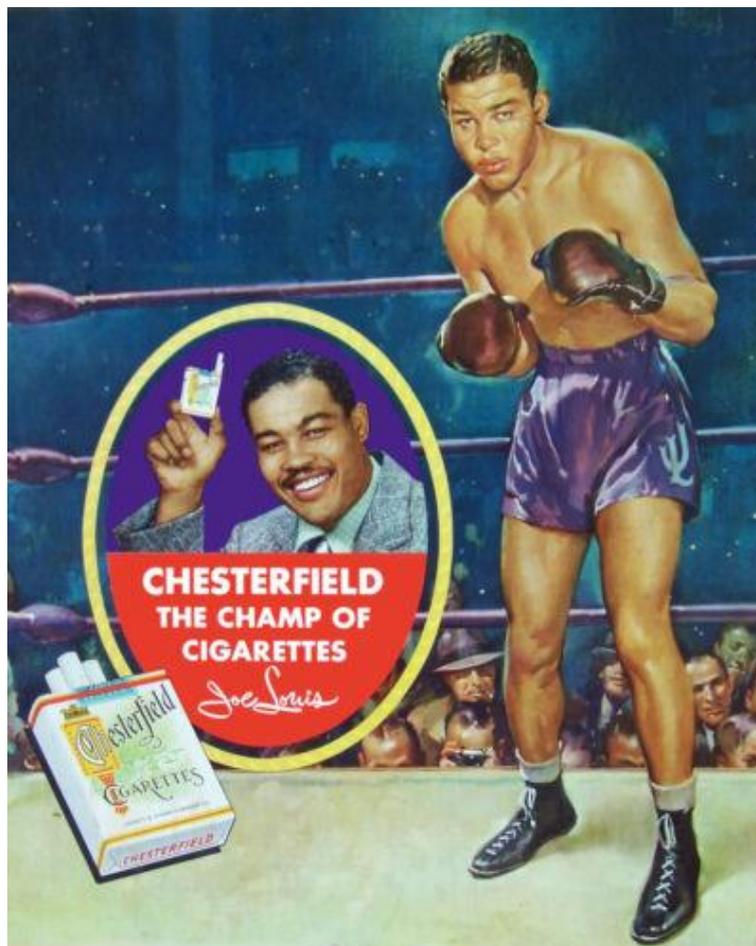
Jean de La Fontaine

Quand y a plus de Chávez, y en a encore ! Omar est plus petit que son frère aîné, mais il est plus grand que son père (1 mètre 80) et il semblerait qu'il frappe autant. Le pauvre Marco Nazareth en fera la triste expérience à Puerto Vallarta, il mourra quatre jours après avoir rencontré Omar Chávez pour la deuxième fois.

Jusqu'ici Omar Chávez n'a remporté que des titres mineurs et il a été battu deux fois par le fils de Jorge Páez, Jorge Páez Jr dit « El Ratón ».

42 combats, 36 victoires (24 avant la limite), 5 défaites, 1 match nul.

Chesterfield



Cheval (Boxe à)

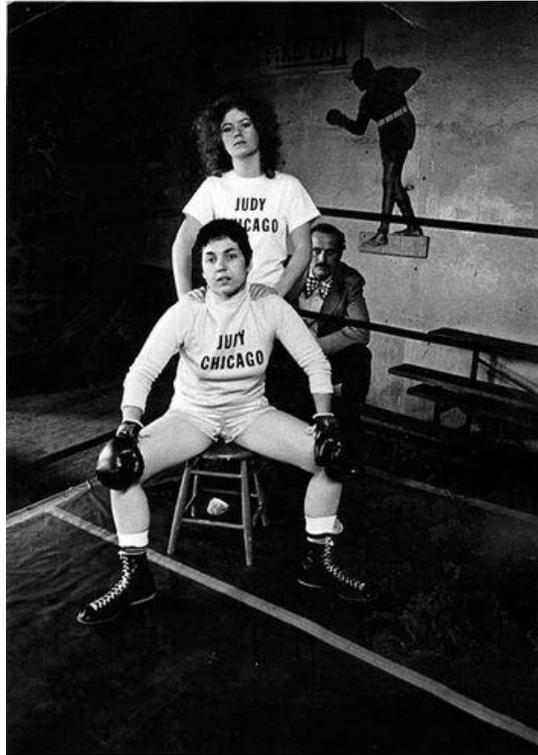
Pour sauver de la faillite sa salle de boxe de Berlin, Bobby Dobbs invente la boxe à cheval ! Les règles étaient les mêmes qu'à pied et sur un ring, sauf que le combat cessait lorsque le cavalier désarçonné mettait plus de dix secondes à remonter sur son canasson. Pour convaincre l'armée allemande de l'utilité de ce nouveau sport, il a organisé en 1912 un tournoi au Tiergarten, les résultats ne convaincront pas vraiment l'état-major ni le Kaiser, la boxe à cheval sera abandonnée quelque temps plus tard.

Après avoir quitté Berlin, Dobbs fera un détour par Copenhague, Vienne et Budapest avant de disputer un dernier combat à Savannah qu'il perdra par K.-O. face à Lew Williams dont c'était les débuts. La Première Guerre mondiale sera déclarée quelques mois plus tard.

Bobby Dobbs s'attribuait plus de 1000 combats, dont 214 sont répertoriés, ce qui n'est déjà pas mal.

Il est mort un soir de Noël, en 1930.

Chicago (Judy)



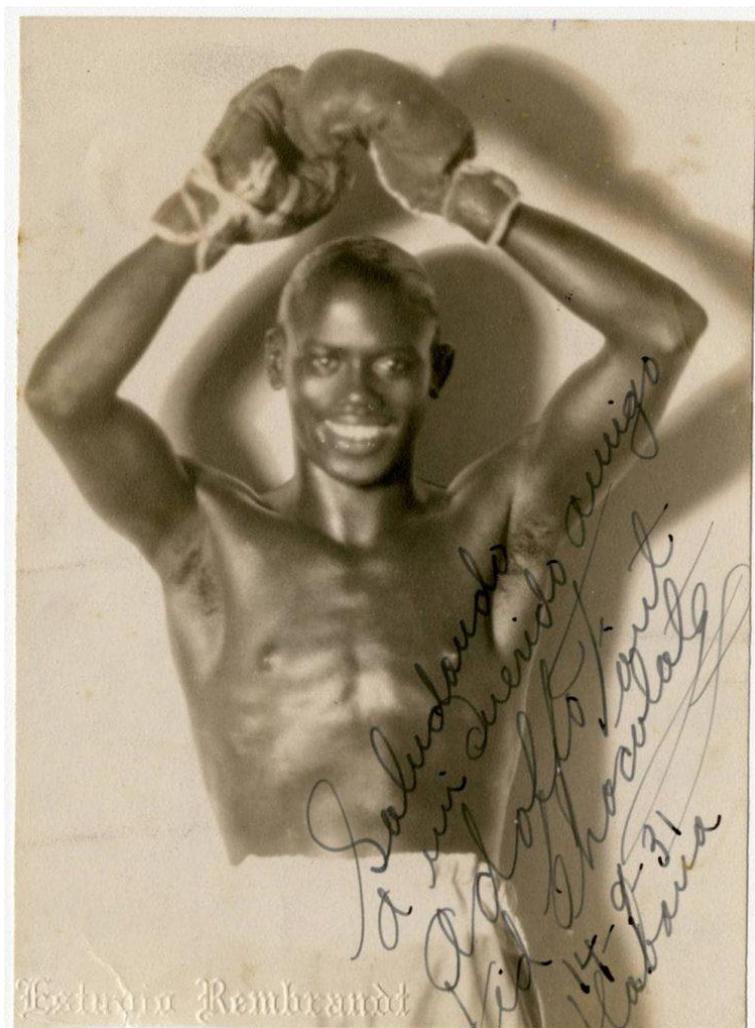
Artiste américaine, pionnière du féminisme, ses positions (« On ne devient pas femme, on naît femme ») sont contestées au sein même du féminisme. Le simple fait de se faire photographier sur un ring sera longtemps considéré comme un geste « radical » et une prise de position courageuse (le type en arrière-plan est son galeriste). Judy Cohen dite Chicago a eu sa première rétrospective en 2020, elle avait quatre-vingt-un ans.

Chicano

Ne pas confondre avec un Mexicain. Chicano = Mexican - American, nord de la frontière, anglais, Cesar Chavez, Bobby Chacon ; Mexicain = Mexicain, sud de la frontière, espagnol, Julio César Chávez, Rafael Limón.

Évidemment, tout cela est bien plus compliqué, sauf l'égal mépris que leur portent les « WASP ».

Chocolate (Kid)



Il s'appelait Eligio Sardiñas Montalvo, né 6 rue Santa Catalina dans le quartier d'El Cerro à La Havane, il était surnommé « Le Bonbon cubain », mais il est célèbre sous son alias, considéré par *The Ring* comme le plus beau jamais imaginé : Kid Chocolate ! Le premier des soixante-dix qui le porteront.

Le seul.

Il a débarqué à New York l'été 1928 avec six dollars en poche.

Il aurait soi-disant, ce qui est invérifiable, gagné les 100 combats amateur disputés à Cuba, la liste est certainement beaucoup plus courte. Quoi qu'il en soit, il a réellement disputé 152 combats professionnels (136 victoires, 10 défaites, 6 nuls). Invaincu après 56 combats, il perdra son premier combat contre Jack « Kid » Berg devant les 50 000 spectateurs du Polo Grounds (à Harlem) en larmes. Berg sera sa bête noire (2 défaites), tout comme Tony Canzoneri (2 défaites dont une avant la limite) ; pour être juste, ils étaient tous les deux largement plus lourds qu'il ne l'était lui-même.

Volé au coin du bois une première fois contre Battling Battalino, il finira par devenir champion du monde plume d'abord et super-plume ensuite. D'après Willie Tompkins, il était si rapide que les juges l'obligeaient à porter des gants blancs. Spectaculaire sur le ring et en dehors du ring, toujours tiré à quatre épingles, syphilitique comme Al Brown, les cheveux collés à la brillantine comme Henry Armstrong, le corps velouté de Joséphine Baker. Des costumes plein les armoires, six voitures, une maison à Miramar, une autre à Harlem... cigarettes, whisky et p'tites pépées ! La belle vie ! Et pourtant, Kid Chocolate retournera à Cuba, entre ses parents, vivre le reste de son âge. Bien que Chocolate soit tenu à l'écart par le pouvoir castriste, *El líder máximo* finira par lui

allouer une petite pension jusqu'à ce qu'il meure, la garde haute, le 8 août 1988, dans sa maison en ruine.

Ray « Sugar » Robinson l'admirait, il s'est beaucoup inspiré de lui, de son élégance, de son sens des déplacements, de son intelligence sur le ring ; pour ce qui est du punch, comme il se doit, il préférait Joe Louis. Ray est une synthèse des deux, c'est pour cela qu'il est le plus grand de tous les boxeurs de tous les temps.

Chopinot (Régine)

Star incontournable des années 80 comme Sabrina, Jack Lang, Gérard Garouste, les Totoches, Hervé diRosa, *Actuel*, les colonnes de Buren ou le Rubik's Cube, Régine Chopinot a créé « [KOK](#) » en novembre 1988 à la Maison de la culture de La Rochelle. Le style de la chorégraphie doit beaucoup à Canal +, au clip, au Grand Magic Circus et à Jean Paul Goude.

Au départ, Régine Chopinot souhaitait reconstituer la rencontre mythique entre Ray Sugar Leonard et Marvelous Marvin Hagler à Las Vegas en 1977, avant d'y renoncer rapidement : « C'était une utopie de croire que nous aurions pu y arriver. Un combat n'appartient qu'aux boxeurs. Il est impossible de refaire le match de quelqu'un d'autre. Un combat de boxe n'est pas un ballet que l'on peut transmettre. »

D'après Annie Suquet, cette création a été pour Régine Chopinot le moyen de retrouver la voie de son art : « Plus secrètement peut-être, l'exercice de la boxe rappelle Chopinot à ce qu'elle attend de la danse et dont elle craint, alors, d'avoir perdu le chemin. Dans la boxe, l'exigence de l'entraînement sollicite les ressources mentales et physiques de l'individu jusqu'à leurs limites. » À l'occasion de sa création suivante, « ANA » (1990), elle déclarera dans la presse : « Mes ballets étaient des bûchers où je brûlais ma danse. C'est la boxe qui m'a fait redécouvrir mon corps et le plaisir du mouvement... »

Lorsque l'on revoit la pièce, son côté daté empêche d'en saisir le sens et d'apprécier la performance des danseurs ; bizarrement, alors que ce sont des athlètes bien plus complets que les boxeurs, les danseurs apparaissent maladroits et empruntés lorsqu'ils « boxent » ; même en la caricaturant à l'extrême, Charlie Chaplin a mieux saisi leur gestuelle.

Un autre chorégraphe, Mourad Merzouki, a tenté une approche différente, confrontant violence et légèreté dans « Boxe Boxe », créé à Créteil en 2010. On peut la trouver plus aboutie et plus proche du sujet alors qu'elle s'en éloigne davantage. On peut aussi préférer *The Heavyweight* chorégraphié par Bob Fosse dans *Sweet Charity* (1969) ou Cyd Charisse in [Baby You Knock Me Out](#) dans *Beau fixe sur New York* (1955).

Chualo (George)

En quatre-vingt-treize combats, George Chualo n'a jamais été mis K.-O., il n'a jamais mis un genou à terre, il n'a jamais été compté debout. Il a demandé s'il n'était pas « un peu con » à l'arbitre qui l'a arrêté lorsque George Foreman lui a cassé le nez. Après son combat contre Joe Frazier, on lui a posé une prothèse en plastique pour maintenir son œil en place.

Rien ne lui a été épargné sur le ring, rien ne lui sera épargné en dehors : son fils Jesse, défiguré accidentellement à dix-huit mois, s'est suicidé, deux autres de ses fils, George Lee et Steven Louis, sont morts d'overdose.

Quatre jours après la mort de George Lee, il s'est levé à huit heures du matin.

Comme d'habitude.

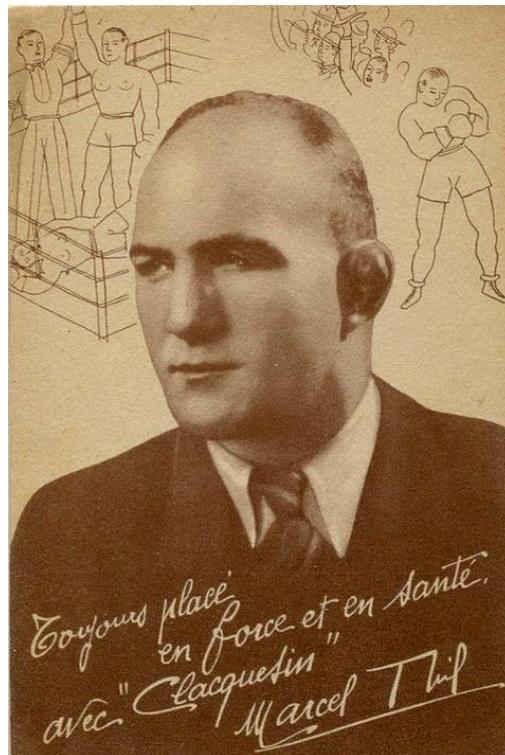
Sa femme, Lynn, étendue dans un survêtement orange, lui tournait le dos.

Comme d'habitude, il lui a dit : « Au revoir, à tout à l'heure ».

Quand il est revenu, Lynn était toujours dans la même position.

Morte.

Clacquesin



Clancy (Gil)

Entraîneur historique d'Emile Griffith avec lequel il remportera les championnats du monde welter et moyen, il travaillera également avec Muhammad Ali, Ken Buchanan, Gerry Cooney, Oscar De La Hoya, George Foreman, Joe Frazier, « Tiger » Jones, Jerry Quarry, Rodrigo Valdés avant d'être le *matchmaker* du Madison Square Garden de 1978 à 1981.

Clark (Lamar)

Quarante-deux victoires consécutives avant la limite contre des rien-du-tout. Six victoires par K.-O. dans la même soirée, cinq à la première reprise, une en sept secondes, une autre en vingt-deux avant d'être battu pour la première fois par Soni Bartolo (K.-O.), un type pas terrible, mais plus solide que la moyenne, puis par Peter Rademacher (K.-O.) et finalement par Cassius Clay (K.-O.). Il retournera, plein d'usage et raison, élever des poulets à Cedar City (Utah).

Classement(s)

Un classement, n'importe lequel, est censé établir l'ordre, en boxe il installe le désordre. En effet, il y a autant de classements que de fédérations et les fédérations sont relativement étanches les unes aux autres. Le résultat étant que Federer (N° 1) ne croisera, peut-être, jamais Nadal (N° 1) et que Nadal (N° 1) n'affrontera jamais Djokovic (N° 1) ; sans compter que, bien à l'abri de leurs classements, Federer, Nadal et Djokovic éviteront soigneusement de rencontrer Del Potro,

Dimitrov ou Tsitsipàs, préférant jouer au rami avec Albot, Ivashka ou Zopp. La plupart du temps, on ne saura donc jamais qui est véritablement *the* numéro Uno. À l'époque du premier combat Tyson Fury/Deontay Wilder, il y avait pas moins de cinq champions du monde poids lourds invaincus : Deontay Wilder (WBC) ; Antony Joshua (WBA, WBO, IBF) ; Michael Wallish (Global Boxing Union), trois défaites par K.-O. lors de ses quatre derniers combats (dont une face à Tony Yoka) ; Erzen Rrustemi, kosovar de nationalité, résident suisse (WBF) ; Alexander Frank (Universal Boxing Organisation), kazakh domicilié en Allemagne sans compter Ivica Perkovic (WBU German Version), croate, trente-quatre défaites sur soixante-deux combats, et Tyson Fury qui pouvait se targuer d'être le champion légitime (l'homme qui a battu l'homme qui a battu l'homme).

Dans le meilleur des cas, une rencontre éventuelle entre les meilleurs fera monter les enchères avant d'unifier les titres, dans le pire, on aura un vrai champion que personne ne veut rencontrer et quelques autres dont le titre ne signifie pas grand-chose. Évidemment, les décisions de la direction de l'une ou de l'autre fédération d'obliger tel boxeur à rencontrer tel autre qui ne convient pas à l'entourage du dit boxeur ajoute une autre impasse au labyrinthe... le boxeur est suspendu, le titre déclaré vacant, on bat le jeu, on redistribue les cartes et c'est reparti pour un tour. C'est quelquefois le boxeur lui-même qui laisse tomber un titre, préférant en préserver un autre comportant des risques moindres ou de meilleurs revenus, ça libère une case, l'équilibre est rompu, on recommence à zéro !

Et de ce chaos, de ce tumulte et de cette confusion doit naître un livre clair et précis... je voudrais vous y voir !

Classen (Willie)

Son grand-père boxait sous le nom de Kid Martin, il est mort deux ans après son dernier combat des suites de celui-ci. Le petit-fils, Willie, est né à Porto-Rico en 1950, mais il grandira dans le quartier de Spanish Harlem. À vingt ans, il a une fille, Brenda, avec Gloria Beniquez, et il étonne son entourage en changeant les couches du bébé, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un autre enfant la même année avec une autre jeune femme, ses potes de continuer de l'appeler « Macho », les putes aussi. Deux ans plus tard, il passe pro. Au début, ses résultats sont moyens : un match nul, une défaite et puis ils s'améliorent, il gagne six combats à la suite avant de perdre contre Eddie Mustafa Muhammad qui sera champion du monde mi-lourd quelques années plus tard, puis gagne les huit suivants. Son pote, Marco Minuto, propriétaire d'une pizzeria, lui sert désormais de manager ; Willie Classen, dix-neuf combats, deux défaites, deux matchs nuls, est considéré comme un « bon » boxeur, il dispute son premier combat en dix rounds au Madison Square Garden face à Vito « The Mosquito » Antuofermo, il perd, nettement, ses supporters, mécontents, balancent sur le ring tout ce qui leur tombe sous la main aux cris de « Viva Puerto Rico ! », Willie est persuadé d'avoir été volé par des juges racistes : « Ils aiment pas les Noirs... si vous gagnez pas par K.-O. vous perdez... » Il est découragé : « Les titres sont pas pour des types dans mon genre ! » Les deux combats suivants le voient perdre le premier et gagner l'autre (en Italie), mais le ressort est cassé, la descente amorcée. Il perd par K.-O face à John LoCicero qui a dix combats de moins que lui, sa licence est révoquée après une visite médicale, mais Minuto lui trouve un combat en Angleterre contre Tony Sibson, Tony Sibson est Blanc et les juges toujours aussi racistes, sauf que Classen perd par K.-O. à la deuxième reprise.

De retour aux États-Unis, Willie a besoin d'argent, il ne sait rien faire si ce n'est boxer, deux médecins, Richard Izquierdo et Roger Warner, le déclarent « bon pour le service », un mois après sa défaite de Londres, il se retrouve sur le ring du Felt Forum face à Wilford Scypion, douze combats, douze victoires, toutes par K.-O. Jusqu'au huitième round, le Texan domine le combat, mais Classen fait mieux que se défendre ; au neuvième round, Scypion sonne Classen à plusieurs reprises, il jette un coup d'œil à l'arbitre pour s'assurer qu'il a conscience de la situation. Lew Eskin compte Classen debout et lui demande si tout va bien, évidemment Classen répond qu'il ne s'est

jamais aussi bien porté. Il reste vingt-quatre secondes avant la fin du round, au bord du ring John Condon commente le combat avec Davey Vasquez, un jeune espoir.

– Il y est ! Il y est ! Faut arrêter le combat !

– Un coup supplémentaire et il est foutu !

« Macho » Classen y retourne, Scypion l'accule contre les cordes, Classen finit le round debout, mais il faut qu'il s'aide des cordes pour retrouver le chemin de son coin.

– Il sait plus où il est !

Lew Eskin jette un coup d'œil sur le jeune homme sans lui demander quoi que ce soit et se replonge dans ses notes, Richard Izquierdo, son docteur, monte sur le ring, il ne voit aucune objection à ce que Classen continue. Le gong sonne, Willie reste assis... 1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 6... il se lève... Scypion l'attend au centre du ring... crochet du gauche - droite - droite ! Classen s'écroule dans les cordes.

C'est terminé.

Pas d'ambulance dans les parages.

Une demi-heure après la fin du combat, un officiel en arrête une sur la 8^e Avenue, Willie est transféré à l'hôpital Bellevue. L'opération dure deux heures et demie, Classen ne reprendra jamais conscience, il meurt cinq jours plus tard, le 28 novembre à 7 heures 42.

Tout le monde, ensuite, se renverra la responsabilité... Lew Eskin, Marco Minuto, le docteur Izquierdo (urologue de formation)... C'est pas moi, c'est l'autre... circulez il n'y a rien à voir ! La seule à ne pas être d'accord : Marilyn, la femme de Willie Classen. Elle porte plainte contre tout le monde : Lew Eskin, le Madison Square Garden, quatre docteurs (dont Izquierdo et Warner) et la ville, elle réclame cinquante millions de dollars ! En 1987, elle obtiendra un chèque à six chiffres pour cesser ses poursuites.

Le 17 juillet 1981, un certain nombre de mesures de sécurité seront désormais obligatoires : présence obligatoire d'une ambulance sur les lieux, obligation pour les médecins de suivre une formation spécialisée, instauration d'une règle selon laquelle un boxeur doit se lever de son coin selon sa volonté et par ses propres moyens.

Wilford Scypion ne sera jamais plus le même boxeur, le remords le poursuivra toute sa vie, pour tenter d'oublier il fréquentera les bars plus que de raison. Comme un malheur n'arrive jamais seul, son frère, Paul Jr, disparaîtra le 31 janvier 1979, après avoir été relâché du poste de police de Port Arthur où il avait été retenu pour ivresse sur la voie publique... son corps sera retrouvé vingt ans plus tard.

Clay (Cassius)

Cassius Marcellus Clay, dit « Le Lion de White Hall » (19 octobre 1810 - 22 juillet 1903), est un militant républicain proche d'Abraham Lincoln, il a été ambassadeur auprès du tsar de toutes les Russies et à l'initiative de l'achat de l'Alaska par les États-Unis. Il éditait une gazette, *The True American*, plaidant la cause de l'anti-esclavagisme, après avoir servi dans l'armée pendant la guerre contre le Mexique, il avait libéré les quarante esclaves de White Hall, sa plantation de Foxtown dans le comté de Madison (Kentucky). Lorsqu'il avait été menacé de mort pour ses opinions abolitionnistes, il s'était rendu à la tribune du Palais de justice de Stanford où il avait tenu le discours suivant : « Pour ceux qui respectent les lois divines, j'ai ça » et il avait brandi sa Bible ; « Pour ceux qui respectent les lois, j'ai ça » et il avait montré un exemplaire de la Constitution ; « Et pour ceux qui ne croient ni aux unes ni aux autres, j'ai ça » et il a posé devant lui deux pistolets et un *Bowie Knife*.

Force de la nature, Cassius Marcellus Clay mesurait plus de deux mètres, à quatre-vingt-quatre ans, il épousera une fille de quinze ans.

Clichés

Abondent. Ce sont même les figures de style les plus usitées lorsqu'il est question de boxe, ce ne sont pas les moins justes pour autant puisque la boxe incite aux clichés.

Clouin (Julien)

Boxeur très moyen, mais entraîneur adoré de ses élèves, pilier du club d'Aubervilliers après avoir été cascadeur puis masseur. Résistant de la première heure, membre du PCF à partir de 1936, il refusait de toucher un centime sur les bourses de ses boxeurs.

Club fighter

Boxeur de deuxième ou de troisième catégorie.

Cobb (Randall « Tex »)

« Je suis une pute qui vend son sang au lieu de son cul. »

Tex Cobb

Sûrement pas le meilleur boxeur à être un jour monté sur un ring, mais de loin le plus drôle.

Il peut arriver que les boxeurs soient drôles, il est rare qu'ils le soient souvent, Cobb l'est tout le temps.

COBBERIES

À Howard Cosell qui lui demandait quelle serait sa tactique pour battre Larry Holmes, il répond : « Je crois que je vais m'asseoir au premier rang et le dominer outrageusement. »

À l'arbitre qui lui demande s'il sait où il est : « Je suis à Reno où je me prends une sacrée branlée » ; un peu plus tard et toujours à Mills Lane qui lui demande s'il le voit : « Ouais... vous êtes blanc, mon problème, c'est le Noir ! » ; un peu plus tard, il se tourne vers l'arbitre pour le prendre à témoin : « Vous êtes blanc, non ? Vous pourriez quand même m'aider un peu. »

En touchant les gants de « l'Assassin d'Easton » avant le dernier round : « Allez, on y va ! On va rigoler ! »

À la fin du combat : « On le refait ? dans un taxiphone si tu veux ! »

Au Johnny Carson's Show, juste après le combat et à propos de la facilité avec laquelle Holmes le touche avec son direct du gauche : « Vous avez remarqué ça aussi ? » ; « Ma tactique était simple, avancer et en prendre plein la gueule ! » ; « Holmes ne m'a pas battu, il a juste gagné tous les rounds ! » Quand l'animateur lui demande s'il a parlé à Larry Holmes pendant le combat, il répondra : « Difficile... chaque fois que je voulais engager la conversation, il m'envoyait son gauche dans la gueule ! »

À propos de l'éventualité d'un combat-retour : « Ça m'étonnerait que Holmes accepte, ses mains tiendront jamais le coup ! »

Lors du petit speech d'Harry Pacaralambolous avant son combat contre Earnie Shavers, lorsque l'arbitre demande : « Des questions ? », Tex lui répond : « Je peux le mordre ? » Après le combat (qu'il gagne tout de même par K.-O. à la huitième reprise après avoir brisé la mâchoire de Shavers) : « Personne ne frappe aussi fort qu'Earnie Shavers, s'il y a un type qui frappe plus fort que lui, je le flingue ! »

À la fin du quatrième round de son combat contre Jeff Shelburg qu'il gagnera par K.-O., trois reprises plus tard : « T'inquiète Jeff, après ça, on va faire un tour et on s'en prend une bonne ! »

Aux critiques dont il est l'objet : « Ils disent que je suis gros, que je suis pas courageux, que je suis cocaïnomane et que mes combats sont arrangés... n'importe quoi, je suis pas gros ! »

Quand on lui demande s'il va continuer à boxer : « Évidemment, tout plutôt qu'un vrai boulot » ; s'il va rencontrer Gerry Cooney : « Bien sûr, j'adorerais ça, mais j'ai mes conditions : vingt-cinq cents et un tour au bordel ! » ; avant son combat contre Michael Dokes : « Ce sera le combat le plus terrible que vous ayez jamais vu, ça fait six semaines que j'ai arrêté de boire ! »

Sur Don King : « Il est honnête comme tout, sur un quarter, il vous prend juste les premiers vingt-six cents ! »

La philosophie de Cobb est simple : « Le pire crime c'est de se prendre au sérieux. C'est ridicule de prendre la boxe au sérieux, tout ce que je fais, c'est cogner sur des gens, je ne vois rien qui puisse être considéré comme estimable là-dedans ! »

Comme jouer la comédie n'est pas non plus très sérieux à ses yeux, on peut le reconnaître au cinéma dans *Raising Arizona* des frères Coen, *Police Academy 4* ou à la télévision (*Miami Vice*, *X Files*).

Coca Cola

GOOD BYE PEPSI, JE SUIS COKE !

Ray « Sugar Free » Leonard

Cocaïne

« Je suis Coke ! »

Ray « Sugar » Leonard

Comme beaucoup de boxeurs de sa génération*, Ray Leonard a eu quelques problèmes avec la cocaïne. Il semblerait que la poudre ($C_{17}H_{21}NO_4$) soit non seulement un produit d'époque (les années 80), mais aussi une molécule particulièrement assortie à certains types d'activité... Pour les sportifs, la drogue est soit le moyen d'améliorer leurs performances (*Up* !), soit celui de s'imaginer vivre – *Fun* ! – les mêmes sensations que celles que leur procure le sport lorsqu'ils sont *down* ! La cocaïne ne fait pas planer, elle n'étourdit pas, elle ne calme pas, elle ne déforme pas la perception, pas plus qu'elle ne la transforme. C'est une drogue utile et efficace à l'usage des *traders* et des sportifs, le turbo de l'estime de soi à l'usage de ceux qui n'ont pas besoin de ça pour se trouver beaux en leur miroir. C'est la substance de la toute-puissance – et un peu de toute-puissance ne peut nuire à ceux qui manquent un tout petit peu de punch –, de la paranoïa, du narcissisme et du pouvoir, de l'orgueil de l'exercer et du mépris pour ceux qui le subissent. Plus de tabous, plus de frontières. Des milliers d'amis, des centaines de filles, le monde entier à ses pieds. Et moi ! et moi ! et moi !

* Même Hagler, pourtant son envers, y aurait goûté à l'époque...

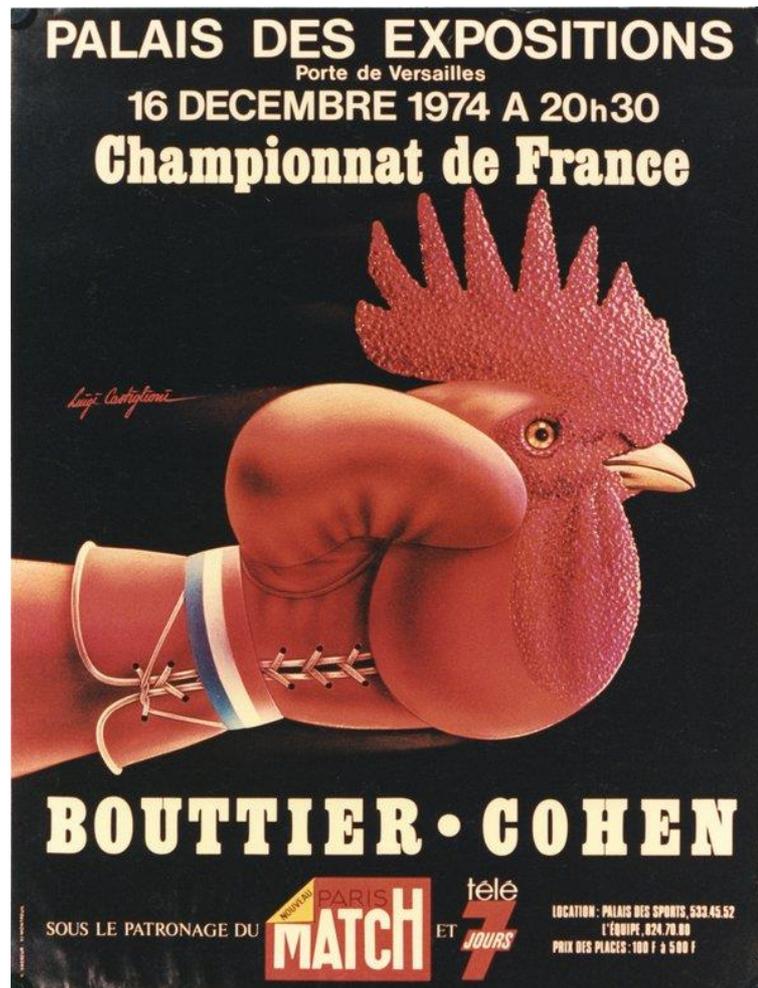
Coco (Eddie)

Mafieux notoire, né à Palerme en 1908, Ettore dit « Eddie » Coco travaillait pour Frank Carbo et « Blinky » Palermo, il s'est personnellement occupé de la carrière de Rocky Graziano dont il avait fait la connaissance alors qu'il était encore amateur. Il a certainement été le manager en sous-main de Graziano jusqu'à la fin de la carrière de celui-ci en 1952. L'année suivante, il sera condamné à

perpétuïté pour meurtre, libéré en 1965, il quitte New York pour la Floride, à la mort de Tom Lucchese, il est *capo* par interim avant de laisser la place à Carmine Tramunti.

Accusé d'extorsion de fonds en 1972, il est condamné à quinze ans de prison. À la fin des années 80, il est *consigliere* des Lucchese, plus ou moins à la retraite, mais suffisamment actif tout de même pour s'occuper de blanchiment d'argent au travers de « Bingo World », une société d'exploitation de machines à sous. Arrêté en 1991, il meurt en décembre de la même année sans avoir été (re)jugé.

Cohen (Nessim Max)



Juif, cabossé, dégarni, le boxeur né à Rabat s'est toujours senti mal aimé du public et des journalistes français. Dans les années 70, il a été le principal rival de Jean-Claude Bouttier, goy blond, coqueluche des médias, protégé d'Alain Delon ; pour sa part, Nessim était l'idole du Sentier et celle d'Enrico Macias, ce qui, au final, peut faire une sacrée différence dans les colonnes des magazines, et mijoter la rancune.

Max ne pouvait pas piffer Jean-Claude et Jean-Claude n'aimait pas beaucoup Max, un point c'est tout.

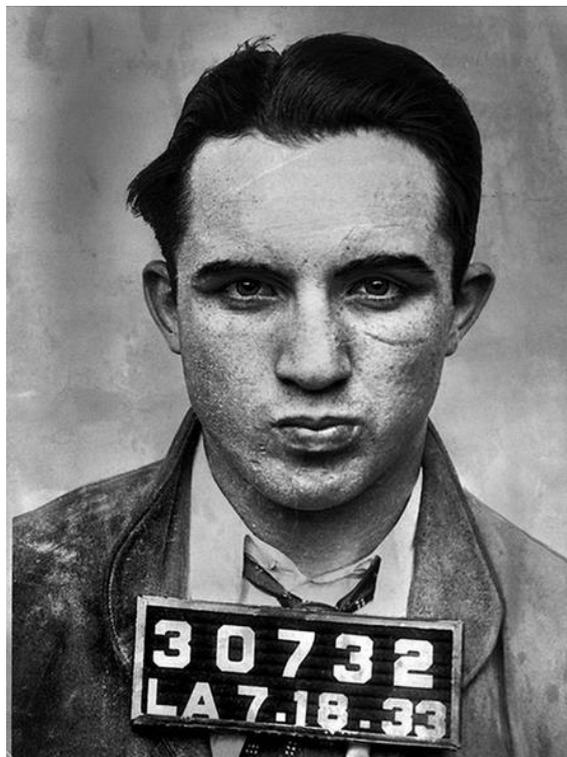
Les deux hommes se sont rencontrés deux fois à cinq ans d'intervalle, le premier combat s'est soldé par un nul (évidemment chacun d'entre eux estime avoir été volé par les juges) ; Max Cohen a gagné la revanche avant la limite à l'avant-dernière reprise. Bouttier, en avance sur les bulletins des juges avant que l'arbitre ne l'arrête après deux knock-down dans la onzième reprise,

s'est toujours plaint d'avoir reçu plus de coups de boule que de crochets du gauche. N'empêche que ce soir là, descendu du ring défiguré, Jean-Claude a perdu son dernier combat et Max gagné le droit de disputer un championnat du monde à domicile contre Rodrigo Valdes ; la mèche en berne, il le perdra pas K.O. technique à la quatrième reprise, ce qui signera la fin de sa carrière.

Avant cela, Max Cohen avait été champion de France en battant Fabio Bettini qui lui reprendra son titre six mois plus tard ; n'a jamais eu sa chance à l'échelon européen ; fait match nul au Palais des sports avec Emile Griffith (qui l'avait largement battu lors de leur première rencontre au Madison Square Garden) et un jeune Eddie Mustafa Muhammad ; battu Gratien Tonna aux points comme Willie Monroe (qui avait largement gagné). Total : 53 combats, presque tous à la maison, 34 victoires, 10 défaites, 9 nuls. En 1974, il aura droit à sa biographie, *L'étoile au poing* (Calmann Lévy), écrite par Dominique Zardi, préface, Jean-Paul Belmondo.

Après avoir tenu un restaurant (« Couscous pour tous ! ») rue Lafayette (« Me voilà ! »), Nessim Max Cohen, né au Maroc, a pris sa retraite en Israël.

Cohen (Mickey)



« Y a des footballeurs chrétiens, des cow-boys chrétiens, des hommes politiques chrétiens, vous pouvez me dire pourquoi y aurait pas des gangsters chrétiens ? »

Mickey Cohen

Son palmarès n'est pas très brillant : 7 victoires, 11 défaites, 1 match nul ; K.-O. face à « Chalky » Wright et même face à « Baby » Arizmendi qui ne frappait pas, encore heureux, Mickey Cohen, né le 4 septembre 1913 à Brownsville, le quartier de Brooklyn qui verra naître Mike Tyson, a eu une carrière criminelle d'une toute autre envergure.

À 6 ans, il vend des journaux au coin de Soto et de Brooklyn Avenue.

À 9 ans, la famille s'installe à Los Angeles et Mickey, précoce, fait quelques séjours en maison de correction.

À 15 ans, il fait ses valises, direction Cleveland où il est recruté par Moe Dalitz qui sera surnommé plus tard « Monsieur Las Vegas ».

Retour à New York où il travaille pour une entreprise de racket avec Owney Madden, propriétaire du *Cotton Club*.

Départ pour Chicago où il s'associe avec le frère d'Al Capone, Mattie. Accusé d'avoir flingué quelques collègues, il est finalement relaxé, mais comme des rancuniers lui veulent du mal, il retourne à Cleveland où il se range sous la bannière de Meyer Lansky (de son vrai nom Maier Suchowljansky).

Comme le travail vient à manquer, que le chômage menace, il s'envole pour Las Vegas où il aide Bugsy Siegel à monter le Flamingo, tête de pont de l'industrie du Jeu au Nevada. « Bugsy » ayant un peu piqué dans la caisse, le Syndicat place un contrat sur sa tête... arrêt du cœur, mort naturelle ! Mickey, très en colère, se retrouve sans emploi avec deux cents costumes sur mesure dans son dressing, une Cadillac blindée dont l'embrayage patine et un garde du corps, Johnny Stompanato, qui ne trouve rien de mieux que de se faire trucider par Sheryl Crane, la fille de sa maîtresse, Lana Turner (anagramme « Anal Return »). Comme la star refuse de régler l'enterrement de son gigolo, Cohen achète un cercueil bas de gamme à son porte-flingue et vend les lettres d'amour de Lana Turner à la presse. C'est pas une blonde qui va l'emmerder !

En 1940, il s'est marié avec Lavon Weaver (Simoni King), ancienne prostituée et tenancière de bordel.

En 1950, le 6 février, sa maison, 513 Morino Drive, est détruite par une explosion.

En 1951, il prend quatre ans pour fraude fiscale, relâché en 1955, il s'occupe pour se distraire de stations-service, de casinos, de boîtes de nuit, d'une boutique de fleurs, d'une mercerie et même d'un camion vendant des glaces à Brentwood sur San Vicente Boulevard.

En 1957, il rencontre Billy Graham et se convertit au christianisme... Billy Graham est un mariolle et la Grâce ne regarde pas où elle tombe.

En 1959, sa petite amie, [Liz Renay](#) (filmée en 1977 par John Waters) écope de trois ans de prison pour faux-témoignage. Il tombe amoureux de Candy Barr (Juanita Dale Slusher), prostituée à treize ans, mariée à quatorze avec un perceur de coffre-fort, strip-teaseuse, rôle principal dans le premier film pornographique clandestin, *Smart Alec**, amie proche de Jack Ruby.

En 1961, le Gouvernement lui retombe sur le râble pour une affaire de fraude fiscale. Il sera le seul prisonnier relâché d'Alcatraz grâce à un document signé par Earl Warren, mais son appel sera refusé. Emprisonné au pénitencier d'Atlanta, le 14 août 1963, un co-détenu, Burl Estes McDonald essaie de l'assassiner à coups de tuyau en plomb, mais n'arrive qu'à lui fracturer le crâne, que Cohen a solide.

En 1972, libéré, il part courir les émissions télévisées où ses anecdotes font recette et sa faconde aussi.

En 1976, le 29 juillet, atteint d'un cancer de l'estomac (les soucis ! les persécutions perpétuelles !), il meurt dans son sommeil.

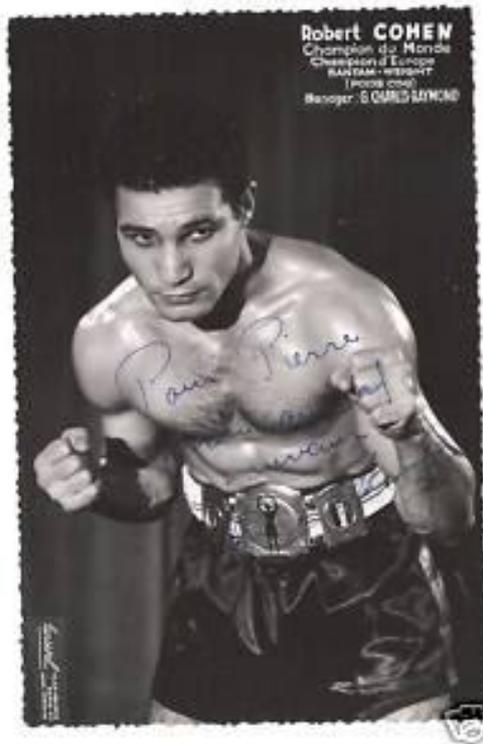
Depuis, Mickey Cohen continue de vivre dans la pop culture, il tient un rôle important dans trois des livres composant le *Quatuor de Los Angeles* de James Ellroy ; Harvey Keitel joue son rôle dans *Bugsy* et Sean Penn (consternant) dans *Gangster Squad* (affligeant) de Ruben Fleisher.

Sa Cadillac 1950 noire fait le bonheur du musée de Paraparaumu en Nouvelle Zélande.

Pas mal pour un boxeur minable.

* Elle roule des pelles et fait l'amour dans une chambre de motel avec un type ressemblant vaguement à Jackson Pollock, mais comme elle n'est pas d'accord pour lui tailler une pipe, elle téléphone à une copine qui s'en charge. C'est en noir et blanc, ça dure 9 minutes 32 secondes, c'est aussi troublant que de voir ses parents baiser.

Cohen (Robert)



Poids coq comme Alphonse Halimi, Robert Cohen est né en Algérie (Bône) dans une famille juive orthodoxe (dix enfants), comme Alphonse Halimi, son idole était Marcel Cerdan et il distribuait dans le quartier « schkobes », « botchas » et « calbotes » avec quelque succès. Champion de France 1953 en battant Maurice Sandeyron aux points puis d'Europe la même année en allant battre John Kelly à Belfast par K.-O., Robert Cohen trouvait toujours un moment pour prier à la synagogue et mangeait kasher même en déplacement. Champion du monde en 1954 à Bangkok (où la synagogue est rare et la chakchouka davantage encore), détrôné deux ans plus tard par Mario d'Agata, sourd et muet de naissance. Victime d'un grave accident de voiture, hostile aux manigances du milieu, barré par Cherif Hamia dans la catégorie supérieure, Robert Cohen mettra rapidement fin à sa carrière.

Marié à la fille d'un homme d'affaires afrikaner rencontrée lors de son séjour à Johannesburg où il avait fait match nul contre Willie Toweel, Robert Cohen émigrera au pays de Zita pour s'occuper des affaires de son beau-père. Il est mort le 2 mars 2022 à Bruxelles, il avait presque quatre-vingt-douze ans.

Cokes (Curtis)

La mauvaise idée sera de lui faire rencontrer José « Mantequilla » Nápoles qui le battra deux fois avant la limite* pour le titre mondial des poids welters. Avant, ça allait plutôt, champion du monde aux dépens de Manuel Gonzalez**, il le reste trois ans ; après, ça allait moins bien, mais pour une fin, ça s'est pas trop mal passé (onze combats, trois défaites aux points)... non, la mauvaise idée, c'était de lui faire rencontrer ce Mexicain qui boxait mieux qu'un Mexicain (en réalité, José Nápoles boxait mieux qu'à peu près tout le monde) alors qu'il commençait à perdre ses cheveux.

Curtis Cokes est un boxeur plutôt sous-estimé, c'est dommage, c'était un très bon boxeur, très technique, il ne prenait pas beaucoup de coups et il frappait. Né à Dallas, il est resté à Dallas où il a entraîné Quincy Taylor, Ike Ibeabuchi et Kirk Johnson.

Il a fait une apparition dans *Fat City* où il jouait le rôle d'un type qui ne boxe pas. À quatre-vingts ans, il n'avait pas beaucoup de ventre, une jolie barbe blanche et toute sa tête.

Curtis Cokes est mort le 29 mai 2020

* Il avait perdu un seul combat avant la limite contre Stanley Hayward qui devait peser dix kilos de plus que lui.

** S'il perdait : une Ford Mustang pour sa femme, s'il gagnait, une Oldsmobile Toronado.

Collins Jr (Billy Ray)



Son père, Billy Collins, avait fait de la boxe, alors quand Billy Ray Collins Jr l'a traité de « fils de pute ! » il lui est rentré dans le lard, il n'aurait pas fait de boxe, il lui serait rentré dans le lard quand même, mais la rencontre aurait été moins disputée. Chez les Collins, on ne plaisantait pas avec le respect.

Ils ont cassé la table basse du salon où le combat avait lieu, celui de Ann, la sœur de Ray, et démantibulé le poêle pour faire bonne mesure. Finalement Billy Collins s'est saisi d'une bûche et il l'a cassée en deux sur le crâne de Ray qui est tombé à genoux sur la moquette en pleurant...

– Ils m'ont fait ça à moi... ils m'ont fait ça à moi...

Son père, la bûche à la main, pleurait aussi. Ann a donné les clés de la voiture de Ray à Duke, le copain de Ray. Elle pleurait.

– Le laisse pas conduire, a demandé Billy à Duke.

Quand ils sont sortis, Ray a dit à Duke : « Refile-moi les clés, je conduis ! »

Et Duke lui a refilé le clés...

– Il m'a dit « laisse-moi conduire »... j'ai laissé conduire... qu'est-ce qu'il fallait que je fasse ?

Dix minutes plus tard, Ann a entendu les sirènes, elle a demandé à son mari d'aller voir ce qui se passait.

Quand Jerry est revenu il était pâle.

– Il m’a jamais dit que Ray était mort... il m’a dit qu’il avait eu un accident et que ses yeux étaient ouverts !

Quand Lacy, son autre sœur, est arrivée sur les lieux de l’accident, elle a demandé aux flics pourquoi ils n’avaient pas recouvert le corps de Ray, ils lui ont répondu : « Pour quoi faire, il est mort, non ? »

Neuf mois plus tôt, le 16 juin 1983, Billy Ray disputait son quinzième combat professionnel au Madison Square Garden. Il avait gagné les quatorze précédents, quelques-uns contre des types faits pour perdre comme Bruce Strauss, d’autres contre des types qui feraient une carrière comme celle qui lui était promise, Harold Brazier par exemple. Ce soir de juin, Billy Collins Jr boxait Luis Resto, un boxeur entre les deux, pas mauvais, mais pas excellent, surtout parce qu’il souffrait d’un défaut rhédibitoire à partir d’un certain niveau : il ne frappait pas. Quelqu’un qui aurait parié sur la victoire de Resto aurait balancé son fric par les fenêtres. C’était ce que l’on appelle un combat de préparation, une victoire assurée, mais l’assurance aussi d’apprendre des trucs, le Portoricain avait vingt-neuf ans, pas mal d’expérience et il n’était pas du genre à renoncer à la première droite qu’il prendrait. Dans son coin, Billy Ray Jr pouvait compter sur son père, il élevait des pitbulls, il avait fait de la boxe dans les années 60 : 56 combats, 38 victoires, 17 défaites dont une devant Curtis Cokes, une autre face à Diulio Loi et un match nul ; dans le fond, un boxeur du genre de Resto si ce n’est qu’il frappait davantage, 25 victoires avant la limite.

Il n’y a pas eu de round d’observation, dès le début les deux boxeurs se sont rentrés dans le lard, sauf que ça ne s’est pas passé exactement comme tout le monde l’avait prévu, non seulement Resto ne s’est pas laissé faire, mais il a fait mieux encore, il a dominé Collins. Vers le milieu du combat, Billy Ray Jr a dit à son père : « Il frappe... on dirait qu’il a du ciment dans les gants ! » Billy lui a répondu : « Vas-y ! Bats-toi comme un homme ! » et Billy Ray est retourné se battre comme un pitbull. À la fin du combat, il était défiguré, il avait les deux yeux fermés et il avait perdu. Billy Sr s’est aperçu qu’il y avait quelque chose qui clochait dans les gants de Resto, il a appelé le commissaire de la réunion. L’affaire Collins/Resto-Lewis avait commencé, elle finirait Collins Creek, Antioch (Tennessee) au volant d’une Oldsmobile Cutlass 72.

Après le combat, une fois rentrés à l’hôtel, ses hommes de coin ont empêché Billy Ray de se coucher et de dormir, ils avaient peur qu’il ne se réveille pas. Billy Ray a téléphoné à sa femme. Il avait épousé Andrea alors qu’elle venait d’avoir dix-huit ans, elle était enceinte.

– Il m’a dit qu’il avait perdu, qu’il avait les deux yeux fermés, qu’il avait peur, peur d’être aveugle, peur de mourir.

Le lendemain, avant de repartir pour l’aéroport de Nashville où ses fans l’attendaient, un photographe de *Ring* lui a tiré le portrait. Sa tête avait doublé de volume et il semblait brisé. Les Collins ont consulté une demi-douzaine d’ophtalmologistes, ils leur ont tous dit la même chose : la boxe, c’était fini, Billy Ray verrait flou le reste de son existence. Il a commencé à boire, à fumer et à taper sur sa femme. Tous ses rêves s’étaient envolés, il lui faudrait vivre comme les autres. Il a trouvé un boulot de peintre, il y voyait que dalle et le patron l’a foutu à la porte, il a trouvé un boulot de manœuvre, ça ne lui convenait pas davantage. Edward Sadler, un avocat de Nashville, avait entrepris une procédure à l’encontre de tous ceux qui pouvaient être plus ou moins responsables de son état, depuis EVERLAST, les fabricants des gants jusqu’à Top Rank, les organisateurs de la réunion. Il demandait 65 millions de dollars de dommages et intérêts. Billy Ray s’en foutait, Andrea était partie en emportant leur fille, Alisha, et il avait dépensé les 80 000 dollars gagnés sur le ring.

Il n’était plus personne.

Il n’était plus rien.

Un soir comme un autre, il s’est saoulé la gueule. À dix heures et demie, il s’est pointé chez sa sœur Ann avec son pote, Duke. Il a pris la fille de Ann dans ses bras.

– Tu veux voir oncle Billy se brûler la main ? il a demandé à la petite fille.

Il a posé sa main sur le poêle et la petite fille a commencé à hurler. Alors, Ann a téléphoné à leur père qui habitait à côté.

Sur soixante-cinq millions, les Collins n'obtiendront pas un seul centime. Billy Collins Sr* n'a pas quitté Antioch (Tennessee), à dix miles de Nashville, il touche une petite retraite de chauffeur-routier et sa femme, Betty, une pension d'invalidité ; suite aux différents procès qu'ils ont entrepris sans succès, ils se sont fâchés avec Andrea et ne voient plus Alisha, leur petite-fille. Billy Collins Sr pense à son fils tous les jours en fumant des Marlboro à la chaîne, quand il regarde le film du dernier combat de Billy Ray, il pleure, quand il ouvre la valise où repose tout ce qui reste de son fils : son protège-dents, son short et ses bandes, il pleure. Il se bourre d'antidépresseurs pour ne pas pleurer et, pour se changer les idées, il continue d'élever des pitbulls. Le genre de chiens qui ne reculent jamais. Comme Billy Ray.

Luis Resto et Panama Lewis ont été condamnés respectivement à trois et six ans de prison, ils en ont fait deux et demi, puis ils ont été relâchés. Panama Lewis est toujours dans le milieu, il continue de vivre confortablement en servant d'entraîneur aux uns et aux autres. Luis Resto n'a plus l'âge de servir de *sparring-partner*, il a les dents en mauvais état, des cicatrices, il a longtemps balayé les salles où il s'entraînait il y a maintenant longtemps avant qu'Aaron Davis ne l'engage pour entraîner les jeunes dans son gymnase du Bronx.

* Billy Collins Sr est mort le 9 janvier 2018.

Combat de trop

« Les boxeurs sont les premiers à savoir quand ils sont finis
et les derniers à savoir quand il faut qu'ils arrêtent. »

Barry McGuigan

Le type au comptoir s'enfile sa vingtaine de pastis et puis, avant de rentrer chez lui, il prend une bière.

Le lendemain matin, il se réveille vaseux avec une légère migraine, il retourne au bistrot.

– Ça va ?

– Non... j'suis naze ! J'aurais pas dû boire c'te bière... elle m'a foutu en l'air !

– T'es sûr ?

– Ouais... la bière, ça me réussit pas, un jaune s'il te plaît !

Si l'on écoute les boxeurs, le fameux « combat de trop », évidemment, c'est la bière.

Come-back

« Il n'y a pas de deuxième acte dans les vies américaines. »

Francis Scott Fitzgerald

« Ce n'est jamais une question d'argent, mais c'est toujours une question d'argent. »

Bob Arum

Exercice rarement réussi.

Quelques exceptions* à la règle : Ray Sugar Robinson, Muhammad Ali, George Foreman, Ray « Sugar » Leonard... ce qui n'empêchera ni les uns ni les autres de s'éterniser ensuite et de disputer quelques combats de trop.

Prions que les deux derniers n'aient pas à souffrir de ce qui a affecté les deux premiers à la fin de leur vie.

* Une exception aux exceptions : **Jofre (Eder)**.

Commandements (les 7)

- Joe ne devra jamais être pris en photo avec une femme blanche.
- Joe ne devra jamais rentrer seul dans un night-club.
- Joe ne devra jamais livrer de combat facile.
- Joe ne devra jamais participer à un combat arrangé.
- Joe ne devra jamais se moquer d'un adversaire vaincu ni en parler de façon négative, que ce soit avant ou après un combat.
- Joe devra rester imperturbable devant l'objectif des photographes.
- Joe devra mener une vie saine et se battre correctement.

Commentateurs

Lorsque les combats étaient retransmis à la radio, les commentateurs étaient l'équivalent moderne des aèdes, les foules étaient suspendues au son de leur voix. Pour la première rencontre Joe Louis/Billy Conn, les Pittsburgh Pirates arrêteront de jouer pour écouter le combat retransmis par les haut-parleurs du stade, un porte-avion stoppera ses radars pour ne pas brouiller l'émission et que l'équipage puisse suivre le déroulement du combat. Lorsque les rencontres ont été télévisées, les journalistes ne faisaient plus que décrire ce que chacun pouvait voir et gloser à son propos, ils tenaient le rôle des préfaciers en littérature. La nouvelle donne faisait l'impasse sur l'imaginaire, mais rajoutait un plaisir, celui de critiquer les commentaires autant que ce qui en était l'objet. Les commentateurs sont, désormais, flanqués d'un type qui s'y connaît un peu mieux, le consultant, d'ordinaire un ancien pratiquant, mais ils ne peuvent toujours pas dire – c'est formellement interdit – que le spectacle qu'ils commentent sur une chaîne dont ils sont salariés est nul.

Compubox

« J'emmerde les chiffres : la vie ce sont les exceptions.
Ceux qui ont toujours raison ont pratiquement toujours tort. »

Irvine Welsh

Dispositif informatique permettant de comptabiliser les coups. Censé être plus fiable que le système adopté en amateurs où ce sont les juges qui s'en chargent et qui en laissent passer autant qu'ils en comptent.

Système utilisé par HBO, WBC et ESPN venant au secours des commentateurs un peu perdus.

Sujet à caution comme tout dispositif de ce genre.

Comptés debout

Voir Stories.

Conde (Ariel)

« La seule manière de supporter revers après revers est d'aimer l'idée même de revers. Si on y parvient, plus de surprises : on est supérieur à tout ce qui arrive, on est une victime invincible. »

Cioran

Un nom de *maestro*. Palmarès : 31 combats, 30 défaites dont 21 avant la limite, un match nul (contre Mark Urioste qui disputait ce soir-là son premier combat ; Urioste, pas bien brillant par la suite, prendra pourtant sa revanche, aux points, trois mois plus tard). Malgré ce palmarès calamiteux, Conde peut se vanter d'avoir rencontré trois champions du monde : Wilfred Benitez, Mark Breland et Leon Genaro, un challenger au titre mondial (Glenwood Brown) et deux champions d'Europe (Antoine Fernandez et Freddy Skouma).

Rien que ça.

Comme les cloches, il faut que ça voyage, le natif de Ciudad Juarez a visité l'Écosse, la Suisse et même Enghien (78210). Et encore... ce n'est que la partie émergée de l'iceberg, interdit de boxer pour « raisons médicales », Conde boxera sous différents pseudonymes, d'après l'un de ses proches, « Pour un billet de vingt dollars, il se serait fait appeler Ronald Reagan ! » Il aurait en réalité disputé la bagatelle de 149 combats.

Il vit à El Paso (Nouveau Mexique), il est sonné complet, mais il entraîne quelques jeunes *chicanos* à perdre, de préférence avant la limite.

Conférence de presse (1a)

Là encore, Ali a fait office de précurseur en transformant cette routine un peu plate en spectacle. Pas toujours du meilleur goût... il y « traitait » ses adversaires de « Momie ! » (Foreman), « Vampire ! » (Spinks) lorsque ce n'était pas carrément du plus mauvais goût quand il brandissait un gorille en plastique censé être le portrait de Frazier (« Gorille ! »).

Avant lui, les boxeurs se contentaient de répéter les mêmes réponses aux sempiternelles questions crétines des journalistes : « Alors, en forme ? (Impeccable !) », « Pas de problème de poids ? (Aucun... J'fais pile la limite !) », « Qu'est-ce que vous avez mangé ce matin ? (Deux œufs et un stack !) », « Quel est votre pronostic ? » (Que le meilleur gagne !). Ensuite, les deux boxeurs signaient les papiers, se serraient doucement la main en souriant aux flashes des photographes et la messe était dite.

Autant dire que l'on s'y emmerdait ferme !

Désormais, quand les boxeurs ne s'essayaient pas au *rap hardcore*, les promoteurs parlent pendant des heures. Si l'on se réfère au contenu des conférences de presse actuelles, on ne peut pas en déduire que le niveau a monté, on peut juste constater que les temps ont changé, que le *dirty talking* est habituel et la surenchère obligatoire jusqu'à ce que, d'ailleurs, quand les sommets ont été atteints en quelques secondes, il ne reste plus, après que l'un et l'autre des protagonistes ont promis de faire subir (de préférence en public) les pires sévices sexuels à la mère de leur collègue, qu'à se foutre sur la gueule à l'avance. On peut s'apercevoir à cette occasion qu'une bagarre entre boxeurs, lorsque les conditions ne sont pas réunies, ressemble à n'importe quelle bagarre... plutôt confuse et jamais très décisive. Ce genre de spectacle est tellement devenu la norme que Wladimir Klitschko s'étonnera que, lors de la conférence de presse de son combat prévu contre Anthony Joshua, les tables n'aient pas volé.

Lorsqu'il m'est arrivé d'y assister, j'avais remarqué que les journalistes sportifs ne posaient aucune question qui fâche, qu'ils étaient là pour « relancer » la promotion plus que pour obtenir des informations et, surtout, pour se taper la cloche aux frais de la Princesse. Rentré chez moi, j'écrivais des trucs dans ce genre.

C'EST BEAU UN NOIR LA NUIT

La conférence de presse du combat Mendy/Lorcy, le 2 avril au siège de Canal +, ressemblait à la pesée des championnats d'Aquitaine amateur à Villeneuve-sur-Lot. L'ambiance et la distribution, à peu de choses près, étaient les mêmes : les hommes, lorsqu'ils n'ont plus l'âge de pouvoir se mettre en short et d'enjamber les cordes, ont forcé sur la teinture à moins que ce ne soit sur la moumoute ; peu de femmes, mais souvent blondes ; les deux sexes ayant un goût marqué pour les bijoux en or : la chaîne avec un gant de boxe suspendu, les bagues mahousses, la gourmette avec le prénom gravé. Ils parlent fort ou tournent en rond en chuchotant à leur portable : « J'suis en conférence de presse... Oui ! OK ! J'te rappelle ! » On s'embrasse beaucoup, ce qui ne veut pas dire que l'on s'aime... loin de là.

Ceux qui vont prendre les coups ferment leur gueule, ils traînent leur force inutile au bout de leurs bras ballants, malheureux, peut-être, de ne pas savoir (pouvoir ?) parler. Pour se donner l'air utile ils sourient vaguement en serrant les mains de tous les inconnus qu'ils croisent. C'est dans ces moments-là que l'on se rend compte, plus que d'habitude, que le véritable pouvoir et donc la véritable violence, c'est la parole qui la dispense.

Mendy et Lorcy ne sont pas assez charismatiques, à moins qu'ils ne soient trop modestes, pour se mêler de faire mousser ce qui se passera entre eux sur le ring le 10 avril ; ils ont laissé ce rôle à leurs entraîneurs. Ouamri a fait la grande gueule (il est doué pour ça), Acquaviva (qui ressemble de plus en plus à Tony Curtis) a joué le contre ; leurs boxeurs ont compté les points. Lifa et Wartelle ont joué les seconds rôles, Thiam a balbutié quelques mots, Akim Tafer avait sommeil, les Slaves fraîchement importés ont carrément fermé leur gueule. Qu'ils jouent les agneaux du sacrifice ou qu'ils soient destinés à remettre les pendules à l'heure, peu importe, ils ne sont pas encore habitués à ce cinéma... le capitalisme est un long apprentissage.

Pour tout dire, l'ambiance n'était pas très électrique alors que l'affiche promet un championnat du monde (Mendy/Lorcy), deux championnats d'Europe (Girard/Shkalikov et Thiam/Szabo), un championnat de France (Lifa/Wartelle) et le retour d'Akim Tafer contre un Ukrainien classé n° 6 par la WBA. Même Canal + a décidé de doper sa retransmission en diffusant, en fin de soirée, le championnat du monde WBO des poids plume entre Prince Naseem Hamed et Paul Ingle. Il est vrai que « Naz » ne recule devant rien pour faire le spectacle, il monte sur le ring dans des accoutrements invraisemblables, accompagné par une troupe de figurants relookée par Jean Paul Gaultier, le tout noyé dans les fumigènes, l'éclat des lasers et une ligne de basse à faire exploser le tympan d'un raver chevronné. Mendy attifé de la sorte mourrait de honte.

Depuis plus de quinze ans Jean-Ba monte sur le ring coiffé à la perfection, le short repassé, et s'applique à en redescendre dans le même état, le lundi il travaille chez Cora comme magasinier. Pas un gramme de graisse n'encombre le jeu de ses muscles, il ressemble à un écorché pour planche d'anatomie, à moins que ce ne soit à un mannequin anorexique. Il parle de « match » et non de « combat », analyse du même ton tranquille victoire ou défaite, proclame partout que ce qui lui importe c'est la « belle boxe », le « noble art », alors que tous ces beaux discours lui ont fait perdre plus de combats qu'il n'aurait dû. Pour tout dire, il a une nette tendance à descendre du ring pour se regarder boxer. La seule chance de Lorcy sera de

bousculer ce type un peu trop propre sur lui en lui imposant une boxe « sale », celle où la manière importe peu, où gagner veut dire détruire. Encore faudrait-il qu'il en ait les moyens, certes Mendy même contre un adversaire dénué de punch comme Sicurella frôle la rupture à un moment ou à un autre du combat, mais Lorcy qui a bénéficié d'une carrière soigneusement aménagée est désavantagé en poids, en taille, en allonge et en expérience. Il semblait même, au cours de la conférence de presse, avoir intégré sa défaite, ce qui n'est jamais très bon signe. Pire, alors qu'il a dix ans de moins que Mendy, la suite de sa carrière plus que celle du champion en titre dépend de l'issue de ce combat : on ignore toujours s'il a physiquement digéré les deux combats difficiles qu'il a livrés contre Castillo et sa défaite contre Alexandrov. Si ce n'est pas le cas, on pourra nourrir à son égard les regrets qu'il est d'usage d'avoir pour ceux qui n'ont jamais été que des espoirs. En l'occurrence, dans quelques années, si rien ne s'est passé de positif dans sa carrière, on pourra dire de lui : « Il aurait pu rencontrer De La Hoya en finale des Jeux olympiques ! T'imagines ? » J'imagine, mais la boxe qui est si propice aux rêves est aussi le sport où la réalité gagne toujours et la réalité, c'est qu'Oscar est champion du monde depuis perpète, pas « Bobo ».

La réalité, c'est les choses sérieuses et les choses sérieuses, c'est Michel Acariès qui en a le mieux parlé pendant cette conférence de presse un peu molle : « Ils feront ce que je leur dirai... » (sauf Wartelle qui fait ce que lui dit Don King), a-t-il déclaré à propos des boxeurs présents.

Imagine-t-on Mendy, un jour, dire des Acariès : « Ils feront ce que je leur dirai... » ?
On peut toujours rêver !

À se demander pourquoi Canal + n'était jamais d'accord avec ce que j'écrivais...

Conn (Billy)

Budd Schulberg a vu des centaines et des centaines de combats, mais quand on lui demandait quel est le plus beau auquel il avait assisté, il répondait : [le premier combat entre Joe Louis et Billy Conn au Polo Grounds](#). Mike Tyson est du même avis que lui : le plus grand match de boxe de tous les temps ? celui qui a vu s'affronter Joe Louis et Billy Conn le 18 juin 1941, et l'on peut faire confiance à Iron Mike, à l'heure actuelle l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de la boxe que l'on puisse consulter.

Pendant douze rounds, Billy Conn domine Joe Louis qui pesait au moins dix kilos de plus que lui. Billy mène aux points et de loin. Pendant la minute de repos à la fin du douzième (qu'il a dominé de la tête et des épaules), son manager lui donne la marche à suivre : « C'est bon, t'as gagné ! Boxe de loin, accroche-toi ! » et Conn lui répond : « Pas question, je vais flanquer ce fils de pute en l'air ! » Au treizième, il fait comme il a dit, mais c'est Joe qui le fout en l'air (il faut toujours se méfier du frappeur en difficulté)... pour le compte ! De retour dans les vestiaires, Johnny Ray demande à Conn : « Mais putain ! Billy, je te l'avais dit... pourquoi t'as pas boxé de loin ? pourquoi tu t'es pas accroché ? » et Billy lui répond en clignant de l'œil : « À quoi ça sert d'être irlandais si on peut pas être con ? »

Johnny Ray (138 combats au compteur) en tirera la conclusion suivante : « S'il avait été juif, Conn aurait gagné, manque de pot, il était irlandais ! »

Dans les vestiaires toujours, mais un peu plus tard, Billy demande au « Brown Bomber », qui deviendra l'un de ses meilleurs amis : « Pourquoi tu m'as pas laissé être champion du monde six mois ? », ce à quoi Joe lui répond : « Tu l'as été douze rounds et t'as même pas été foutu de le rester ! »

Comme Gene Kelly, Billy Conn est né et a grandi à Pittsburgh à une époque où l'air y était si noir des fumées des aciéries que les employés de banque étaient obligés de changer de chemise après déjeuner. Tout le monde toussait, tout le monde éternuait, tout le monde mouchait de la suie

et du sang et les ouvriers des fonderies buvaient comme des trous pour supporter... un whiskey et une bière...

– Un Iron et une Imp !

Le père de Billy travaillait chez Westinghouse, un jour il avait amené son fils à l'usine et en lui montrant le poste qu'il occuperait quarante ans, il lui avait dit : « C'est là que tu travailleras ! »

– Ça m'a flanqué la trouille ! » se souvient Billy Conn. Quand je lui ai dit que je voulais être boxeur, mon vieux m'a dit : « T'es dingue ! » Il avait raison, fallait être dingue pour vouloir boxer, mais fallait être encore plus dingue pour travailler à l'usine !

À Pittsburgh, se battre était une activité culturelle comme boire (au grand dam de sa femme, le vieux Conn brassait sa bière dans la baignoire de leur appartement) et danser, c'était aussi une manière de représenter son quartier et défendre le coin d'où l'on venait. Pour faire tourner ses usines, monsieur Carnegie engageait tous les immigrants possibles et imaginables (à l'époque, le Capitalisme n'était pas bégueule) : juifs, polonais, italiens et irlandais surtout ; les affrontements dans les bars se prolongeaient sur le ring et de nouveau dans les bars quand on commentait les combats entre Juifs, Polonais, Italiens et Irlandais que les promoteurs mettaient sur pied pour remplir les salles à craquer.

T'es pas d'ici ! *Dago* ! Ta sœur la pute ! *Chink* ! Tu pues ! *Wop* ! Ton père l'ivrogne ! *Hunky* ! Ta mère la pute ! *Yid* ! Tu pues ! *Sheeny* ! Rentre chez toi !

Comme tout bon Irlandais (« C'est pas qu'on soit bagarreur, mais on est bourré plus souvent et plus longtemps ! »), Billy Conn Sr adorait danser, boire et se battre. À près de cinquante ans, il sera arrêté par la police quelques semaines avant que son fils dispute le championnat du monde. Jackie, le petit frère de Billy, était le meilleur bagarreur de tout Pittsburgh, sa réputation dépassait les frontières de la Pennsylvanie, à tel point que Jimmy Cannon avait écrit que, si les rencontres avaient lieu au fond d'une impasse, Jacky serait champion du monde.

Les bagarres duraient quatre ou cinq minutes, pas davantage... comme au cinoche ! Pas d'armes... pas beaucoup plus de coups interdits qu'au Madison Square Garden. Quand c'était fini, le vainqueur et le vaincu allaient s'en jeter un.

– Un Iron et une Imp !

– Et remettez-nous ça !

Le sang coulait sur le zinc, les deux types renflaient (le sang dans les narines) et finissaient par pleurer dans les bras l'un de l'autre... à moins que, pour une réflexion de travers, une tournée refusée, ils ne recommencent.

Sur le ring, Jacky était nul et Billy nul dans la rue, alors Jacky se bagarre et Billy boxe. Comme son manager, Johnny Ray (« Un sacré fils de pute de Juif ! »), trouve qu'une carrière amateur est une perte de temps, Billy passe pro directement. Il a seize ans, il est poids moyen avec une belle gueule d'Irlandais et les yeux bleus. Des fois, il gagne, des fois, il perd, assez souvent d'ailleurs, sur ses 14 premiers combats, il compte 6 défaites, et puis il apprend, il perd de moins en moins, il bat Fritzic Civic, « Le type le plus vicieux que j'aie jamais rencontré ! » et Babe Risko. Dans les vestiaires du Dusquene Gardens de Pittsburgh, il s'excuse d'avoir perdu contre Oscar Rankins... sauf qu'il a gagné aux points après avoir passé 8 rounds dans le brouillard.

– Quand Johnny me l'a dit, je l'ai pas cru, je l'ai cru le lendemain quand je l'ai vu écrit sur le journal !

Des années plus tard, lorsque Joe Louis apprendra que Conn a rencontré Rankins, il s'en étonnera : « Ton manager t'aime pas beaucoup, le mien a jamais voulu que je rencontre ce fils de pute ! »

Billy s'étoffe, il passe en mi-lourd, quelquefois il est déclaré gagnant alors qu'il n'a pas réellement gagné (contre Teddy Yarosz), mais il bat Erich Seelig aux points ; il rencontre deux fois Freddie Apostoli, il gagne les deux fois et les deux fois leur combat tourne au bain de sang. Sa photographie après le combat revanche fait le tour des rédactions avec comme légende : « Si c'est le vainqueur, alors à quoi peut bien ressembler le vaincu ? »

Sur le cliché, Billy ressemble à l'Homme invisible.



Ça le fait rire.

De retour d'un combat, son père se bagarre avec Johnny Ray. Nez cassé pour l'un, une dent en moins pour l'autre. Match nul !

Ça les fait rire.

Avant son combat contre Melio Bettina, Billy se bagarre avec son frère qui lui a « emprunté » sa Cadillac noire flambant neuve... ce qui les fait rire, c'est le sang dont ils sont recouverts.

Billy couvre sa famille de cadeaux, sa mère, Maggie, aime le champagne... champagne !

La belle vie !

Et puis Billy Conn est amoureux.

Billy Conn est amoureux de la plus jolie fille du monde.

Mary Louise Greenfield.

LA blonde.

La première fois qu'il la rencontre, elle a quinze ans. Deux heures après, il la demande en mariage, la jolie blonde lui répond qu'il est fou et elle tombe amoureuse de lui parce qu'il est fou. Greenfield Jimmy Smith, le père de Mary Louise, était une personnalité de Pittsburgh, ancien joueur des Giant's, propriétaire du Bachelor's Club, le *speakeasy* le mieux fréquenté de la ville, un Irlandais haut comme trois pommes bagarreur comme pas deux pour ne pas faire mentir la légende. Jimmy aime beaucoup Billy, mais il aime sa fille aînée encore davantage et il n'a aucunement envie qu'elle sorte avec un boxeur. Il inscrit Mary Louise dans un collège chic de Philadelphie et demande à la Mère supérieure de ne pas laisser les types du genre de Billy Conn approcher de Mary Louise.

Billy dépérit, la fille dont il est amoureux fréquente les types de la haute, le combat contre Joe Louis approche et sa mère est tombée malade.

Il apporte du champagne à Maggie, il la tient entre ses bras des après-midi entières, il lui offre un bracelet en diamants.

– La prochaine fois qu'on se voit, je serai champion du monde !

– La prochaine fois qu'on se verra, Billy, c'est au Paradis...

Et au paradis, au Polo Grounds, la nuit du 18 juin 1941, Billy Conn peut s'y croire.

- Ce soir, c'est un combat pour de bon, Joe !
- Je sais...
- Jusqu'à ce qu'il veuille finir à l'irlandaise ce qu'il a si bien commencé douze rounds durant.
- Je le tiens Johnny, je finis ce fils de pute maintenant !
- Non, Billy, non... gauche et retrait... gauche et retrait...

« Non, nous allons passer la rivière et nous reposer à l'ombre de ces arbres. »

Ernest Hemingway

Dans l'autre coin, on est d'accord sur la marche à suivre.

- Tu perds, Joe, faut que tu le files en l'air, Joe !
- Je sais...

Et deux minutes plus tard, Billy est couché sur le côté droit, son cerveau irlandais essayant de commander à ses jambes irlandaises... « Debout ! Debout, connard ! Debout ! », mais Billy reste couché.

La veille, il se poursuivait avec son frère dans le hall de l'hôtel... en caleçon !
Pour rigoler.

Quelques jours après le combat, Maggie est morte, le lendemain de son enterrement, Billy épouse Mary Louise à Philadelphie.

Contre l'avis de son père.

Elle a dix-huit ans.

– Le prêtre en avait rien à foutre du père de Mary Louise, il a juste vu deux jeunes gens amoureux.



Cinquante ans après, la blonde et le boxeur étaient toujours amoureux.

Mary Louise tombe très vite enceinte, elle accouche de leur premier enfant, Timmy. Pour son baptême, tout le monde pense que c'est le moment d'enterrer la hache de guerre et de fumer le calumet de la paix, au lieu de cela... balade irlandaise... bagarre générale ! Billy se brise la main sur le crâne de son beau-père qui tente de l'étrangler, Milton Jaffe, le conseiller financier de Billy, se casse la cheville, Mary Louise est couverte de bleus. Quand la bagarre s'achève, Billy, presque un mètre quatre-vingt-dix, a le visage marqué comme au sortir d'un combat difficile, Greenfield Jimmy, pas beaucoup plus de un mètre soixante, pas une seule égratignure. Chaque fois que Joe Louis croisera Billy Conn, et ils se croiseront souvent, Joe lui demandera si son beau-père lui colle toujours des roustes ! Peut-être pas, mais Joe se chargera de lui en coller une d'anthologie lors de leur combat retour le 19 juin 1945 au Yankee Stadium.

K.-O. au huitième...

Le flop de l'année d'après l'Associated Press.

Billy est fini !

Il disputera ses deux derniers combats contre des pas grand-chose : Jackie Swanson, un poids moyen et Bill Roberts, un poids lourd, il gagnera les deux avant la limite. Histoire de finir sur une note aussi gaie que Billy Conn, le type qui ne voulait pas seulement être celui qui avait battu Joe Louis, mais celui qui avait battu Joe Louis par K.-O.

Conn (Jackie)

« Jackie, mon frangin, c'était un drôle de phénomène... il est mort maintenant, mais quand il était encore là, fallait faire gaffe, ça pouvait partir en vrille. J'me rappelle une fois, on avait invité les Mellons pour *Thanksgiving* et Jackie s'est pointé. Je lui ai dit : "Écoute Jackie, on veut pas d'histoire, si ça t'emmerde pas, on aimerait profiter des Mellons... Rien que nous et les Mellons, tu vois ? j'aimerais autant que t'aïlles fêter *Thanksgiving* ailleurs." Pas de problème, il me dit, j'veux pas m'imposer... Je lui ai refilé cinquante dollars pour qu'il s'achète une dinde et qu'il aille se faire voir ailleurs. Cet enfoiré a pris les cinquante dollars et les deux dindes qu'on avait au four. On a rien bouffé de la soirée, on a bu du *whiskey* toute la nuit en parlant de Jackie ».

Conteh (John)

Il aurait préféré être musicien ou bien chanteur, mais il ne savait jouer d'aucun instrument et il chantait comme une casserole, alors John Conteh a fait de la boxe et c'est comme boxeur qu'il a fait la fierté de la ville où les Beatles ont grandi. Né d'une mère irlandaise et d'un père né en Sierra Leone, il a été champion de l'Empire britannique, champion d'Europe et champion du monde mi-lourd WBC de 1974 à 1978. Il avait un corps de rêve, une belle gueule, la moustache de « Dark Gable » et il était si bon qu'il a plusieurs fois été question de lui faire rencontrer Muhammad Ali, alors même qu'Ali lui avait conseillé de ne pas risquer sa santé chez les lourds. John Conteh suivra les conseils du « Greatest » et ne se laissera pas tenter par une rencontre qui se serait, sans doute, mal terminée. En dehors du ring, Ali le craignait... John Conteh lui semblait « presque » aussi beau que lui.

Après deux défaites contre Matthew Saad Muhammad, « JC Superstar » arrêtera les frais pour entamer une carrière de play-boy frénétique et se distinguer au comptoir où, avant de passer par la case detox, il ne sera pas loin de faire match nul avec George Best.

Rentré dans les annales de la sécurité routière britannique après avoir embouti neuf voitures avec sa Rolls Royce blanche.

Récemment nommé Membre de l'Empire britannique.

Cooney (Gerry)

« S'il était noir, personne en parlerait. »

Larry Holmes

Encore un « Grand espoir blanc », encore un grand désespoir blanc. Gerry en avait tous les attributs : il venait d'une famille ouvrière d'origine irlandaise, catholique, il avait grandi à Long Island et culminait à presque deux mètres.

Gerry est gaucher, mais il boxe en droitier, ce qui fait qu'il a une droite un peu faible, mais un crochet gauche fabuleux. Cooney est certainement l'un des plus gros frappeurs de ces années-là, avec les défauts inhérents aux frappeurs : il base tout sur sa puissance, sans compter qu'évidemment il n'aime pas trop les coups.

Au début, ça roule, faut dire qu'il n'a pas grand monde en face : son premier adversaire, Bill Jackson, compte 7 combats et autant de défaites (toutes par K.-O.), il n'a jamais dépassé la

3^e reprise ; le 2^e débute ; le 3^e, le 6^e et le 9^e ont perdu le seul combat qu'ils ont disputé ; Matt Robinson, le 4^e, a perdu 14 combats sur les 16 qu'il a disputés ; le 5^e a perdu ses 6 derniers combats ; le 8^e a perdu 3 combats sur les 3 que compte son palmarès, tous avant la limite.

Les types décarrent comme des mouches.

Comme prévu.

À propos de cette époque, Michael Katz a écrit : « Les journalistes écrivaient un article chaque fois que Gerry Cooney pétait ».

Un jour ou l'autre, il faut bien, pourtant, que le grand machin blanc rencontre mieux que ces cloches, c'est pas difficile, ce qui l'est davantage c'est de lui faire rencontrer des types contre lesquels il ne risque pas grand-chose. Ce sera fait et bien fait, il battra Jimmy Young sur blessure et deux quasi-quadragénaires en fin de parcours : Ron Lyle et Ken Norton par K.-O. à la première reprise.

Le but est proche, tout proche, si proche que Cooney, pour ne risquer aucune déconvenue, restera plus d'un an sans boxer avant de rencontrer Larry Holmes.

Dix millions de dollars à la clé.

Le gros lot.

Las Vegas ! les 29 284 spectateurs laisseront 7 293 600 dollars au guichet et Dieu sait combien dans les caisses du Caesars Palace.

Tarte aux pommes versus jambalaya.

Une ligne directe avec la Maison blanche dans le vestiaire de Cooney.

Silence radio dans celui de Larry Holmes.

Défaite au treizième round !

¡ *Adios* !

Deux ans d'arrêt.

Deux combats, deux victoires.

Deux ans d'arrêt.

Un combat, une victoire.

Un an d'arrêt.

Merde, un bon ! Michael Spinks...

K.-O. à la cinquième reprise.

Good Bye !

Deux ans et demi d'arrêt.

Merde, un bon ! George Foreman...

K.-O. à la deuxième reprise.

So long, pal !

« Gentleman » Cooney s'est acheté un dentier en porcelaine de Limoges, il joue au golf.

Cooper (Bert)

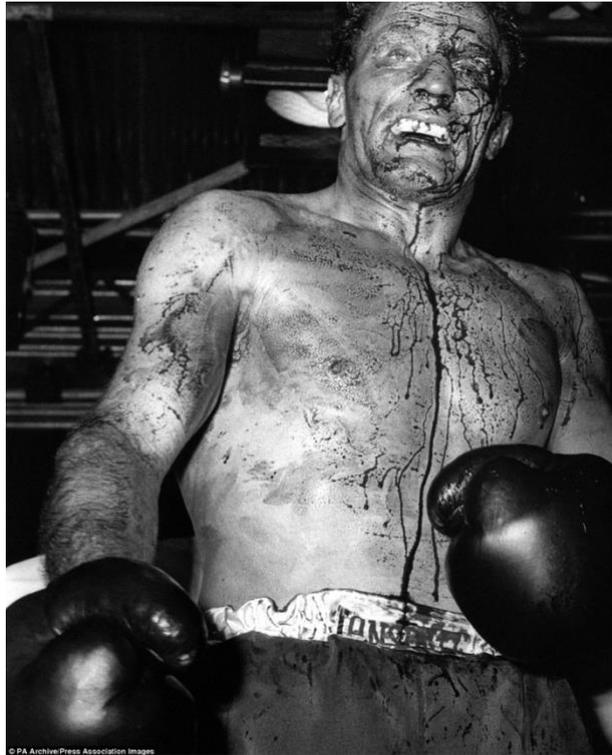
Il était entraîné par Joe Frazier, alors il a été surnommé « Smokin' », mais il était beaucoup moins vaillant que Joe avec une nette tendance à rester assis sur son tabouret quand les choses tournaient mal, il a abandonné contre Reggie Gross, Nate Miller, George Foreman et Darroll Wilson. Avant son combat contre Foreman, il avait passé trois jours et trois nuits en compagnie de jumelles homozygotes, prostituées de profession. Après son combat contre Evander Holyfield, il a déclaré : « J'ai été surpris d'avoir été aussi bon et que Holyfield soit si mauvais », ce ne sera pas suffisant pour qu'il prive *The Real Deal* de ses ceintures WBA et IBF (K.-O. au septième round) ; il perdra une autre chance de remporter un titre (WBO) contre Michael Moorer (K.-O. à la cinquième reprise) avant de remporter le titre d'une fédération « mineure », la WBF.

Mort le 10 mai 2019 d'un cancer du pancréas comme Aretha Franklin, Steve Jobs et Karl Lagerfeld.

Cooper (George)

Frère jumeau d'Henry Cooper, il frappait plus, mais saignait encore davantage que son frère dont il est loin d'avoir eu la carrière. Mort un an plus tôt.

Cooper (Henry)



À deux mètres près, à deux secondes près, le jour anniversaire de la victoire de Waterloo, « Le marteau d'Henry » aurait pu mettre fin à la carrière du « Greatest » avant que celle-ci ait seulement commencé. « Le marteau d'Henry », c'est le crochet gauche de Sir Henry Cooper et quand Cassius Clay, en train de faire de l'œil à Elizabeth Taylor assise au premier rang, l'a pris, il a fait comme tout le monde, il est allé visiter le tapis ! Il s'est relevé à quatre, complètement sonné.

Encore heureux, pour se relever, il a pu s'aider des cordes.

Encore heureux, le gong a sonné. Il est revenu dans son coin au radar et il s'est écroulé sur son tabouret comme un sac.

Encore heureux, Angelo Dundee lui a fait respirer de l'ammoniaque (ce qui est rigoureusement interdit), l'a aspergé d'eau froide et lui a collé quelques bonnes baffes.

Encore heureux, Angelo Dundee a embrouillé l'arbitre avec l'histoire du gant déchiré.

Lorsque Cassius Clay a entamé le round suivant, il avait récupéré... fini de jouer au chat et à la souris, ses coups ont déchiré la peau fragile de Cooper qui s'est mis à saigner comme un bœuf et l'arbitre a arrêté le combat.

Henry Cooper a rencontré Cassius Clay devenu Muhammad Ali une deuxième fois, titre en jeu. Tous ceux qui voulaient y croire se rappelaient le *knock-down* du premier combat, mais Cooper avait beau prendre des bains d'eau salée, enduire ses arcades d'alun, se gaver de vitamines censées rendre sa peau plus résistante, le 21 mai 1966, il lui aurait fallu un casque intégral. À la sixième reprise, son arcade a cédé une fois de plus, ses épaules et sa poitrine se sont couvertes de sang une

fois de plus, une fois de plus l'arbitre a dû arrêter le combat. Il faudra lui poser soixante agrafes pour lui redonner figure humaine.

Au niveau européen, tout se passait à peu près bien pour Cooper, après un premier échec en 1957 contre Ingemar Johansson (K.-O. à la cinquième reprise*), il a même été champion d'Europe de 1968 à 1970, mais les boxeurs américains ne lui réussissaient pas, il a été battu par Zora Folley, Roger Risher, Amos Johnson et Floyd Patterson. Son manager Jim « The Bishop » Wicks a déclaré qu'il interdirait à son boxeur de se retrouver dans le même vestiaire que Sonny Liston !

Henry Cooper était incroyablement populaire en Grande-Bretagne, son dernier combat perdu d'un quart de point contre Joe Bugner a été vécu comme une catastrophe nationale. Il s'est reconverti en commentateur et a tourné des publicités pour [Brut](#) plus gay qu'un viol anal, alors qu'il était fervent catholique et strictement hétérosexuel.

Officier de l'Empire britannique, Sir Henry Cooper, relativement épargné par les désagrèments qu'occasionne un sport pour lequel il n'avait plus beaucoup d'estime, est mort le 1^{er} mai 2011 à soixante-seize ans.

* Il y a autant de différence entre « Le marteau de Thor » et le « marteau d'Henry » qu'entre un ramponneau de tapissier et un merlin de tueur aux abattoirs.

Coopman (Jean-Pierre)

D'après ses propres dires, avant de se mettre à la boxe à vingt-cinq ans, Jean-Pierre Coopman était le champion du monde incontesté de la clope et de la picole. Il aurait pu rester dans le plus parfait anonymat – assorti à son modeste palmarès (champion d'Europe deux mois dans une catégorie où les licenciés se comptaient sur les doigts des deux mains) – si George Kanter n'avait pas été le chercher au fin fond d'Ingelmunster (dix mille habitants) pour affronter le « Greatest » huit mois après « Thrilla in Manilla ».

Le problème étant que le soi-disant « Lion des Flandres » était archi-nul. À Porto-Rico, George Kanter lui avait trouvé un *sparring-partner* dénommé Galvan, un ancien poids moyen qui n'avait pas boxé depuis sept ou huit ans et pris pas mal de ventre depuis. À la fin du premier round où il avait collé une trempe à Coopman, l'organisateur lui demande d'arrêter, un *sparring*, c'est fait pour en prendre, pas pour en donner... « Mais M'sieur Kanter, j'ai même pas essayé ! » lui répond Galvan. L'autre problème, c'est que Coopman était positivement en adoration devant Ali, il l'embrassait comme du bon pain à peine l'apercevait-il, Ali l'avait rebaptisé « Le Chaton des Flandres ».

Dans les vestiaires, avant le combat, Coopman buvait du champagne, sa femme sur les genoux, il a fini de siffler la bouteille sur le ring, plus il prenait de coups, plus il souriait. Ali aimait bien tester la force de ses adversaires en provoquant un corps à corps le plus tôt possible, lorsqu'il est sorti du premier corps à corps avec Coopman, il avait le fou rire. Il mettra fin à la plaisanterie au cinquième round.

Dix-huit ans après avoir raccroché les gants (défaite par K.-O. devant Dragomir Milo Popovic), Coopman, à l'époque concierge dans la banlieue de Gand, disputera un dernier combat contre Freddy de Kerpel qui se soldera par un match nul. Les deux hommes avaient déjà boxé ensemble pour les besoins du film *Camping Cosmos*, réalisé par Jan Bucquoy (réalisateur de *La vie sexuelle des Belges*, conservateur du musée du slip) dont la vedette était Lolo Ferrari dans le rôle de Madame Vandeputte !

En 2009, Jean-Pierre Coopman sera condamné à six mois de prison ferme pour avoir frappé sa femme qui retirera sa plainte après avoir cicatrisé.

En 2011, il a été condamné à six mois de prison ferme pour escroquerie et abus de confiance ; sa femme, décidément pas chanceuse, sera condamnée au double.

En 2019, à Bruxelles, en présence de Jean-Paul Belmondo, il a reçu un « Gant d'or » d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.

Corbett (James)

Ce qui est vraiment dommage c'est que James Corbett ne ressemble pas à Erroll Flynn dans *Gentleman Jim*, ses traits un peu lourds sont bien moins charmants que ceux de l'acteur. C'est dommage parce que James Corbett a été à la boxe ce qu'Erroll Flynn est à la pellicule dans le film de Raoul Walsh... le versant séduisant du rêve américain.

Bien qu'il n'ait disputé que dix-huit combats, Corbett est considéré comme l'un des maillons le plus important de l'histoire de la boxe : il a été le premier champion du monde poids lourd après l'adoption des règles du Marquis de Queensberry ; il a été le premier boxeur à enchanter ce qui était jusque-là l'affrontement de deux brutes dans un style pouvant se confondre avec les bagarres d'ivrogne au comptoir ; il a « inventé » le jeu de jambes, le gauche en piston et le crochet du gauche, posé la base de ce qui deviendra la boxe moderne, tout ça en dix-huit combats.

Correspondance

Le Monde

17 avril 1987

Messieurs,

Il m'arrive de parcourir le *Monde des Livres* malgré l'effet désastreux exercé sur mes connexions cérébrales par les multiples coups qu'ont porté sur ma boîte crânienne un nombre considérable d'ouvriers pour la plupart maghrébins. C'est donc avec plaisir que j'ai vu le supplément du 27 mars célébrer le come-back de la vraie pensée et de la vraie culture, celle de Bartok et de Cremonini (on peut préférer Berg et Boltanski...) ; à croire que la vérité, comme le marché, a de réguliers mouvements de balancier.

J'ai particulièrement apprécié l'article de Danielle Sallenave : "Un cheval de course peut-il être génial ?" C'est une des deux questions en ce monde à laquelle on peut répondre : "non", sans coup férir ; la deuxième étant : "La lauréate d'un prix littéraire peut-elle gagner le Grand Prix de l'Arc de Triomphe ?" Il faut dire que l'introduction ne pouvait que me ravir : "Tout (quoi ?) a commencé, disait Musil, lorsque l'on a qualifié un boxeur, puis un cheval de génial". Je me suis souvenu à ce propos que j'avais à une époque assez éloignée de gloire médiatique fait l'étonnement (feint) de notre chroniqueur littéraire national ; le héros de mon roman, boxeur de son état, ne feuilletait-il pas *l'Homme sans qualités* dans les vestiaires..

Ainsi donc si l'on fait un peu de poétique à propos de cette phrase, à laquelle on ne peut, par ailleurs, qu'adhérer (des civilisations entières ne se sont-elles pas effondrées lorsque leurs dirigeants ont porté au cheval l'intérêt exagéré que portaient leurs sujets aux artistes), on se rend compte qu'elle ne dit qu'une chose : assez bas sur l'échelle animale on trouve le cheval, juste au-dessus, le boxeur ; pour ce qui suit on hésite entre concierge et chanteur de variétés. C'est une phrase que je pourrais réécrire de la façon suivante : "Tout (mais quoi ?) a commencé lorsque l'on a qualifié Nathalie Sarraute, puis Claude de géniale."

Je me sens lorsque je parcours le texte de Danielle Sallenave (pas Musil) dans la peau d'un Juif sentant confusément le texte anti-sémite sans pouvoir le prouver. Et ce d'autant plus que quelques lignes plus bas il est question de la thèse de Pierre Bourdieu "à peine caricaturée", selon laquelle "écouter Bartok plutôt que Linda de Souza ne signifie pas la reconnaissance

d'une valeur esthétique mais seulement l'appartenance de classe". Il me semble qu'après avoir accessoirement souligné des similitudes réjouissantes entre certaines phrases itératives de Robert Chapatte : "Vous êtes contents d'avoir gagné ?" et de Bernard Pivot : "Votre roman est-il autobiographique ?", Pierre Bourdieu a surtout mis à jour les mécanismes d'exclusion qu'opère une culture pour en dominer une autre. Lorsque l'on voit Danielle Sallenave exclure du cercle du juste les chevaux et les boxeurs, Linda de Souza et Poulbot, on est contraint de se demander si la pensée de Pierre Bourdieu est si caricaturale que cela et surtout si Danielle Sallenave n'ignore pas qu'il y a des Linda de Souza à l'université.

Plus bas Danielle Sallenave pose une question : "Que dit le nihilisme culturel ?" La phrase suivante, elle a trouvé la réponse – elle est rapide comme l'éclair : "Tout se vaut." Et si cette phrase était une coquille, si nous avions lu dans Le Monde du lendemain : "Dans notre édition du 27 mars 1987 il fallait lire : 'Tout se vend' et non 'Tout se vaut'. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes". Si cela était, cela nous dispenserait, par la même occasion, du refrain de l'universitaire, probablement ex-membre du PCF, sur le marxisme, où celui-ci se voit qualifié de critique de la notion de valeur. Peut-être – mais il ne s'agit que d'une supposition – que le marxisme définit surtout différentes catégories de valeurs, ce qui n'est pas les nier toutes. "Nous n'avons pas les mêmes valeurs monsieur l'huissier !" dit fièrement l'héroïne d'une publicité pour les rillettes. Je ne saurais mieux dire.

S'il est certain que "l'air du vide" que nous chante la classe moyenne est haïssable (en quoi est-il la logique ou le manque de logique du Capital, c'est Baudrillard qui nous le dira...), la renaissance pseudo-aristocratique que professe Danielle Sallenave ne l'est pas moins.

le 11 août 1999

Benoît Heimermann,

Je vous remercie du compte-rendu de mon *Mike Tyson, un cauchemar américain* que vous avez publié dans *L'Équipe-Magazine*.

Comme il me semble que ce compte-rendu mérite que l'on y revienne, je me permettrai de vous faire part de quelques remarques (trop longues) à son sujet.

Le reproche principal que vous faites à ce livre est celui de « plaider » une cause « indéfendable ». Il me semble, justement, qu'en l'occurrence je ne plaide aucune cause, que je tente, seulement, de donner à mon lecteur tous les éléments ; à lui, s'il le désire, de juger que Mike Tyson est une victime ou un parfait salopard. Pensez-vous, vraiment, que je « vole au secours du coupable », que j'« excuse ses errements », que je « plaide ses inconséquences », alors qu'au contraire j'expose clairement ces errements et ces inconséquences, davantage même que mes confrères ne l'ont fait jusqu'à présent ?

Il me semble que soit mon livre est totalement raté (ce que, modestement, je ne pense pas), soit il peut, en la circonstance, donner lieu au même genre d'aveuglement que celui auquel je me suis trouvé confronté lorsque j'ai essayé (en vain) de faire publier les circonstances exactes de « l'affaire Washington » dans tous les journaux qui, à l'époque, dénonçaient pêle-mêle cette petite salope et la justice américaine (forcément raciste... la nôtre ne l'étant pas, cela se vérifie tous les jours !) et faisaient de Tyson une victime et un martyr. Cette version des faits est encore colportée, lorsque notre collègue de *Libération* résumera la carrière de Tyson avant son combat contre Botha, il écrira que Desiree avait rejoint Mike dans sa chambre à 4 heures du matin en petite tenue. Ce qui, non seulement, est faux, mais parfaitement dégueulasse. Ne me dites pas que les circonstances exactes de cette affaire n'étaient pas connues, je les connaissais depuis plusieurs années et je ne suis pas le spécialiste « Boxe » d'un prestigieux quotidien dont le métier devrait être d'enquêter un tant soit peu et de ne pas affirmer n'importe quoi. C'est toujours cette version que, hier encore, avançait Monsieur André Rauch, universitaire prestigieux après la lecture de mon livre, preuve qu'il ne l'a pas lu (ou mal) ou qu'il est plus important pour lui de continuer à croire que les femmes sont, forcément, des salopes.

On pourrait, pour le coup, s'offrir un peu de morale à bon compte !

Tous ceux qui écrivent pour mystifier l'opinion ont besoin que les sportifs soient des héros ou des enfoirés (cf les jugements moralisateurs d'aujourd'hui sur « les dopés »). Je ne partage pas cette opinion et je ne pratique pas ce genre d'écriture où la morale (celle de l'auteur, mais surtout celle des puissants qui les emploient) badigeonne la réalité d'un enduit ignoble. Si j'avais été juré au procès de Mike Tyson, j'aurais voté « coupable » sans hésitation (je suis donc loin d'absoudre Tyson de ses fautes), en tant qu'écrivain je n'ai pas à le faire et je ne l'ai pas fait. En revanche, je me suis appliqué, lorsque c'était nécessaire et dans la mesure de ce que je sais de lui, à expliquer le pourquoi de son comportement ; attaché aussi à ne pas le retrancher de la communauté des vivants (comme Mailer l'a fait de Gary Gilmore dans *Le chant du bourreau* ou Truman Capote de Dick et Perry dans *De sang-froid* qui étaient des causes autrement indéfendables que celle de Tyson. Je ne cite pas ces deux auteurs au hasard, ils ont été mes modèles dans mon entreprise) et à insister sur sa dimension tragique : il ne s'est jamais appartenu comme tous les véritables héros de tragédie.

Ce sont ceux qui l'ont adoré sans condition qui lui crachent à la gueule maintenant que cela est devenu possible et même recommandé. Si Tyson est un

enfoiré, ceux qui l'ont construit, vendu, manipulé, idolâtré et ceux qui ont complaisamment relayé cette image, c'est quoi ?

D'après votre objection il ressort que la littérature ne devrait s'intéresser qu'à rendre attachants des personnages qui le sont ou peuvent l'être ; c'est qui d'ailleurs : le Père Goriot, cet avare ? Emma Bovary, cette salope ? Didier Deschamps ? Guy Forget ? C'est tout le contraire de la littérature. Tout au moins de celle que j'essaie de pratiquer. Lorsque l'on a choisi de le faire on a, hélas ! plus souvent les mains dans la merde que le nez dans les roses de l'hagiographie, mais c'est le métier qui veut ça.

Bien à vous.

P.-S. *Le combat du siècle* est le récit d'Ali/Foreman et non pas celui d'Ali/Frazier.

Pierre Assouline,

Sur un ring, j'étais plutôt rapide, dans la vie, il m'arrive d'être lent. Ce qui explique que je vous écrive si tard pour m'étonner de voir figurer *La Brûlure des cordes* de F.X. Toole parmi les 20 meilleurs livres de l'année dans le numéro de LIRE (déc. 2002 - janv. 2003).

Je veux bien, vous n'aviez, peut-être, rien d'autre à vous mettre sous le hit-parade (ce serait inquiétant) et vous faites comme vous l'entendez, mais avez-vous porté un peu d'attention à la manière dont ce livre a été traduit ?

Passons sur les aspects techniques de la chose... Bernard Cohen n'avait peut-être pas de calculatrice sous la main et il préfère le badmington à la boxe, ce qui est parfaitement son droit, mais tous les boxeurs excèdent d'une dizaine de kilos la catégorie censée être la leur, il leur arrive d'hériter d'un ring (prudemment qualifié, il est vrai, d'exigu) de 5 mètres carrés, soit un peu moins de 2,5 mètres de côté, juste la place de s'y coucher « pas toujours à cause d'un K.-O. qui les étalerait par terre mais plutôt par peur d'un knock-out ». Thomas « Hit Man » Hearn est rebaptisé Thomas la Cogne Hearn, c'est un « puncher » qui « sert des punchs avec ses seuls bras » (connaissant Hearn, c'était largement suffisant). Ce, entre autres fantaisies...

Même si l'on n'est pas abonné à Canal+, on ricane.

Là où le traducteur se surpasse, c'est dans le courant du texte. J'ai bien dû noter une centaine de passages hilarants. J'en ai retenu quelques-uns à votre attention. Histoire que vous jugiez sur pièces.

Le narrateur soigne son « pugiliste » pour « lui envoyer de l'énergie au travers de la cloison nasale », « depuis qu'il a passé pro », il a travaillé « avec une bralée de champions ». C'est dire si on peut lui faire confiance pour que ses champions n'en prennent pas une (bralée).

Ravigoté « grâce aux vitamines qu'on lui administre par sonde », son « pugiliste », après s'en être tenu à « des jabs en petits coups de patte » « charge avec un grand crochet » (*a big hook* en V.O.), il s'emplit « de la magie de la compréhension et de la sensation de puissance » (Il devrait faire gaffe !).

Son adversaire, qui n'est pas en reste, lui « châtie le coude gauche d'un uppercut du droit », il lui délivre des « coups à la ceinture et sur le côté en prenant des angles » avant de lui placer sa botte de Nevers : « un direct du droit dans les reins », le genre dont « l'impact est atténué » mais qui « reste assez violent pour affecter son oreille interne » et, entre parenthèses, rigoureusement impossible à réaliser si l'on ne lui tourne pas le dos.

Il est vrai qu'il y a « encore d'autres frappes autorisées tout aussi terribles »... On s'en doute ! On redoute tous ce genre d'acrobaties et l'on est reconnaissant que l'on nous les épargne.

Malgré les soins dont il est l'objet, et comme son adversaire continue à lui « banquer sur la tête », il n'a plus d'autre solution que « s'enfuir dehors » où il retrouve sa mère, une jolie femme avec des traits « à la fois plats et délinés, qui font d'elle l'image même de la mère de l'Afrique », qui l'attendait « en pelletant du riz aux haricots » dans un « kiosque de casse-croûte ».

« Plus de la peur que du mal ! », il n'y avait « pas de quoi sonner la cloche » d'après Bernard Cohen.

À mon avis, on aurait dû la sonner avant.

Faut pas déconner !

Je suis, il est vrai, de la plus parfaite mauvaise foi en la matière ; j'ai publié un livre sur la boxe (*Lève ton gauche !*, Ramsay) ainsi qu'une

biographie de Tyson (*Un cauchemar américain*, Grasset) accueillie par un silence assourdissant, je peux donc donner l'image du vilain petit rancunier, il n'en est rien ; en toute immodestie, j'aurais honte d'écrire des conneries pareilles.

Ce qui m'agace en réalité davantage (après tout, la critique, les libraires et les lecteurs font ce qu'ils veulent, ils ne sont pas connus pour leur bon goût et, une fois que j'ai eu l'impression de bien faire mon boulot, je me tamponne le coquillard de la reconnaissance que l'on peut porter à mon travail), c'est la « prime à la traduction » et, surtout, ce qu'elle signifie : la soumission à un ordre.

Je vous prie d'agréer, Pierre Assouline, l'expression de mes salutations les meilleures.

16/08/2012

Olivier Nora
Editions Grasset

O.N.

En fait, je ne comprends toujours pas comment un texte ni revu par mes soins ni corrigé par mon épouse, qui était donc uniquement destiné à vous rendre compte de son avancement, peut se retrouver comme un document de travail entre les mains de l'une de vos employées.

Comme je ne suis pas l'ennemi des jeunes filles et que l'on n'est jamais à l'abri d'une bonne surprise, j'ai donc pris connaissance des « corrections » de Jeanne Garcin. Je dois avouer que j'en suis sorti légèrement perplexe, je me suis demandé tout d'abord si ce n'était pas une plaisanterie (mais je n'ai pas réussi à repérer la caméra cachée) ou alors un châtiment du genre que l'on inflige aux taureaux (je suis né le 25 avril) pour leur faire baisser la tête (mais je n'ai senti aucun élancement au niveau du *morillo*). Une certaine distraction ? Un bref instant d'égarement ? Le manque de personnel qualifié ? Que sais-je et peu m'importe.

Tout y est.

L'in vraisemblable aplomb de son âge (« J'ai bon goût ! »), l'arrogance de sa caste (notre Gordon Lish en jupons propose de sabrer une soixantaine de pages sur 400... « Pas mal pour un cheval ! » dirait Daddy) ; la pénétration psychologique inouïe (d'après elle, Ali est... autiste !) ; l'étonnement que le nègre illettré fasse un usage fautif du subjonctif ; la chasse maniaque à la répétition (il est vrai que les propriétaires de 300 mots de vocabulaire se répètent peu, que le blues est connu pour la richesse de son vocabulaire et que le prêcheur ne scande pas) ; la ponctuation réduite au point et à la virgule (elle veut « discipliner » la discipline), d'après notre Vaugelas miniature, l'exclamative employée de manière « abusive » (c'est-à-dire dans les phrases exclamatives) n'a plus « aucune valeur » (il faudrait aussi, si l'on suit son raisonnement, supprimer le point d'interrogation à la fin des interrogatives) ; l'emploi à tort (souvent) et *en* travers du mot « redondant » (ce qui introduit une information nouvelle ne peut pas être qualifié de redondant)... j'en passe et des meilleures ! Le bouquet étant, tout de même : « marques trop insistantes d'oralité qui ne passent pas la barrière écrite » ! à propos d'un texte où l'oralité est omniprésente et d'un auteur à qui on reconnaît à l'unanimité moins quelques voix un « sens du dialogue » rare sous nos latitudes et dont le souci, pour être plus modeste, est de « faire passer à l'écrit l'émotion du langage parlé ».

Je compte pour du beurre : « beaucoup de noms qui peuvent s'avérer étrangers » (« Tu m'étonnes, John ! »), qui me semble d'une rare pénétration et d'un sens de l'observation hors-norme.

Peu importe.

C'est son problème et le vôtre, pas le mien.

Ce n'est pas à moi de valider son stage.

C'est à vous de lui expliquer qu'elle n'est pas *encore* à la hauteur de la tâche.

Je vous fais confiance, vous ferez ça très bien.

Pour ma part, je m'engage à terminer ce texte, ce qui ne saurait tarder, à le revoir entièrement et à vous le livrer à la fin du mois d'octobre (je vous rappelle que je suis absent de France de la mi-septembre à la mi-octobre). Il suffira de le soumettre ensuite à un correcteur (celui de *Ring* était excellent) ou, pourquoi pas, à une collaboration extérieure (Elsa G ?).

Suivant les décisions que vous prendrez, l'éventail des possibilités va du pire (on arrête les frais et je rembourse) au meilleur dont je suis persuadé que vous me réservez la surprise.

Bien à vous.

King of the Apes

PS : il faut que je vous l'avoue, j'ai aussi beaucoup ri en la lisant.

Pau le 19/11/2018

Madame Anne Assous
Editions Folio
5, rue Gaston-Gallimard
75328 Paris Cedex 7

Madame,

Les éditions Folio, dont vous êtes la directrice, ont publié *Alias Ali* en 2014.

Je n'ai, depuis, eu aucune information à son propos.
N'étant pas de nature impatiente, cela ne me dérange pas vraiment.

En revanche, il arrive que ses lecteurs potentiels se plaignent de ne pouvoir se le procurer. Aucun d'entre nous n'en sera surpris dans la mesure où ce livre est quasiment introuvable.

Vue la somme que les éditions Folio l'ont acheté (25 000 euros), il m'étonne d'ailleurs qu'il soit aussi ~~mal~~ peu distribué, mais, je vous l'accorde volontiers, les voies de l'édition sont souvent impénétrables aux auteurs.

Sachant que vous venez du marketing, je me doute que vous avez une stratégie à propos de cet ouvrage, comme pour l'ensemble de la collection que vous dirigez ; étant pour ma part ignorant en la matière, je ne la perçois pas clairement. Sans la dévoiler complètement, pourriez-vous me donner quelques indices à son propos ?

En vous en remerciant à l'avance, je vous prie d'agréer, Madame, l'expression de mes cordiales salutations.

le 12 mai 2020

France Culture

Sandrine Treiner,

En son temps, j'avais été un peu interloqué du choix de Judith Perrignon pour réaliser la Grande Traversée consacrée à Muhammad Ali... un peu comme si vous m'aviez proposé de me charger de celle que l'on pourrait consacrer à Marceline Loridan-Ivens.

Le résultat m'avait laissé dubitatif, mais vous savez comment sont les machos lorsqu'ils traitent des œuvres commises par des femmes ! J'avais d'ailleurs écrit, à ce propos, un texte (joint) où, d'après Olivier Nora, ma rancœur est évidente et mon manque d'humour patent. Vous jugerez. J'ai, depuis, pris connaissance de la version papier parue chez Grasset et je dois avouer que je serai moins indulgent à propos de *L'Insoumis*. Tous les journalistes (qui n'y connaissent rien) ont loué le sérieux de l'enquête de Judith Perrignon (qui avouait, avant la Grande Traversée, ne rien connaître à son sujet). Ce n'est pas très sérieux ni très professionnel, pire, le résultat est très discutable.

S'appuyant sur une bibliographie comptant 6 (six !) ouvrages dont – certes – l'incontournable biographie de Thomas Hauser, mais aussi un libelle dévolu à la gloire d'Elijah Muhammad, le leader de la Nation of Islam, Judith Perrignon a entériné la version de l'assassinat de Malcolm X donnée par Mohammed Siddeq, elle-même reprise de celle de Louis Farrakhan !

« Menée vers les bonnes personnes » par Karim Ben Ismail, journaliste à *l'Equipe*, Judith Perrignon n'a eu affaire qu'à de braves papis afro-américains innocents comme l'agneau venant de naître, en réalité, les mains pleines de sang. Mieux conseillée, elle aurait pu rencontrer, par exemple, William Bradley (Al-Mustafa Shabbaz), l'homme qui a tiré le premier sur Malcolm X, qui vivait à Newark et n'a jamais été inquiété. C'était plus risqué.

Il n'était pas très difficile d'avoir une petite idée de la responsabilité de la Nation of Islam et de ses membres en consultant ce qui était imprimé à l'époque dans *Muhammad Speaks*, l'organe officiel des Black Muslims (« C'est un chien qui se vautre dans son vomi ») ou les déclarations d'Elijah Muhammad (« Cet hypocrite doit être banni de la face de la Terre ») et de Louis Farrakhan (« Sa tête roulera dans le caniveau », « Sa mort est programmée, Malcolm ne pourra pas y échapper »).

Evidemment, l'affaire est encore plus complexe puisque FBI et CIA n'ont pas manqué de manipuler les uns et les autres ; rejeter l'entière responsabilité de l'assassinat de Malcolm X sur les « Blancs » ou sur les « Noirs » dépend de quel côté du politiquement correct vous désirez vous situer.

Mohammed Siddeq et Al-Mustafa Shabbaz sont morts, mais vous auriez pu éviter à Judith Perrignon de se faire enfumer, jusqu'à publier chez Grasset un texte donnant sur une période clé l'éclairage d'anti-sémites notoires, en lui conseillant la lecture... d'*Alias Ali*, pour lequel vous m'aviez, quelques années plus tôt, remis le prix France Culture-Télérama, mais sans doute l'aviez-vous oublié.

C'est dommage, le dommage est fait.

Bien à vous.

Corrida



« La corrida est comme la boxe,
un apéritif merveilleux pour l'amour. »

Francis Bacon

« Je n'aime aucun sport, sauf la boxe et la corrida. »

David Bailey

Jusqu'à ce que les arènes du Bouscat s'effondrent en 1961, nous allions voir les corridas en famille, en fin d'après-midi – accablés – nous allions prendre l'apéritif à la terrasse du Grand Hôtel (avec le Kabyle, épicier de Pierre Molinier, qui vendait des cacahuètes). Devant ma grenadine, je m'engueulais déjà avec mon père, j'aimais bien Luis Miguel Dominguin qui dans ce *ruedo* de proche banlieue coupait des oreilles en pagaille, mon père disait que c'était un clown qui n'arrivait pas à la cheville de Manolete (où avait-il bien pu voir Manolete toréer ? mystère !) et que, de toutes les manières, les taureaux des années 50 n'avaient plus de caste, que ce n'étaient que des génisses sur mesure, des baby-bœufs, ce en quoi, d'ailleurs, il n'avait pas tout à fait tort (si ce n'est que Manolete a inauguré l'affaire jusqu'à en mourir). Espagnol phantasmé par ma mère, avec le même sang de rhésus négatif dans les veines, j'étais persuadé d'en savoir davantage et de comprendre mieux les *toros* et les *matadors* que mon père qui ne l'était pas.

J'imitais le soir dans ma chambre les véroniques des *maestros* avec une serviette de toilette et me trouvais, à l'époque, la cambrure adéquate à une carrière de *figura*. Les événements en ont décidé bien autrement mais, dans un *ruedo* plus étroit, j'ai transposé, sans le faire exprès, une certaine raideur qui m'a persuadé quelque temps que j'avais le *duende*. En fait, j'étais, surtout, particulièrement vulnérable aux crochets larges.

Enfant, avant de passer aux exploits de Gabriel Abossolo, de Roland Guillas (« Le petit Kopa »), de Bertis de Harder et de Laurent Robuschi, je dévorais le compte-rendu des corridas dans *Sud-Ouest*... « Jaime Ostos (Vert Nil et or)... temple... *chicuelinas*... une série de naturelles d'une suavité à faire fondre les gradins... une entière convaincante... Diego Puerta (Lavande et or)...

manso... demi-véroniques... *derechazos*... *bajonazo*... *descabellos*... *bronca* ! Paco Camino (Ivoire et or) *morillo* formidable... *alegría*... *volapiè*... les *tendidos* en folie... la Présidence accorde les précieux cartilages. »

Mufle du *bicho* ! fer forgé en arrière-plan, *azulejos*, *flamenco* et castagnettes !

Il fallait déjà choisir – si jeune – entre le classique et le baroque, les ornements (*adornos*) ou le silence (*silencio*), ce qui est vulgaire et ce qui ne l'est pas, la place qui est la sienne.

Voilà le résultat !

En boxe, la métaphore tauromachique est l'une des plus fréquemment usitée, le plus souvent (*torerista*), il s'agit d'être le *diestro* et de faire tourner son adversaire en bourrique avant de l'estoquer, plus rarement (*torista*) d'être aussi courageux que le bestiau et de bousculer la marionnette. Ce sont des histoires de défi, d'esquives, de courage et d'exhibitionnisme, de trajectoires et de *cojones*.

Hemingway ne s'y est pas trompé.

Cornadas et clarines.

Dentelles et *carnicería*.

Depuis le *burladero* ou les fauteuils de ring, ceux qui regardent (qui ne font que regarder) viennent y chercher ce qu'ils ne trouveront pas.

Pour ceux qui se jouent la vie... ¡ *Suerte* !

Cosell (Howard)

« On dit que je suis arrogant, pompeux, odieux, vaniteux, méchant, verbeux et c'est vrai. »

Howard Cosell

Commentateur sportif resté célèbre pour ses duos avec Muhammad Ali... il sévira de 1962 à 1990 sur ABC. Il était réputé pour ne pas connaître grand-chose à ce qu'il commentait, perpétuellement tirer la couverture à lui et ne jamais renvoyer l'ascenseur. Ses erreurs d'appréciation, aussitôt qu'il se laissait aller à des jugements de son cru, étaient systématiques. L'un des meilleurs exemples étant celui porté sur le premier combat Ali/Norton qu'il qualifiera de « match le plus déséquilibré de l'histoire de la boxe », d'où le savoureux dialogue d'après-match :

– Kenny, tu m'as fait passer pour un con !

– C'est pas grave, Howard, t'as toujours été con.

Selon leur tempérament ou leur humeur du moment, les boxeurs le considéraient avec affection ou bien condescendance, comme le vieil oncle porté sur la bouteille qui fait marrer tout le monde avec sa perruque de traviole.

Il lui faudra commenter en direct le combat Larry Holmes/Randall « Tex » Cobb (26 novembre 1982) pour se rendre compte que la boxe était moralement indéfendable. Une semaine après le massacre sanguinolent qu'avait été ce combat, il annoncera publiquement qu'il ne commenterait plus un combat de boxe, allant même jusqu'à devenir partisan de son abolition : « La boxe ne peut pas être réformée... on ne pourra jamais la nettoyer... la boue ne peut pas être propre ! » Tex Cobb commentera sa décision à sa manière : « Je veux bien remettre ça avec Holmes si Cosell arrête de commenter le foot ! »

Cosentino (Aldo)

L'un des plus beaux palmarès de la boxe amateur française : 159 combats, 142 victoires, 7 fois champion de France poids coq (une fois en poids plume), champion du monde militaire (1967), champion d'Europe (1973), médaille d'argent aux championnats d'Europe en 1969, médaille de

bronze aux championnats du monde (1974), 3 fois sélectionné aux Jeux Olympiques (1968 - 1972 - 1976), 44 sélections en équipe de France.

L'élève de Gaëtan Micaleff, l'entraîneur mythique du Red Star Audonien, sera, tout au long de sa carrière, un peu comme Rabah Khaloufi à la même époque, mais dans la catégorie inférieure, le bourreau des malchanceux un peu moins doués : Onésime Domingo qu'il rencontrera 8 fois, 7 victoires à la clé (le Palois coincé – pas de pot ! – entre mouche et coq réussira tout de même à remporter deux titres nationaux en 68 et 73) et René Acquaviva (un seul titre de champion de France en 1974) sur lequel il compte 10 victoires en 10 rencontres.

Son frère aîné Paul avait été deux fois champion de France amateur, passé professionnel (23 combats, 18 victoires), il arrêtera les frais après avoir été battu par K.-O. pour le titre de champion de France super-léger disputé à Aïssa Hashas le 7 octobre 1967 à Cannes.

Aldo Consentino, né le 19 décembre 1947 à Tunis, photographe à l'INS durant toute sa carrière, entraînera l'équipe de France amateur de 1976 à 2012. Il est décédé le 8 octobre 2013.

Costello (Billy)

Né (le 10 avril 1956) et mort (le 29 juin 2011) à Kingston (New York), d'un père blanc, joueur professionnel, et d'une mère aide-soignante, métisse d'Indien et d'Asiatique. Managé par Mike Jones, entraîné par Victor Valle, Billy Costello fait partie des boxeurs plus célèbres pour l'une de ses défaites, en l'occurrence celle concédée à Alexis Argüello, que pour ses victoires.

Sang mêlé (à l'école, on le traitait de « zèbre »), Billy Costello avait un faux air de Ken Norton (la moustache !). Il a été champion du monde (WBC) super-léger en battant Bruce Curry (par K.-O.), il perdra son titre (par K.-O.) un an plus tard au bénéfice de Lonnie Smith. Après avoir perdu le fameux combat contre Alexis Argüello (arrêt de l'arbitre à la quatrième reprise), le 8 février 1986, à Reno (Nevada), il arrêtera les frais pendant six ans avant d'effectuer un *come-back* couronné de succès : neuf combats, neuf victoires contre des faire-valoir. Billy Costello disputera son dernier combat le 18 juin 1999 au Crown Coliseum de Fayetteville (Caroline du nord) lors d'une réunion, « Legends », faisant penser aux tournées « Age tendre et têtes de bois » (Billy Bridge, Michèle Torr, les Pingouins). Figuraient au même programme quelques vieilles gloires (plus de trente-cinq ans, mais moins de cinquante) dont la date limite de vente était largement dépassée : Larry Holmes, James « Bonecrusher » Smith, Greg Page et Tim Witherspoon.

Thomas Hauser a écrit un très bon livre : *The Black Lights, Inside the World of Professional Boxing* (McGraw-Hill Book Company, 1986) sur les trois mois précédant la première défense de son titre. Thomas Hauser en profite pour dresser un panorama complet de la boxe de cette époque : les années 80.

Costello (Frank)



Le Juge : Qu'est-ce que vous faites pour votre pays ?
Frank Costello : Je paie mes impôts...

Quand on demandait à George Plimpton s'il avait eu peur quand il avait mis les gants avec Archie Moore, il répondait que non... il s'attendait à ce qui allait se passer donc il n'avait pas eu peur. En revanche, il avait eu la peur de sa vie au Madison Square Garden, assis avec sa copine au deuxième rang des fauteuils de ring. Juste avant le début de la réunion, tout le monde regardait Frank Costello s'installer au premier rang, entouré de ses gardes du corps, le consiglieri n'a pas jeté un seul regard autour de lui, ni à droite ni à gauche. Avec son chapeau mou, sa cravate blanche, son pardessus, on aurait dit un Roi.

« Je sais pas pourquoi j'ai fait ça... pour épater ma copine sans doute ou parce que j'avais bu une bière de trop, peut-être plus... Assssssis ! j'ai fait suffisamment fort pour qu'il entende. »

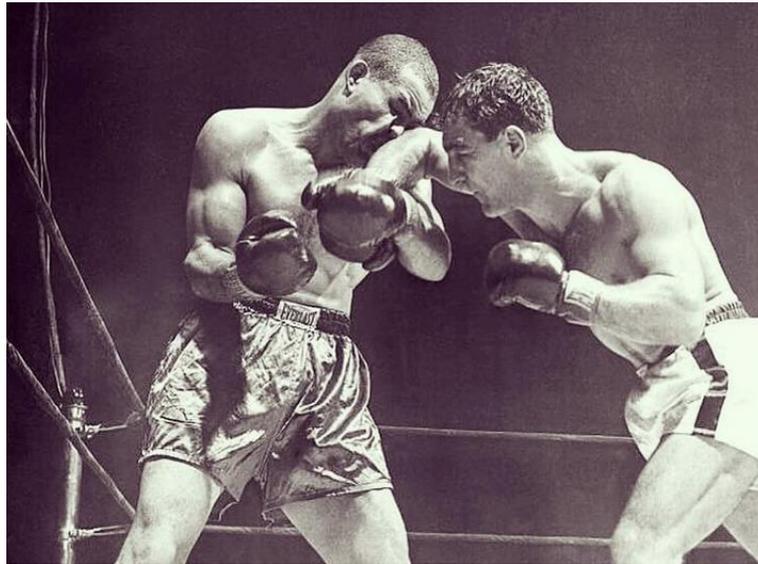
Plimpton était assis, Costello était debout, il s'est retourné, il a regardé Plimpton de toute sa hauteur, ses gardes du corps aussi. Plimpton s'est rendu compte qu'il avait été trop loin et qu'il n'y avait pas moyen de revenir en arrière, il s'est ratatiné sur son siège, il a senti sa gorge se serrer et son cœur battre la chamade. La peur l'avait envahi tout entier. C'est alors que quelqu'un derrière lui a dit : « Assssssis ! » et quelqu'un à côté de celui qui avait dit : « Assssssis ! » a dit : « Assssssis ! » et quelqu'un à la droite de Plimpton a dit : « Assssssis ! » et tout le rang a dit : « Assssssis ! » La copine de Plimpton a dit : « Assssssis ! » et la personne à côté d'elle aussi. De plus en plus fort... il n'y avait que Costello et ses gardes du corps qui se tenaient debout, le ring était vide et toute la salle gueulait : « Assssssis ! » Au début, Costello a semblé surpris, il avait la même expression qu'un type qui a pris un coup de pied au cul auquel il ne s'attendait pas, et puis, il s'est assis.

Quand Plimpton a dit à sa copine qui était Costello, elle a manqué s'évanouir.

Frédéric Roux, Comptés debout, L'arbre vengeur, 2020

Coude

Le lever peut toujours servir.



Coup(s) bas

On peut les utiliser au moins pour deux raisons : pour gagner à tout prix (spécialistes, Roberto Duran, André Routis) ou bien pour perdre (une défaite par disqualification est toujours moins honteuse qu'une défaite avant la limite). Dans le premier cas, on fait en sorte que l'arbitre ne voie rien, dans l'autre, que ça lui crève les yeux.

Courage

« Il est courageux de ne pas être courageux »
Roland Barthes

« Oui, il faut parfois beaucoup d'héroïsme pour accepter d'être un lâche. »
Michel Bernanos

Je suis tout à fait incapable de décider s'il faut être courageux pour monter sur un ring, si l'on fait preuve de courage parce que l'on n'en redescend pas aussitôt que l'on y a grimpé ou que l'on n'abandonne pas alors que l'on devrait le faire. Le courage est une vertu qui, comme toutes les autres, me semble admirable, mais j'ai beaucoup d'indulgence envers ceux qui ne la pratiquent pas pour peu qu'ils ne se vantent pas de le faire.

Si je me reporte au peu que je sais de moi-même, j'aurais tendance à penser que je suis plus « stupide » (quand faut y aller, faut y aller !) que « courageux » (si je peux m'en dispenser, j'y vais pas...). J'ai tendance à imaginer que les autres ne sont pas fondamentalement différents...

Courrèges (Jean-Christophe)

« La boxe m'emmerde un peu. »
Jean-Christophe Courrèges

En 2012, pour son retour en France, dont il était absent depuis plusieurs années, Jean-Christophe Courrèges présentait « Bigger's Better », un tournoi itinérant de poids lourds, le vainqueur se voyant remettre 15 000 dollars ; événement dont il était le promoteur en collaboration avec *Eurosport* et Jean-Philippe Lustyk. Lorsque l'on connaît les sommes encaissées par des poids lourds « moyens », on peut imaginer le niveau des boxeurs engagés dans ce tournoi où, vérification faite, le Roumain mort de faim pullulait.

Naturalisé américain en 2001, marié à l'ancienne cover-girl Rose Marie McGrotha (« Bigger Boobs - Better Boobs »), Jean-Christophe Courrèges vit à Tallahassee (Floride). Sur le site de « Bigger's Better », il fait état d'une carrière de manager qui l'aurait amené à s'occuper des intérêts d'Henry Akinwande, Victor Cordoba (*sic*), Stéphane Haccoun, Jérôme Le Banner, Frankie Randall, Bruno Wartelle et d'avoir organisé des réunions en Afrique du Sud, Bulgarie, Roumanie et au Nigéria, toutes contrées où la main d'œuvre bon marché pullule. Il est étrange d'apprendre qu'il s'est occupé des intérêts de Victor Cordoba dans la mesure où, sous nos latitudes, il est surtout connu pour s'être occupé de la carrière de Christophe Tiozzo que le Panaméen a battu avant la limite ! Il est vrai que ce mouvement rotatif est connu de tous depuis que Don King l'a rendu célèbre en arrivant dans la limousine du champion en titre et en repartant, le combat terminé, dans celle de son vainqueur.

Après s'être occupé de la carrière de Christophe Tiozzo, Jean-Christophe Courrèges s'est également occupé des « intérêts de son meilleur ami ». Si Christophe Tiozzo a pu rencontrer quelques succès lors de sa carrière sur le ring, il en sera autrement de sa réussite financière. Les « optimisations fiscales » conseillées par son manager dont il confiera la gestion aux bons soins de son ami Maître Jérôme Peninque se révéleront catastrophiques. Jérôme Peninque, ancien du GUD comme Courrèges, est connu pour avoir conseillé Marine Le Pen et quelques années plus tard pour avoir ouvert le compte en Suisse de Jérôme Cahuzac. Une lame à deux tranchants !

Le magot helvète de Christophe Tiozzo s'est volatilisé, ses plaintes seront classées sans suite, quant à son meilleur ami des « années coke », Jean-Christophe Courrèges, il s'occupe donc désormais de « Bigger's Better » (que l'on peut, aussi, traduire par : « Plus c'est gros, plus ça passe ! ») dont la devise est : « Une victoire sans danger est un triomphe sans gloire ! » Pour respecter ce programme à la lettre, on peut compter sur Jean-Christophe Courrèges.

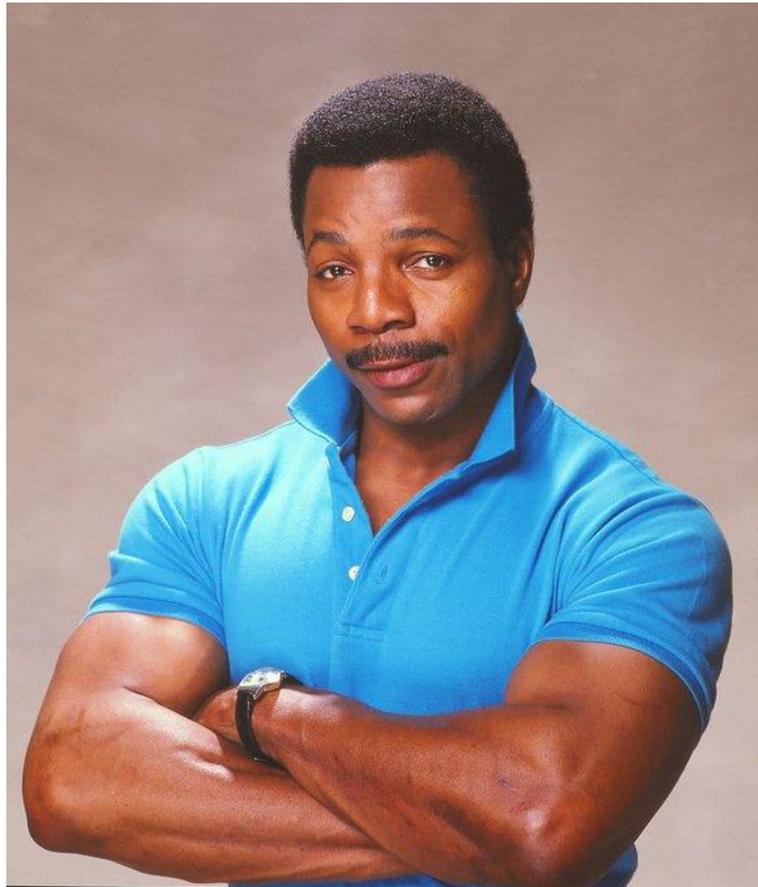
Cowans (Walter Jr)

Walter Cowans Jr voulait entrer dans le *Guinness Book* comme le boxeur ayant disputé le plus de combats de l'histoire de la boxe. Sur les cent vingt-neuf combats qu'il avait disputés sous son vrai nom (auxquels il faudrait ajouter quelques dizaines sous des noms d'emprunt), il en avait perdu cent deux. Il avait coutume de dire : « Plus je perds de combats, plus je suis demandé ! » avant de rajouter : « Je descends pour que les autres montent ! » Il faisait partie des lumpen-prolétaires chargés d'enrichir le palmarès de ceux dont on a décidé qu'ils deviendraient des champions et qui parfois y arrivent.

Le 12 mai, Walter Cowans Jr s'est suicidé chez lui à Milwaukee (Wisconsin). Il n'avait peur de personne et ça faisait trop longtemps qu'il voulait regarder la mort en face.

C'est fait.

Creed (Apollo)



« L'astre du désastre » frôlera celui-ci le 1^{er} janvier 1976 à Philadelphie lors d'un combat apparemment facile contre Rocky Balboa, un boxeur venu de nulle part. Visiblement hors de forme, Apollo Creed ne devra sa victoire qu'à la mansuétude des juges. Toujours à Philadelphie, le 27 novembre de la même année, à la surprise générale, il sera battu lors du match revanche par K.-O. à la dernière reprise.

Apollo Creed sortira de sa retraite le 31 août 1985 pour une exhibition face à un boxeur soviétique, Ivan Drago, la rencontre aura une issue dramatique puisque l'ex-champion du monde décédera à la suite de ses blessures alors qu'il n'était âgé que de quarante-deux ans.

Criqui (Eugène)



Pourquoi Eugène Criqui ne fait-il pas partie du roman national comme Georges Carpentier ? mystère ! Cela tient, évidemment, à des détails qui ont leur importance : Georges Carpentier était grand (1 mètre 82), Eugène Criqui était petit (20 centimètres de moins), Georges Carpentier avait une belle gueule, Eugène Criqui, une gueule cassée. Lors de la Première Guerre mondiale, Georges Carpentier avait été aviateur, Eugène Criqui avait pataugé, comme ses petits camarades, dans la boue des tranchées. La France qui se la raconte, celle de d'Artagnan, de Cyrano et de Georges Guynemer, préférera toujours les voltigeurs aux terrassiers, la « classe » à la vertu.

Et pourtant...

Et pourtant, la carrière d'Eugène « Mâchoire de fer » Criqui est aussi estimable et même plus méritoire que celle de « L'Homme à l'orchidée », il a été champion du monde en 1923 alors qu'en 1915, aux Épargnes, une balle explosive lui avait emporté le bas du visage.

Né à Belleville, Eugène Criqui est tourneur-ajusteur à treize ans et champion de France poids mouche à dix-neuf. Champion du monde poids plume face à Johnny Kilbane (sur le déclin) le 2 juin 1923, mais obligé par contrat de remettre son titre en jeu sous soixante jours, il sera battu par Johnny Dundee le 26 juillet de la même année. Une chose est toutefois remarquable chez l'ancien poilu, qui contredit tout ce que l'on sait du « punch » (c'est un don) : alors que l'Eugène Criqui d'avant-guerre n'était pas vraiment réputé pour sa frappe, après sa blessure (mâchoire brisée en plusieurs endroits réparée avec une plaque d'acier, langue sectionnée, vingt-deux dents arrachées), il deviendra, par la force des choses (le moindre choc sur sa mâchoire lui occasionnait d'effroyables névralgies), et à force de précision (souvenir sans doute de son apprentissage de tourneur-fraiseur), un authentique puncheur, y compris les mains fragiles et le teint livide.

130 combats, 99 victoires (plus de la moitié avant la limite), 12 défaites, 14 matchs nuls.

Mort aveugle le 7 mars 1977 sans avoir jamais été invité à *Paris-Club*.

Crowe (Dale)

« A lot of that time though was like being in jail
except that I was locked out ; not locked in. »

Ernest Hemingway

Dernier vainqueur de Greg Page au Peel's Palace, un club d'Erlanger dans le Kentucky. L'ex-champion du monde avait quarante-deux ans, il était totalement hors de forme, Dale Crowe en avait vingt-quatre et des muscles jusqu'en des endroits où il n'en existe pas. Alors qu'il ne restait plus que quelques secondes avant la fin du combat, Crowe cueillera Page avec son crochet gauche... Crowe est gaucher.

Page sombrera dans un coma dont il sortira paralysé.

Pour sa part, « Le Corbeau » déclarera : « Je me sens coupable, je prends des anti-dépresseurs et je vois un psy », on peut avoir des doutes sur l'efficacité du traitement puisqu'il tenait ces propos juste après la découverte, dans une benne à ordures de la banlieue de Columbia, du corps décomposé de Franck Barnam, un petit trafiquant de marijuana. Reconnu coupable de son meurtre (à mains nues), Dale Crowe purge une peine de vingt ans de prison.

D'après lui : « On peut être plus heureux dedans que dehors. »

Il est libérable en février 2026.

D'ici-là, on peut lui écrire : Dale Crowe/C.C.I/P.O. Box 5500/Chillicothe (Ohio) 54601.

Cruz (Orlando)



À ce jour, le jeune super-plume portoricain est le seul boxeur ouvertement *gay*. Pour aggraver son cas, il est gaucher. Cependant, lorsqu'il monte sur la balance dans son slip arc-en-ciel, chacun peut constater qu'il est aussi tatoué que ses collègues hétérosexuels.

Cummings (Floyd)

Dernier adversaire de Joe Frazier... match nul ! À l'issue du combat, Smokin' Joe a compris que ce n'était pas la peine qu'il insiste, « Jumbo », lui, ne pouvait pas faire autrement, alors il a continué.

Cummings avait mal commencé et il finira sans doute mal, alors qu'il n'a que dix-sept ans, Floyd Cummings est condamné à une peine allant de cinquante-deux à soixante-quinze ans de prison pour le meurtre d'un épicier lors d'une attaque à main armée à Chicago. Emprisonné douze ans au pénitencier de Joliet (Illinois), l'une des prisons les plus dures du pays, il passe son temps à

se forger un corps d'Hercule (il pousse plus de 200 kilos à la presse... 3 000 pompes par jour). Libéré sur parole, il passe professionnel à vingt-neuf ans, monte suffisamment dans la hiérarchie, pour apparaître comme un adversaire plausible de l'ancien champion du monde absent des rings depuis plus de cinq ans... « J'ai pas peur de le blesser, j'ai peur de le tuer ! » déclare l'ex-taulard avant la rencontre. Sonné au troisième round, Frazier finira par survivre, les juges ne voudront pas que sa carrière s'achève sur une fausse note. Nul cadeau ! Rien ne dit que la vie de Cummings n'aurait pas été différente s'il avait été déclaré vainqueur ce soir-là comme il aurait été juste qu'il le soit. Toujours est-il qu'il perdra ses cinq combats suivants, le premier le 2 mai 1982 par K.-O. au Playboy Hotel d'Atlantic City, le dernier le 11 octobre 1983 devant Frank Bruno au Royal Albert Hall non sans avoir manqué assommer le poids lourd britannique dès le premier round (« Sauf votre respect, il frappe plus fort que Tyson »).

Après, c'est la rengaine... drogue, délinquance : en 1984, seize ans de prison dans le Michigan pour vol ; en 2002, il se fait piquer pour un vol minable : 250 dollars et un magnétoscope, seulement il a déjà deux condamnations à son palmarès et l'Illinois a voté une loi sur la récidive : trois condamnations = perpétuité. Floyd Cummings repart en taule où il aura passé l'essentiel de son existence.

En 2008, il a demandé 50 millions de dollars à ESPN pour avoir diffusé son combat contre Frazier sans son autorisation, il sera débouté en mars 2009.

Libéré sur parole en août 2016.

Comme il serait étonnant qu'il ait appris l'informatique derrière les barreaux, la loi de Bourdieu (Pierre) voudrait que Floyd Cummings bientôt septuagénaire replonge dans pas longtemps.

Cuny (Fernand)

« Cuny est un spécialiste qui ne s'est pas enfermé dans sa spécialité.
Il connaît à la fois la boxe et la vie. »

Tristan Bernard

Une vie bien remplie : il a entraîné Arthur Cravan et rencontré Georges Carpentier trois fois (une victoire, deux défaites). Auteur de *La Boxe* aux éditions Nillson (1918).

Curry (Bruce)

Mécontent d'avoir perdu son titre des super-légers au bénéfice de Bill Costello en février 1984, Bruce Curry se rend au Golden Gloves Gym de Las Vegas et tire plusieurs coups de feu en direction de son entraîneur, Jesse Reid. Il le rate. Arrêté, il est déclaré mentalement irresponsable et hospitalisé près de Reno.

Relâché en mars 1985.

Depuis, plus de nouvelles.

Curry (Donald)

« C'est Ray Sugar Leonard sans la frime. »

Reg Gutteridge

À eux trois, les frères Curry comptabilisent 1 135 combats amateur et seulement 30 défaites, Donald et Bruce ont été les premiers frères champions du monde en même temps, mais c'est Donald le plus connu. « Le Cobra du Texas » a été considéré comme l'un des meilleurs boxeurs du

monde dans les années 80 et puis il a commencé à perdre, rarement, mais régulièrement. D'abord contre Lloyd Honeygan et Mike McCallum, ensuite, surprise ! contre René Jacquot, puis contre Michael Nunn et Terry Norris. Fauché comme les blés, incapable de payer la pension alimentaire de sa femme, emprisonné quelques mois pour cela, Donald Curry tentera un *come-back* en 1997. Pour son dernier combat, il se retrouve face à Emmett « Laser » Linton dont il avait été le manager et l'entraîneur avant de s'embrouiller avec lui (on sort les flingues, mais on ne tire pas, on se bagarre et puis on se donne rendez-vous sur le ring de l'Aladdin de Las Vegas pour une poignée de figues sèches). Le « Cobra » sera pulvérisé par le « Laser » à la septième reprise, ce qui est dans l'ordre des choses dominé par la technologie ; Donald était monté sur le ring avec une pancréatite, ce qui n'aide pas.

Il vit à Fort Worth (Texas), il parle lentement.

Curry (Graylin)

Frère cadet des deux précédents. Soi-disant le meilleur d'entre eux, les résultats ne le confirment pas. Après une longue carrière amateur (405 combats, 390 victoires), en professionnel il n'atteindra jamais le niveau de ses deux frères (19 combats, 13 victoires) ; un seul combat notable, une défaite face à Willie « The Worm » Monroe, l'un des rares vainqueurs de Marvin Hagler.

Cutman

C'est le type dans le coin des champions qui a l'air du savant fou avec des coton-tiges coincés derrière les oreilles et entre les dents, et peut rétablir des situations mal emmanchées. Il n'a droit qu'à un nombre réduit de produits, mais les meilleurs d'entre eux utilisent certainement des potions magiques de leur composition à base de jus de chique et de bave de crapaud (effets secondaires ultérieurs inconnus).

Cutting

Pratique extrême venue du MMA consistant à perdre le maximum d'eau (et de kilos superflus par la même occasion) très vite pour se « recharger » ensuite. Associé à la perte de poids l'ayant précédé, le « cutting » s'apparente au fakirisme, certains pratiquants parvenant à perdre plus de 20 % de masse corporelle au risque d'atteintes rénales irréversibles lorsqu'ils survivent aux attaques cardiaques pouvant les foudroyer au sortir du sauna.